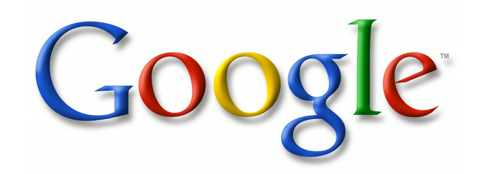

Google




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

PROVERBES

DRAMATIQUES.

PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS, *chez* ESPRIT *au Palais Royal*, *& chez* LAPORTE, *Libraire*, *Rue des Noyers.*

M. DCC. LXXXI.

TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce huitieme Volume.

LES ENNUIS

DE

LA CAMPAGNE.

QUATRE-VINGT-TREIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

ME. DE CLAIRAS.
ME. DE RESAN.
M. DE CLAIRAS.
LE CHEVALIER DE CORSI.
L'ABBE' CONSERVE.
M. TRAGIQUIN, *Comédien.*
DUBOIS, *Valet-de-chambre.*
LA BRISEE, *Garde-de-chasse.*

La Scene est à la campagne, chez M. de Clairas.



LES ENNUIS DE LA CAMPAGNE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN.

ME. DE RESAN.

Vous voyez bien, Madame de Clairas, que nous avons eu tort de nous presser de descendre dans le sallon, puisqu'il n'y a personne.

ME. DE CLAIRAS.

Mais vous savez bien que voilà comme sont ces Messieurs; ils se plaignent toujours qu'on ne

peut pas nous tirer de nos chambres ; & je voudrois savoir pourquoi faire ; car si nous travaillons, cela les ennuie.

ME. DE RESAN.

Oui, ils veulent qu'on ne soit occupée que d'eux, & ils ne font rien pour vous plaire ; je vous avoue que souvent les hommes m'impatientent.

ME. DE CLAIRAS.

Sur-tout les maris ; ils se croient en droit de vous contrarier sans cesse, & sur tout. Par exemple, ne trouvez-vous pas bien agréable d'être à la campagne par le temps qu'il fait ?

ME. DE RESAN.

Ces Messieurs veulent chasser.

ME. DE CLAIRAS.

Oui, & pendant ce temps-là nous ne profitons pas de nos petites loges.

ME. DE RESAN.

Si du moins ils cherchoient à nous amuser.

ME. DE CLAIRAS.

Bon ! ils y pensent bien : ils causent entr'eux.

ME. DE RESAN.

Et quand une fois ils ont entamé une conversation sur la guerre, il y a pour en mourir d'ennui.

ME. DE CLAIRAS.

Et la chasse donc ?

ME. DE RESAN.

Eſt-ce qu'ils n'y ont pas fait aller aujourd'hui l'Abbé Conſerve.

ME. DE CLAIRAS.

J'ai cru qu'il s'étoit échappé pour aller dîner chez la Vicomteſſe de Roſe-ſeche, que je ne peux pas ſouffrir.

ME. DE RESAN.

Je penſe bien comme vous. C'eſt une créature odieuſe, avec toutes ſes prétentions à l'eſprit ; elle ne parle que de vers, décide de tous les ouvrages nouveaux, & elle ne ſait jamais ce qu'elle dit.

ME. DE CLAIRAS.

L'Abbé l'aime à la folie, avec tout cela.

ME. DE RESAN.

Parce qu'elle lui trouve beaucoup d'eſprit. J'ai pourtant vu un moment où il étoit brouillé avec elle.

ME. DE CLAIRAS.

C'eſt qu'elle avoit trouvé mauvais des vers qu'il avoit fait pour moi.

ME. DE RESAN.

Ah ! voilà ce que c'eſt. Il vouloit s'en venger, & pour cela, il avoit fait le plus mauvais logogriphe du monde, qu'il vouloit faire mettre dans le Mercure ſous le nom de la Vicomteſſe.

ME. DE CLAIRAS.

Cela auroit été délicieux ! A propos, il avoit promis de nous faire un Proverbe pour ce soir.

ME. DE RESAN.

Il y travaille peut-être. Ah ! voilà le Chevalier.

SCENE II.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, LE CHEVALIER.

ME. DE RESAN.

CHEVALIER, qu'avez-vous fait de l'Abbé Conserve ?

LE CHEVALIER.

Bon ! nous l'avions posté à merveilles au coin du bois de Chersi, où même le sanglier a passé ; il s'est ennuyé de l'attendre, & il nous a laissé.

ME. DE CLAIRAS.

Il a bien fait.

LE CHEVALIER.

Point du tout ; car il l'auroit peut-être tué, & il auroit évité ce qui est arrivé à Clairas.

ME. DE CLAIRAS.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

J'étois à la croisée du chemin qui va au pont, Clairas étoit posté au poteau de la fontaine; j'entends quelque chose qui me dépasse, que je ne vois pas, & qui va de son côté; je lui crie : A toi, Clairas. Il tire, & c'est sur sa chienne.

ME. DE CLAIRAS

Diane ?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

ME. DE CLAIRAS.

J'en suis bien aise. Cette vilaine bête-là venoit toujours s'étendre devant le feu, & elle nous infectoit.

LE CHEVALIER.

Oh, mais ne vous réjouissez pas tant; car ce ne sera rien.

ME. DE RESAN.

Quel malheur vous est-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Que nous avons manqué notre sanglier, qui, pendant que nous étions occupés de la chienne, a gagné le bois de Roumant.

ME. DE CLAIRAS.

Si ce n'est que cela, je ne m'en soucie guere.

ME. DE RESAN.

Mais l'Abbé, où est-il ?

LE CHEVALIER.

Dans sa chambre. Pendant que je m'habillois, je l'ai entendu qui faisoit des éclats de rire !...

ME. DE CLAIRAS.

Quoi ! tout seul ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. J'ai été voir à propos de quoi ; il m'a dit : Ne me troublez pas ; cela sera charmant, & il barbouille actuellement du papier avec une facilité incroyable.

ME. DE RESAN.

C'est apparemment le Proverbe qu'il nous a promis.

LE CHEVALIER.

Oui ; car il m'a dit qu'il me faisoit un rôle...

ME. DE CLAIRAS.

Toujours charmant, comme il dit ?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

ME. DE RESAN.

Ah ! le voilà.



SCENE III.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, LE CHEVALIER, L'ABBE'.

ME. DE CLAIRAS.

EH bien, l'Abbé, le Proverbe que vous nous aviez promis ?

L'ABBE'.

Il eſt fait. Il ſera charmant !

LE CHEVALIER.

Je vous l'avois bien dit, Meſdames.

ME. DE RESAN.

Voyons, voyons ce que c'eſt.

L'ABBE'.

Mais c'eſt qu'il faudroit que ceux qui doivent y jouer fuſſent tous ici.

ME. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce qu'il vous faut, l'Abbé ?

L'ABBE'.

Mais vous, Meſdames, premiérement ; le Chevalier, Monſieur de Clairas, le Baron & moi ; je vous dis cela ſera charmant !

ME. DE CLAIRAS.

Quel rôle me donnez-vous, à moi ?

L'ABBE'.

Celui d'une coquette. C'eſt un rôle charmant !

ME. DE RESAN.

Et moi ?

L'ABBE'.

Une vieille bavarde.

LE CHEVALIER.

Ce ſera un rôle charmant, l'Abbé ?

L'ABBE'.

Oui, charmant ! toi, un homme qui danſe toujours, & qui caſſe tout.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Et Clairas ?

L'ABBE'.

Un homme de mauvaiſe humeur, que tout le monde impatiente.

ME. DE CLAIRAS.

Ce rôle-là eſt très-bon pour mon mari.

L'ABBE'.

Vous verrez s'il ne ſera pas charmant ! le Baron ſera un diſtrait.

ME. DE RESAN.

Ah çà, le fond du Proverbe, qu'eſt-ce que c'eſt ?

L'ABBÉ.

Vous allez voir ; mais c'est qu'il faudroit attendre que tous ceux qui doivent jouer fussent ici.

ME. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce que cela fait ?

ME. DE RESAN.

Dites-nous le mot du Proverbe.

L'ABBÉ.

A bon Entendeur salut. Je crois qu'il est charmant le mot ; hem, qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Sans doute ; charmant ! On peut faire beaucoup de chose là-dessus.

L'ABBÉ.

Ah ! pas tant.

ME. DE RESAN.

Dites donc, l'Abbé ? vous êtes odieux !

L'ABBÉ.

Ne vous fâchez pas. La coquette est à sa toilette.

ME. DE CLAIRAS.

L'Abbé, comment faudra-t-il que je sois habillée ?

L'ABBÉ.

Mais, comme on est à sa toilette.

ME. DE CLAIRAS.

Attendez, il faut favoir fi j'ai mon peignoir de gaze.

L'ABBE'.

Cela eft égal.

ME. DE CLAIRAS.

Eh non, non, cela n'eft pas égal. Chevalier, fonnez un peu; qu'on me faffe venir Mademoifelle Julie.

L'ABBE'.

Après que j'aurai fini, Madame, s'il vous plaît. Vous êtes donc à votre toilette.

ME. DE CLAIRAS.

Pourrois-je avoir un chapeau à l'Angloife? je les aime à la folie.

L'ABBE'.

Mais, Madame, c'eft que....

ME. DE CLAIRAS.

Ah! je vous en prie, l'Abbé, qu'eft-ce que cela vous fait?

L'ABBE'.

Mais tout. Vous mettez vos diamans.

ME. DE CLAIRAS.

Les vôtres font mieux montés que les miens, vous me les prêterez, Madame.

ME. DE RESAN.

Sans doute.

ME. DE CLAIRAS.

Allons, l'Abbé, je mettrai donc ce chapeau que j'avois avant hier.

L'ABBE'.

La Marquise de Roquentin arrive, & raconte une histoire, qui est précisément la vôtre.

ME. DE RESAN.

J'aurai un collet monté, l'Abbé; celui avec lequel j'ai joué la gouvernante dans le Magnifique?

L'ABBE'.

Mais non, Madame, on est habillé à la Françoise.

ME. DE RESAN.

Oh, pardonnez-moi, je mettrai même une petite pointe noire, cela coëffe à merveilles.

L'ABBE'.

Mais ce n'est point là le costume.

ME. DE RESAN.

Je ne jouerai pas le rôle sans cela, d'abord.

LE CHEVALIER.

Mais, Mesdames, vous ne saurez jamais le Proverbe, si vous l'arrêtez toujours.

ME. DE CLAIRAS.

C'est qu'il est nécessaire de savoir comment nous nous habillerons. Allons, finissez donc, l'Abbé.

L'ABBE'.

Oh, mais vous ne ſavez encore rien. La Coquette, qui ne ſe reconnoît pas d'abord, à ce que lui dit la bavarde, paſſe toutes les femmes de Paris en revue ; vous ſentez que vous aurez là de quoi faire des portraits charmans !

ME. DE CLAIRAS.

Madame, ſi je mettois cette robe que vous ſavez ?

ME. DE RESAN.

Oui, ſous un peignoir, la couleur de roſe ſera à merveilles. Moi, je mettrai ma robe capucine rayée de verd.

ME. DE CLAIRAS.

Elle aura l'air couleur de roſe & verd à la lumiere.

ME. DE RESAN.

Vous avez raiſon ; je penſe que j'en ai une autre qui ſera très-bien.

L'ABBE'.

Meſdames, ſi vous voulez m'arrêter à chaque inſtant, je ne peux pas vous expliquer.

ME. DE CLAIRAS.

Nous vous entendons, continuez toujours.

LE CHEVALIER.

Attendez, l'Abbé, voici Clitandre.

L'ABBE'.

C'eſt bon. Si nous pouvions avoir le Baron à préſent.

SCENE IV.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

ME. DE CLAIRAS.

ARRIVEZ donc, Monſieur; l'Abbé n'a qu'un cri après vous.

M. DE CLAIRAS.

Oui, c'eſt un joli ſujet, il eſt cauſe que nous avons manque notre ſanglier.

ME. DE RESAN.

Allons, Monſieur de Clairas, laiſſez-là votre chaſſe, & écoutez le Proverbe de l'Abbé.

M. DE CLAIRAS.

Et ma chienne ſera peut-être eſtropiée encore.

ME. DE CLAIRAS.

Vous ne croyez donc pas qu'elle en mourra?

M. DE CLAIRAS.

Je ſuis bien sûr que non.

ME. DE CLAIRAS.

En ce cas-là, c'est comme rien.

M. DE CLAIRAS.

Comment rien ? & si elle ne peut plus chasser ?

ME. DE CLAIRAS.

Oh ! je m'entends bien.

M. DE CLAIRAS.

C'est-à-dire, que vous voudriez qu'elle fût morte ; c'est assez que je l'aime pour....

ME. DE RESAN.

Vous allez-vous quereller ? Nous n'avons pas pas de temps à perdre. L'Abbé, continuez donc.

L'ABBÉ.

J'en étois, je crois, à la conversation de la toilette.

M. DE CLAIRAS.

Encore le garde n'a su ce qu'il faisoit ; il avoit mis des éclisses trop courtes.

L'ABBE'.

Madame de Roquentin dit donc à la Coquette...

M. DE CLAIRAS.

Ils n'ont jamais voulu aller chercher le pere de l'assemblée, qui s'y entend mieux qu'eux tous.

ME. DE RESAN.

Quoi ! c'est toujours votre chienne qui vous occupe ?

M.

M. DE CLAIRAS.

Je parie qu'on vient me dire que tout cela va à la diable. La peste soit des gens !

SCENE V.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBE', DUBOIS.

ME. DE CLAIRAS.

Hé bien, qu'est-ce qu'il y a, Dubois, sera-t-elle estropiée ?

DUBOIS, *riant.*

Estropié, Madame, sûrement.

M. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce que tu dis ? Il m'avoit assuré que non.

DUBOIS, *riant.*

Vous allez voir, Monsieur.

M. DE CLAIRAS.

Comment, voir ?

DUBOIS, *riant.*

Que je ne me trompe pas. Il n'a point de bras.

M. DE CLAIRAS.

Qui ?

DUBOIS, *riant.*

Un Monsieur qui vous demande ; c'est un drôle de corps toujours.

M. DE CLAIRAS.

Je crois qu'il est devenu fou.

DUBOIS, *riant.*

Je le crois aussi. Il a une canne.

M. DE CLAIRAS.

Une canne ?

DUBOIS, *riant.*

Oui, Monsieur, & un manchon.

M. DE CLAIRAS.

Qui donc ?

DUBOIS, *riant.*

Il est là ; si vous voulez je le ferai entrer.

M. DE CLAIRAS.

Je n'y comprends rien, & il m'impatiente avec ses ris immodérés.

DUBOIS, *riant.*

Dame, Monsieur, ce n'est pas ma faute.

M. DE CLAIRAS.

Faites entrer, au lieu de vous fâcher.

ME. DE RESAN.

Sans doute; Madame de Clairas a raison, vous saurez ce que c'est.

M. DE CLAIRAS.

Allons, fais ce que ces Dames veulent.

DUBOIS.

Vous allez voir. Entrez, Monsieur. (*Il rit.*)

SCENE VI.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. TRAGIQUIN, *sans bras, avec un manchon & une canne attachée à sa boutonniere.*

M. DE CLAIRAS.

QU'EST-CE qu'il y a, Monsieur, que demandez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, j'ai l'honneur de me présenter à vous pour vous offrir mes services.

M. DE CLAIRAS.

Et quel homme êtes-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, je suis Comédien; & comme nous passons ici avec toute la troupe, nous serions très-flattés si nous pouvions avoir l'honneur d'amuser l'honorable compagnie qui est dans ce château.

LE CHEVALIER.

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes le directeur ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monsieur, à vous servir.

Me. DE RESAN.

Monsieur, qu'est-ce qui fait les premiers rôles dans votre troupe ? est-ce un homme bien fait, de jolie figure ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, c'est moi.

LE CHEVALIER.

Eh! comment faites-vous pour jouer la comédie sans bras ? Cela doit être curieux.

M. TRAGIQUIN.

Ah! Monsieur, rien n'est plus aisé; c'est l'habitude qui fait tout. Dans notre troupe, nous sommes tous invalides.

LE CHEVALIER.

Invalides ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monsieur.

L'ABBÉ.

Et vos actrices, sont-elles jolies ?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur l'Abbé, à quelques petits défauts près, ces Dames ne sont pas indifférentes.

ME. DE CLAIRAS

Monsieur, comment vous appellez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Tragiquin, Madame, à vous obéir.

LE CHEVALIER.

Quels sont les autres acteurs, Monsieur Tragiquin ?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, nous avons Mademoiselle Pleuremiette pour les princesses & les grandes amoureuses ; Monsieur Pansards pour les rois & les paysans, & Monsieur Nazillard pour les confidents & les valets.

ME. DE CLAIRAS.

Monsieur, pourriez-vous nous donner quelque chose aujourd'hui ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, vous n'avez qu'à ordonner.

ME. DE RESAN.

Je meurs d'envie de les voir; mais je voudrois du tragique.

M. TRAGIQUIN.

Rien n'eſt plus aiſé, Madame.

M. DE CLAIRAS.

Une tragédie ſeroit bien longue.

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, nous en avons une en un acte, que vous ne connoiſſez peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Comment l'appellez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Criardus & Scandée, Monſieur.

L'ABBE'.

Vous avez raiſon, je ne connois pas cela.

M. TRAGIQUIN.

Elle eſt du célebre Monſieur André le Perruquier, qui a fait le Tremblement de terre de Lisbonne.

ME. DE RESAN.

Ah! Monſieur de Clairas, il faut qu'ils nous donnent cette piece-là ce ſoir.

M. DE CLAIRAS.

Et vous avez le Proverbe de l'Abbé.

Me. DE RESAN.

Personne ne le sait, nous le jouerons demain; nous aurons plus de temps pour nous préparer. Je vous en prie.

M. DE CLAIRAS.

Si vous étiez sûre que cela fût bon encore... ?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, Monseigneur l'Intendant de, de... j'ai oublié son nom, nous l'a fait jouer trois fois de suite.

M. DE CLAIRAS.

Cela prouve beaucoup.

Me. DE RESAN.

Allons, dites donc, Monsieur de Clairas?

M. DE CLAIRAS.

Un moment, je vous prie, Madame, voilà peut-être des nouvelles de ma chienne.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA BRISÉE.

M. DE CLAIRAS.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, la Brisée ?

LA BRISE'E.

Monsieur, le Pere de l'assemblée a visité Diane ; il ne lui a trouvé rien de cassé, & il dit que dans deux jours elle ne boîtera seulement pas.

M. DE CLAIRAS.

Est-il encore ici ?

LA BRISE'E.

Oui, Monsieur.

M. DE CLAIRAS.

Je m'en vais lui parler.

Me. DE RESAN.

Monsieur de Clairas, en réjouissance de la la santé de votre chienne, nous aurons la tragédie, n'est-ce pas ?

M. DE CLAIRAS.

Madame, je n'ai rien à vous refuser. (*Il sort avec la Brisée.*)

ME. DE CLAIRAS.

Monſieur Tragiquin, allez vous apprêter, faites-vous conduire au théatre, & demandez tout ce dont vous aurez beſoin.

LE CHEVALIER.

Je vais lui faire parler au Concierge.

ME. DE CLAIRAS.

Vous ferez bien, Chevalier. L'Abbé, nous jouerons demain votre Proverbe.

L'ABBE'.

La tragédie, Madame, doit toujours avoir le pas.

ME. DE RESAN.

Allons, Madame, allons annonçer cette repréſentation à tout le monde.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CRIARDUS

ET

SCANDÉE,

TRAGÉDIE.

QUATRE-VINGT-QUATORZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Personnages	
POIGNARDIN, *Roi de l'Isle de Chypre :* *Jambe de bois, & deux béquilles,*	*en grands habits tragiques.*
SCANDÉE, *Princesse Corinthienne :* *Aveugle menée par un chien.*	
CRIARDUS, *Prince Corinthien :* *Sans bras, gesticulant avec jambes.*	
TROTAS, *Confident de Criardus :* *Cul-de-jatte.*	
GARDES *de Poignardin.* *Estropiés différemment.*	

La Scene est dans le Palais de Poignardin.



CRIARDUS

ET

SCANDÉE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

CRIARDUS, TROTAS.

CRIARDUS, *gesticulant avec les jambes.*

Depuis long-temps, Trotas, je parcours ce palais,
Sans savoir où je suis, sans savoir où je vais.

TROTAS.

C'est l'usage, Seigneur.

CRIARDUS.

Quand j'ai quitté Corinthe,
Croyois-je pour mes feux que j'aurois quelque crainte?

TROTAS.

On traine ses malheurs, en croyant qu'on les fuit.

CRIARDUS.

Un songe trop cruel sans cesse me poursuit.

TROTAS.

Détestez votre sort.

CRIARDUS.

Quel coup pour ma tendresse!
Je vois en d'autres bras ma divine Princesse!
Je ne puis de mon cœur bannir l'amour jaloux.
Destin, cruel Destin, ce sont là de tes coups!

TROTAS.

Je vous cache un secret, hélas!

CRIARDUS.

Quoi! tu soupire?
Quel sujet? instruis-moi.

TROTAS.

Non, je ne puis le dire.

CRIARDUS.

Pourquoi dissimuler?

TROTAS.

Je songeois aux tourments,
Aux soupçons, aux ennuis, à la flamme, aux amants,
A ce qui peut troubler une ame trop sensible,

A tout ce que l'amour a de doux, de terrible;
A ce qui doit causer le plus grand désespoir.

CRIARDUS.

Que dis-tu, cher Trotas; quoi! ne puis-je savoir...

TROTAS.

Non, je ne puis parler.

CRIARDUS.

Quelle douleur te presse?
Faut-il mourir? mourons.... Oui; mais sans la Princesse?

TROTAS.

Il n'y faut plus penser.
(*Il se renverse en arrière, & tombe sur le dos.*)

CRIARDUS, *le relevant avec le pied.*

O ciel! quoi donc, Trotas?
Qu'est-elle devenue? Allons, viens, suis mes pas;
Je ne saurois rester dans cette incertitude;
Marchons, courons, volons....

TROTAS.

Dans votre inquiétude
Je dois vous arrêter; écoutez mon récit.

CRIARDUS.

Ah! je n'y pensois pas.

TROTAS.

Je ne perds pas l'esprit;

D'un confident discret c'est l'usage ordinaire;
Puisque je dois parler, je ne veux pas me taire.
Daignez m'entendre, enfin.

CRIARDUS.

Approchez ce fauteuil,
Aussi bien, cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil.

TROTAS, *traînant le fauteuil.*

C'est donc le spectateur qu'ici je vais instruire:
De grace, écoutez-moi.

CRIARDUS.

Eh! que veux-tu me dire?
Tu ne peux adoucir le sort le plus affreux.

TROTAS.

Non; mais je dois parler de l'objet de vos feux.
Je reprends d'un peu haut. Lorsque pour la Princesse
Je vous vis de l'amour, je fus dans la détresse;
Je prévoyois les maux qui menaçoient vos jours.

CRIARDUS.

Mais quoi, tu ne dis rien, & tu parles toujours!

TROTAS.

Votre amour pour Scandée enflamma de colere
Un pere qui vous aime, un roi que l'on révere,
Et qui vous destinoit....

CRIARDUS.

Un objet odieux!

TROTAS.

TROTAS.

Parce que votre cœur aimoit en d'autres lieux.
Avec Scandée, enfin, vous fuyez votre pere :
Nous abordons ici ; qu'y prétendez-vous faire ?
L'Empereur Poignardin a de l'eſprit, des yeux,
Et pour ne pas aimer, il n'eſt pas aſſez vieux :
Auprès de la Princeſſe il paroît qu'il s'enflamme.
Ah ! craignez que l'amour n'embraſe trop ſon ame....

CRIARDUS.

Craindrois-je que Scandée...

TROTAS.

Elle pourroit changer ;
J'en fais plus d'un exemple. Il y faudroit ſonger.

CRIARDUS.

De quels ſoupçons cruels veux-tu ternir ſa gloire ?
Malheureux ! que fais-tu ? Non, je ne puis le croire.

TROTAS.

Je dis que je le crains.

CRIARDUS.

Rejettons loin de nous....
Tu périras, tyran, redoute mon courroux :
Mon bras armé, ſur toi vengera cet outrage.

TROTAS.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; s'il entend ce tapage...

On vient : si c'étoit lui, songez à filer doux,
Pensez à la princesse, enfin pensez à vous.

CRIARDUS.

Puis-je ne pas crier dans ma juste colere ?

TROTAS.

Faut-il pour étonner devenir téméraire ?

CRIARDUS.

De l'honneur s'il vouloit ainsi trahir la foi...
A force de poûmons je lui ferai la loi.

TROTAS.

Si vous vous enrouez......

SCENE II.

SCANDE'E, CRIARDUS, TROTAS.

SCANDE'E, *menée par un chien à la coulisse.*

PRINCE, de ma tendresse
Je viens vous assurer; mais, Dieux ! quelle tristesse !
(*Trotas la mene par sa robe à Criardus.*)
Amour, protége moi, protége mon vainqueur !
Mais que vois-je, grand Dieu ! quelle est cette fureur ?
Quel farouche regard ! d'où vient cette colere ?

Vous ne répondez point ! quel funeste mystere !
Je comptois avec vous adoucir mes douleurs,
Serois-je seule, hélas à répandre des pleurs ?
O mon cher Criardus ! parlez : que vais-je entendre ?

CRIARDUS.

Depuis long-temps ici je suis à vous attendre ;
Mais Poignardin, Madame, ailleurs vous retenoit ;
De son amour, sans doute, il vous entretenoit :
Qu'il est heureux ! il aime, & vous le laissez faire.
Qui l'eût dit qu'un rival, un jour, pourroit vous plaire ?
Que vous mépriseriez un amant tel que moi ?
Que vous pourriez, un jour, me préférer le Roi ?

SCANDE'E.

O ciel ! qui moi ? Seigneur !

CRIARDUS.

Ne feignez plus, Madame ;
Après tant de serments vous trahissez ma flame !
Je vais fuir de ces lieux ; j'abjure mon amour.

SCANDE'E.

Où courez-vous, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je vais perdre le jour.

SCANDE'E.

Vous me quittez, c'est vous qui me fuyez, barbare.

CRIARDUS.

Ingrate ! je vous fuis pour defcendre au Tartare ;
Les tourments de l'enfer feront plus doux pour
moi
Que la préfence, hélas ! d'une femme fans foi.

SCANDE'E.

Soutiens moi donc, Trotas.
(*Elle tombe dans les bras de Trotas.*)

TROTAS.

Elle perd connoiffance.
De votre amour jaloux voyez l'extravagance.
Quoi ! fans l'entendre, ainfi faut-il la condamner?
Prince, regardez la.

CRIARDUS.

Rien ne peut m'étonner.
(*Il la regarde.*)
Comment ! elle fe meurt. Quelle aveugle colere !
Malheureux que je fuis ! mais, hélas ! comment
faire ?
(*Aux genoux de Scandée.*)
Scandée, écoutez-moi, regardez votre amant :
Que ce regard eft doux ! grands Dieux qu'il eft
touchant !

SCANDE'E.

Quoi ! je fuis dans vos bras ! mon bonheur eft
extrême.
Vous m'aimez donc, Seigneur ?

CRIARDUS.

Oui, oui, oui, je vous aime.

SCANDE'E.

Je craignois de vous perdre, & vous m'aimez toujours !

CRIARDUS.

Oui, je vous aimerai le reste de mes jours :
Croyez-en mes serments; à l'instant je le jure.

SCANDE'E. *Elle se leve.*

Est-il besoin, Seigneur ? votre parole est sûre;
Je n'en saurois douter. Mais parlons sensément,
Nous nous sommes assez livrés au sentiment :
Quel parti faut-il prendre avec un Roi perfide
Qui veut vous outrager ?

CRIARDUS.

Son pere étoit Hercide,
De ma mere l'amant. Sur la protection
Du fils j'ai trop compté, je le vois, l'action
De vous aimer le prouve ; & cependant qu'en dire ?
J'en eusse fait autant : qui vous voit, vous desire.

TROTAS.

Mais, en parlant ainsi, quel est votre projet ?
La Princesse l'a dit : il faut aller au fait.
Je ne vous comprends pas ; je le vois avec peine,
Vous n'en savez pas plus qu'avant toute la scene.

CRIARDUS.

Tu raisonnnes très bien ; je t'aime, cher Trotas,
Aides nous à sortir d'un si dangereux pas.

TROTAS.

Vous perdez trop de temps en beaucoup de paroles,
En doucereux discours, aussi longs que frivoles ;
Il faut des actions, & non pas des propos ;
La gloire disparoît dans les bras du repos.
Vous savez les regrets du P. ince votre pere.
Un voisin orgueilleux chez lui porte la guerre,
Défendez vos états, il vous recevra bien ;
Vous êtes Général, ce n'est pas être rien.
On doit tout à celui qui nous comble de gloire ;
L'Hymen couronnera l'amour & la victoire.
Pour Corinthe un vaisseau se prépare à partir :
Le capitaine est sûr, il voudra vous servir ;
Je peux compter sur lui, c'est un ami d'école.
Quittez, quittez le Roi sans dire une parole.

CRIARDUS.

Suivrons-nous, ma Princesse, un semblable projet?

SCANDE'E.

Je crois qu'on peut compter sur un fidele sujet.
Trotas voit de sang-froid, on peut suivre un tel
guide.
Cependant Poignardin....

CRIARDUS.

Qu'a donc fait ce pefide ?

SCANDE'E.

Que voulez-vous ſavoir ?

CRIARDUS.

Comment ? Parlez ? eh bien ?
Madame, au nom des Dieux.....

SCANDE'E.

Je ne dirai plus rien.

TROTAS.

Nous ſerons fort inſtruits. Pour moi, je me retire;
Mais ici le Roi vient. Sachons ce qu'il va dire.

SCENE III.

POIGNARDIN, SCANDE'E, CRIARDUS, TROTAS, GARDES.

SCANDE'E, *à part.*

Que va-t-il annoncer !

POIGNARDIN.

Je vous cherchois, Seigneur:
Contre moi votre pere éclate avec hauteur;
Il prétend m'obliger par la force à vous rendre.

CRIARDUS.

Seigneur, ne craignez rien, je ſaurai vous défendre,

Je vous dois tout, croyez, je vous jure ma foi,
Que vos intérêts ſeuls feront toujours ma loi.
Mais employez le ton du corps diplomatique,
Et faites-lui ſentir qu'en Prince politique,
Il doit me recevoir avec empreſſement ;
Que j'ai quelques amis, qui, joints à mon talent,
Pourront le ſecourir dans la préſente guerre,
S'il conſent à l'hymen qui ſeul pourra me plaire.
A ces conditions, je ne perds point de temps,
Je m'embarque, Seigneur, je pars.

POIGNARDIN.

Je vous entends.
Je ne veux point ſur moi que l'orage ſe tourne ;
Faut-il dans une guerre ici que je m'enfourne,
Qu'imitant Ménélas & ces ſots de Troyens,
Je me brouille pour vous, en prenant ces moyens ?
L'ambition jamais, en recherchant la gloire,
Ne priva mes ſujets de manger & de boire.
Un peuple bien portant vaut mieux qu'un peuple mort.

TROTAS.

Ce tyran eſt bon homme, & n'a pas toujours tort.

POIGNARDIN.

Il eſt un ſeul moyen de calmer votre pere,
Et de gagner du temps. Si vous voulez lui plaire,
Croyez-moi, partez ſeul ; la Princeſſe en ces lieux
Ne craint rien, j'en réponds.

SCANDE'E.

Je refterois ? ô Dieux !
Non, ne l'efpérez pas, Seigneur, j'ai trop de crainte.

POIGNARDIN.

Madame, ne va pas qui voudroit à Corinthe.
Tous les ports font fermés. Le Roi, dans fon courroux,
Pourroit punir fon fils, en ne frappant que vous.

SCANDE'E.

C'eft un détour, Seigneur.

CRIARDUS.

Je l'ai prévu, Madame.
Non, non, ne craignez rien, de l'amour qui m'enflame
Je fuivrai feul la loi.

POIGNARDIN.

Faites ce que je veux.
Preffez-vous de partir, & laiffez-nous tous deux.
Si vous me réfiftiez, vous pourriez me déplaire.

CRIARDUS.

Je connois vos deffeins, orgueilleux téméraire,
Vous voulez m'enlever l'objet de tous mes vœux;
Je peux vous en punir.

POIGNARDIN.

Quel ton audacieux !

CRIARDUS.

Je ne me connois plus. Dans mon inquiétude,
Si vous nous arrêtez. . . .

POIGNARDIN.

Monſtre d'ingratitude !
Homicide ſerpent rechauffé dans mon ſein,
Vous me percez le cœur, quand je vous tends la main !
Quand je vous ai reçu, vous étiez plus honnête.
Sachez qu'ici je fais ſouvent trancher la tête.
Il ne faudroit qu'un mot. . . Ne ſoyez pas ſi vain.
Songez à m'obéir, je parle en ſouverain ;
Allez, retirez-vous, ſans tant de bavardage.

CRIARDUS.

Et la Princeſſe ici ? . . .

POIGNARDIN.

Sortez.

CRIARDUS.

Sur le rivage
Allons nous promener ; quand il ſera ſorti,
Nous reviendrons ici pour y prendre un parti.



SCENE IV.

SCANDE'E, POIGNARDIN, GARDES.

POIGNARDIN.

Il fait le bel-esprit, le Prince de Corinthe,
C'est par là qu'il séduit; mais parlons sans contrainte,
Il ne me paroît pas assez digne de vous.
Ah! dans ces lieux l'Amour vous offre un autre époux.
Oubliez Criardus, votre constance est vaine.

SCANDE'E.

Que me proposez-vous? je romprois une chaîne
Qui fait tout mon bonheur, je perdrois en ce jour....

POIGNARDIN.

Non, vous ne perdrez rien. Je veux qu'à mon amour,
En vous donnant du temps, vous deveniez propice,
Je connois votre sexe, il ne faut qu'un caprice,
Je l'attendrai. Je crois qu'on ne peut faire mieux.
Pensez-y; Criardus est trop ambitieux:
Souvent l'ambition étouffe la tendresse;
Eprouvez-le du moins, & si son amour cesse,

Je m'offre à vous venger. Quand on eſt un héros,
Il faut toujours ſavoir être grand à propos.
Ce ſeroit un effort pour un cœur ordinaire;
Mais vous agrandiſſez quiconque veut vous plaire.

SCANDE'E.

Ah! je crains trop, Seigneur, que ſous cette douceur,
Vous ne cachiez ici quelque affreuſe noirceur.
Je vous le dis peut-être avec trop de franchiſe;
Mais la crainte en ces lieux doit m'être un peu permiſe.
Si cela vous déplaît, ah! laiſſez-moi partir,
Et ne me forcez pas, enfin, à vous haïr.

POIGNARDIN.

Connoiſſez mes projets, je deviens inflexible,
Votre amant périra, ſi vous n'êtes ſenſible.
J'ai feint que Criardus étoit redemandé,
Et que pour ſon départ tout étoit commandé:
A mes juſtes fureurs rien ne peut le ſouſtraire,
Il ſera poignardé, ſi vous m'êtes contraire,
Si vous ne m'accordez l'objet de tous mes vœux,
Ce cœur que je deſire....

SCANDE'E.

Ah! quel projet affreux!

POIGNARDIN.

Si je ſuis un coquin, c'eſt l'effet de vos charmes,
De leur vaſte pouvoir, je tiens en main les armes

Qui porteront la mort au ſein de votre amant.
Voyez, délibérez, ce n'eſt qu'en m'épouſant...

SCANDÉE.

Monſtre que je déteſte! en vain tu pourrois croire
Qu'un hymen odieux pourroit ternir ma gloire.
Ah! loin d'y conſentir, pour fuir un pareil ſort,
Dans les flots de la mer j'irois chercher la mort.

POIGNARDIN.

Si vous la préférez, vous êtes la maîtreſſe;
C'eſt à vous d'y penſer, Madame, je vous laiſſe.

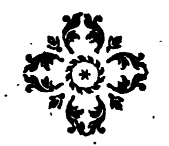
SCANDE'E.

Ah! Seigneur, arrêtez... Criardus périra?

POIGNARDIN.

Je plains ſon triſte ſort; mais qu'y faire? il mourra,
Puiſque vous le voulez.

(*Il ſort.*)



SCENE V.

SCANDE'E.

O Dieu! comment la foudre
N'éclate-t-elle pas pour le réduire en poudre?
Grands Dieux! secourez-moi, grands Dieux! secourez-nous!
Lancez sur ce tyran vos plus funestes coups!

SCENE VI.

SCANDE'E, CRIARDUS.

CRIARDUS.

Il est parti le Roi: je puis donc reparoître.
Qu'avez-vous fait, Madame, & que dit donc ce traître?
Quel que soit son projet...

SCANDE'E.

Son projet?

CRIARDUS.

Sûrement.

Auroit-il sû vous plaire, est-il heureux amant ?

SCANDE'E.

Que voulez-vous savoir ?

CRIARDUS.

Pourquoi toujours vous taire ?
Ceci me lasse, enfin ; je veux de ce mystere
Etre mieux éclairci ; parlez, l'aimeriez-vous ?
Ah ! si je le croyois... S'il devient votre époux !...

SCANDE'E.

Lui, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je ne sais ; mais cette peine extrême,
Ce silence obstiné....

SCANDE'E.

Comment croit-on que j'aime
Un mortel odieux qui fait tout mon malheur ?
Vous ajoutez, cruel, encor à ma douleur !
Ah ! terminons des jours qui devoient faire envie,
Des jours trop malheureux !

CRIARDUS.

Vous me feriez ravie ?

SCANDE'E, *se jettant sur l'épée de Criardus.*

Je veux de cette épée ensanglanter mon sein,
Puis vous la présenter, ainsi qu'à ce Romain
Dont vous savez l'histoire.

CRIARDUS.

Eh! pourquoi ce caprice!
S'il faut pour notre amour qu'ici quelqu'un périsse,
Ce doit être le Roi : dites ce qu'il a fait.
Vous verrez que son sang lavera son forfait,
Parlez, ne craignez rien.

SCANDE'E

Il pourroit nous entendre,
Venez, éloignons nous, je vais tout vous apprendre ;
Puisque vous le voulez, je ne me tuerai pas,
Je vous rends votre épée.

CRIARDUS

En la prenant, helas!
J'admire cet excès de votre complaisance !
Amour, de ses vertus deviens la recompense.

SCANDE'E.

Vous oubliez, Seigneur, en formant tous ces vœux,
Que Poignardin...

CRIARDUS.

Trotas doit venir en ces lieux,
Il a l'esprit d'intrigue, & c'est heureux pour nous,
Qui sommes amoureux, furieux & jaloux.

SCANDE'E.

Mais le tyran long-temps vous laisse tête-à-tête!

CRIARDUS.

CRIARDUS.

Je n'en ai jamais vu qui ne fût un peu bête.
Ah! que je suis charmé d'avoir fait notre paix!
Mais je crois que Trotas n'arrivera jamais.
Suivant ce qu'il dira, nous pourrons nous conduire,
Et si vous m'en croyez, nous irons en Epire.

SCANDÉE.

Ne parlez pas trop haut, j'entends quelqu'un venir.
Il faut....

CRIARDUS.

Ah! c'est Trotas.

SCÈNE VII.

CRIARDUS, SCANDÉE, TROTAS.

CRIARDUS.

Dis, pourrons-nous partir?
Réponds, & promptement.

TROTAS.

Je suis tout hors d'haleine;
Vous m'avez fait courir, & ce n'est pas sans peine;
Mais pour vous j'aurois fait un bien plus grand effort.

Un arrêt, dans l'inſtant, ordonne que du port
On ne laiſſe ſortir ni vaiſſeau, ni galere.

SCANDE'E.

O Dieux! quelle nouvelle!

CRIARDUS.

O ciel! comment donc faire?

SCANDE'E.

Comment fuir de ces lieux?

CRIARDUS.

Il n'y faut plus penſer.

SCANDE'E.

Grands Dieux! ſecourez-nous.

TROTAS.

Il faut, ſans balancer,
Prendre un parti très-prompt, le ſeul qui ſoit à prendre,
Et que je vous dirai, ſi vous voulez m'entendre.
Il pourra vous paroître un tant ſoit peu fâcheux;
Mais c'eſt fort peu de choſe, il n'eſt point dangereux:
De l'inventif Ulyſſe il auroit le ſuffrage,
Puiſqu'il peut vous ſouſtraire au tyran, à ſa rage.

CRIARDUS.

Ah! tu nous fais languir: apprends-nous ton deſſein;

Je crains à tout moment de revoir Poignardin ;
S'il alloit nous ſurprendre !

TROTAS.

Il eſt loin, je le quitte,
Et, ſans perdre un inſtant, je ſuis venu fort vîte.
Ainſi ne craignez rien. Devinez mon projet ;
C'eſt pis qu'un logogriphe.

CRIARDUS.

Il eſt temps, en effet,
De s'amuſer ainſi.

SCANDÉE.

Je crains & je deſire
De ſavoir les moyens...

TROTAS.

Je m'en vais vous les dire.
C'eſt un vaiſſeau marchand qui vous tranſportera
Aux lieux que vous voudrez, & quand il vous plaira.
Comme dans tous les ports on fait la contrebande,
Malgré les ſoins actifs de celui qui commande,
On vous embarquera dans ce vaiſſeau marchand :
Le capitaine, enfin, pour partir vous attend.
Ce qui le détermine....

SCANDE'E.

Eh bien ?

TROTAS.

N'eſt pas le lucre.

CRIARDUS.

Mais comment nous cacher ?

TROTAS.

Dans une tonne à ſucre.

CRIARDUS.

Elle nous contiendroit ?

TROTAS.

Je m'y tiens tout debout.

CRIARDUS.

On ne peut pas mieux dire ; il a réponſe à tout.
Ne différons donc pas. Faut-il long-temps attendre ?
Cher Trotas, dis-le-nous.

TROTAS.

On eſt allé la prendre,
Elle doit être ici.

SCANDE'E.

Je crains les maux de cœur.
Comment l'amene-t-on ? la roule-t-on, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je l'ignore.

TROTAS.

Non, non ; c'eſt ſur une voiture
Qu'on la tranſportera ; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Ne différez donc plus, tout va combler vos vœux.

SCANDE'E.

Je ne puis me flatter qu'un eſpoir trop heureux....

TROTAS.

Le jour fuit à propos ; mais il faut prendre garde....

CRIARDUS.

Acheve, parle donc.

TROTAS.

Que l'on ne vous regarde,
Que quelque ſurveillant, caché près de ces lieux,
En vous voyant ſortir ne vous ſuive des yeux;
Enfin, qu'on ne vous voie entrer dans cette tonne.
Juſqu'à préſent ici je n'apperçois perſonne.
Partez.

CRIARDUS.

Enfin, Madame....

SCANDÉE.

Ah ! point de compliment !
Je redoute, Seigneur, tous les retardements.

CRIARDUS, *tendant la jambe.*

Donnez-moi donc la main. Dans ce moment proſpere,
Je crois que le tyran rugira de colere;
Que je voudrois le voir dans toute ſa fureur !

SCANDE'E.

Finiſſez ces diſcours, je crains quelque malheur.

SCENE DERNIERE.

CRIARDUS, POIGNARDIN, SCANDE'E, TROTAS.

POIGNARDIN, *à part.*

PAR un avis secret que l'on a su me rendre,
J'ai su tous leurs complots, & je viens les surprendre.
(*Il frappe Criardus & Scandée.*)
Oui, traîtres, vous mourrez. Elle meurt! Ils sont morts!
Ah! qu'ai-je fait? ô Dieu! (*Il se tue.*) Je répare mes torts.

TROTAS *ramasse le poignard, & il essaie de se tuer.*

Je ne me tuerai point, j'apprendrai l'orthographe,
Pour leur faire en beaux vers une belle épitaphe.



LE

MAL-ENTENDU.

QUATRE-VINGT-QUINZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE.

LA MERE STE. HELENE, *Maîtresse des Pensionnaires.*

LA MERE ST. BASILE, *Portiere, boîteuse.*

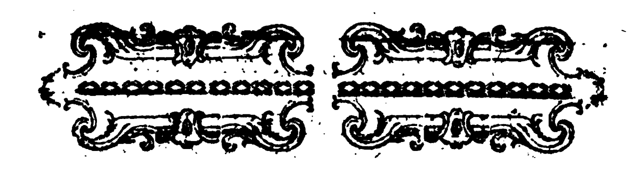
LE PERE SATURNIN, *Cordelier.*

Mlle. JULIE, *Pensionnaire.*

M. FEBRUGIN, *Médecin.*

LE JARDINIER.

La Scene est dans un Couvent de Province, dans le jardin.



LE MAL-ENTENDU.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE.

LA MERE STE. HELENE.

Mais, ma sœur, concevez-vous que le Docteur nous abandonne comme cela?

LA MERE ST. BASILE.

Je crois, ma sœur, qu'il y a plus de quinze jours qu'il est parti, parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Il y a trois semaines, ma sœur; il est parti le lendemain du beau sermon du Pere Saturnin.

LA MERE ST. BASILE.

Le lendemain de la fête de l'Ange Gardien, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, ma sœur.

LA MERE St. BASILE.

Chaque fois que l'on sonne, & que je vais ouvrir la porte, je crois toujours que je vais le voir, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Pourvu qu'il ne soit pas tombé malade ; car nulle part on ne lui fait sûrement de si bon café à la crême que le nôtre.

LA MERE St. BASILE.

C'est un homme bien aimable, ma sœur ! parce que....

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, & bien savant ! Comme il a guéri cette petite Julie, sans le savoir seulement.

LA MERE St. BASILE.

Mais, ma sœur, c'est qu'avec un homme comme cela on n'a pas besoin de l'entendre parler long-temps pour le comprendre ; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Moi, je crois que si Madame l'Abbesse vouloit, elle seroit bientôt guérie.

LA MERE St. BASILE.

Mais comment, ma sœur ? parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Elle a commencé déjà par la diete.

LA MERE ST. BASILE.

Mais la diette faisoit dépérir la petite Julie, parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Comme elle fait dépérir Madame; c'étoit le Docteur qui l'avoit ordonné à Julie.

LA MERE ST. BASILE.

Oui, vous avez raison, & son estomac n'en alloit que plus mal; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

C'étoit peut-être une préparation.

LA MERE ST. BASILE.

Cela pourroit bien être, parce que...

LA MERE STE. HELENE.

En ce cas, nous pourrions traiter Madame de même; cela me paroît un très-bon remede.

LA MERE ST. BASILE.

Il fortifie assez promptement; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Voilà le Pere Saturnin; nous allons voir comment il aura trouvé Madame.

SCENE II.

LA MERE Ste. HELENE, LA MERE St. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE Ste. HELENE.

Eh bien, Pere Saturnin, comment va Madame, cette après-dîner?

LE PERE SATURNIN.

Elle ne va point. Vous la faites aussi trop jeûner; rien que du bouillon, & pas seulement un coup de vin encore....

LA MERE St. BASILE.

Mais, Pere, vous savez bien que dans sa meilleure santé elle en boit fort peu, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Voilà pourquoi elle est malade.

LA MERE Ste. HELENE.

Nous lui donnons du café à la crême.

LE PERE SATURNIN.

Voilà une bonne drogue! Moi, je la ferois manger.

LA MERE St. BASILE.

Il faut savoir si ce sera l'avis du Docteur, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Je parie que non. Votre Docteur n'aime que la diette, pas pour lui, au moins ; car il dîne fort bien, & il boit de même ; & en cela je le trouve fort raisonnable.

LA MERE STE. HELENE.

Oh ! sûrement il est bien raisonnable, & il fait bien de se conserver.

LE PERE SATURNIN.

C'est un bon diable.

LA MERE ST. BASILE.

Et un habile homme, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Pour un habile homme, c'est une autre chose, & si vous voulez que je vous parle vrai, j'en ai plus appris en philosophie qu'il n'en saura jamais ; cela n'empêche pas que je ne l'aime beaucoup, & que je ne sois fort aise de dîner avec lui.

LA MERE STE. HELENE.

Mais, Pere, la philosophie que vous avez apprise n'est pas, je crois, la médecine.

LE PERE SATURNIN.

Cependant, sans elle il n'y a point de médecine.

LA MERE ST. BASILE.

Il est savant, ma sœur, le Pere, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Avec la philosophie, on connoît l'action & la réaction, l'athmosphere, les propriétés de l'air, de l'eau, de la terre & du feu.

LA MERE St. BASILE.

Je ne comprends pas, ma sœur, comment les hommes ont la tête assez grande pour loger tout cela; parce que...

LE PERE SATURNIN.

Mon frere, qui est apothicaire, m'a dit que le Docteur ne savoit pas la chymie, & fort peu l'anatomie; mais il ajoute qu'ils sont presque tous aussi peu instruits.

LA MERE Ste. HELENE.

Cela ne fait rien, Pere.

LE PERE SATURNIN.

Cela ne fait rien; mais voilà comme ces Messieurs nous empoisonnent, & puis ils disent que c'est le vert-de-gris; il faut bien en passer par là: cela n'empêche pas que je ne l'aime toujours beaucoup le Docteur. Il boit bien.

LA MERE Ste. HELENE.

Je crois qu'il n'y a rien de plus savant que ce qu'il a fait à cette petite Julie, qui est parfaitement guérie.

LE PERE SATURNIN.

Mais c'eſt vous, ma mere, qui avez inventé de lui faire ronger des os.

LA MERE STE. HELENE.

J'ai commencé par lui en faire ſucer.

LE PERE SATURNIN.

Oui; mais elle a mieux fini, en les rongeant.

LA MERE STE. HELENE.

Dame, écoutez donc; quand j'ai vu qu'elle alloit mieux, j'y ai laiſſé un peu de viande.

LE PERE SATURNIN.

C'eſt la ceſſation de la diete qui a tout fait, ma Mere, & je vous dis que c'eſt vous qui l'avez guérie.

LA MERE STE. HELENE.

Non, non, Pere, il faut être juſte; c'eſt le Docteur.

LE PERE SATURNIN.

Il y a trois ſemaines qu'il n'eſt venu ici.

LA MERE ST. BASILE.

Il eſt vrai, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Et ce n'eſt que depuis quinze jours que cette petite fille ronge des os.

LA MERE ST. BASILE.

Vous avez raiſon, Pere, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Le Docteur vous a-t-il écrit de lui en donner ?

LA MERE Ste. HELENE.

Non, vraiment, puisque nous ne savons pas où il est.

LE PERE SATURNIN.

Quand même il auroit été ici, il n'auroit jamais ordonné de faire ronger des os à cet enfant.

LA MERE St. HELENE.

Pardonnez-moi ; car il avoit dit qu'il lui en feroit prendre dans trois ou quatre jours.

LE PERE SATURNIN.

Des os ?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, demandez à la sœur St. Basile, elle y étoit.

LA MERE St. BASILE.

Oh, pour cela oui, j'y étois, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Et vous croyez.... Ah, ah, ah, ah, ah !

LA MERE St. HELENE.

De quoi riez-vous donc, Pere ?

LE PERE SATURNIN.

Du Docteur. Je voudrois le voir. (*Il rit.*)

LA MERE Ste. HELENE.

Je n'aime pas que vous vous moquiez de lui ; vous riez toujours quand vous êtes ensemble.

LE

LE PERE SATURNIN.

Voulez-vous que nous soyons tristes?

LA MERE STE. HELENE.

Non pas assurément. Ma sœur, je crois qu'on sonne.

LA MERE ST. BASILE.

Je vais aller voir, cela seroit trop heureux si c'étoit le Docteur; parce que...

SCENE III.

LA MERE STE. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

En vérité, Pere, je n'aime pas que vous parliez comme vous faites du Docteur; vous pourriez lui ôter la confiance de nos sœurs; il faudroit en changer; & nous n'en aurions jamais un si bon.

LE PERE SATURNIN.

Savez-vous que j'ai plus de confiance en vous, Mere Ste. Helene?

LA MERE STE. HELENE.

En moi, Pere? Allons, ne vous moquez pas;

LE PERE SATURNIN.

Je vous jure que je ne me moque pas, & je suis très-content de votre maniere de faire prendre des eaux.

SCENE IV.

LA MERE STE. HELENE, LE PERE SATURNIN, LA MERE ST. BASILE.

LA MERE STE. HELENE.

EH bien, ma sœur, est-ce là le Docteur?

LA MERE ST. BASILE

Eh! mon Dieu, non, ma sœur; c'est le jardinier & ses garçons qui rentrent; parce que.....

LE PERE SATURNIN.

Je vous assure que j'ai plus d'impatience de le voir que vous.

LA MERE STE. HELENE.

Ma sœur, on sonne.

LA MERE ST. BASILE.

Oh! pour cette fois-ci, ce pourroit bien être lui; parce que...

LE PERE SATURNIN.

Allez donc, ma sœur.

LA MERE ST. BASILE.

Allons, allons, parce que...

SCENE V.

LA MERE STE. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

PERE Saturnin, ne craignez-vous pas, comme moi, que notre sœur St. Basile ne devienne sourde? Il faut toujours que je l'avertisse quand on sonne.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien, faites-lui prendre aussi des eaux.

LA MERE STE. HELENE.

Ne plaisantez donc pas, Pere.

LE PERE SATURNIN.

Je ne plaisante pas; si vous lui en donniez tout le carême, je suis sûr que cela lui feroit du bien.

LA MERE STE. HELENE.

Pouvez-vous parler comme cela, vous Pere?

LE PERE SATURNIN.

Pourquoi non? Je parle médecine.

SCENE VI.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

CE n'est donc pas encore le Docteur ?

LA MERE ST. BASILE.

Eh, mon Dieu, non, ma sœur, ce sont les maçons qui reviennent de goûter ; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.

LA MERE ST. BASILE.

Ma sœur, Le Doux, qui vient de rentrer, m'a dit qu'il avoit vu une chaise qui arrivoit ; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Ah ! ma sœur, c'est lui-même : tenez, voilà qu'on sonne.

LA MERE ST. BASILE.

Ah ! j'entends bien. J'y vais, vais, parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Prenez garde de tomber.

LA MERE St. BASILE.

Ne craignez rien ; parce que....

SCENE VII.

LA MERE Ste. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE Ste. HELENE.

J'AI toujours peur qu'elle ne se laisse tomber, avec sa vivacité, & qu'elle ne se casse la jambe encore une fois.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien, vovs lui donnerez de vos eaux.

LA MERE Ste. HELENE.

Vous dites que vous trouvez ce remede très-bon.

LE PERE SATURNIN.

Assurément.

LA MERE Ste. HELENE.

Il ne faut donc pas vous en moquer comme vous faites.

LE PERE SATURNIN.

Je ne m'en moque pas.

LA MERE Ste. HELENE.

Pourquoi donc riez-vous ?

LE PERE SATURNIN.

Oh ! pour rien.

SCENE VIII.

LA MERE STE HELENE, LA MERE ST. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE ST. BASILE.

MA sœur, ce sont les menuisiers, parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Eh bien ?

LA MERE ST. BASILE.

Je leur ai demandé s'ils avoient vu la chaise du Docteur, ils m'ont dit qu'ils n'avoient rien vu; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Ces gens-là ne regardent rien.

LA MERE ST. BASILE.

Moi, je crois qu'il va arriver ; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Ma sœur, on sonne.

LA MERE ST. BASILE.

Hem ?

LA MERE ST. HELENE.

Je vous dis qu'on sonne.

LA MERE ST. BASILE.

J'avois bien entendu; parce que...

SCENE IX.

LA MERE STE. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

PERE Saturnin.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien?

LA MERE ST. HELENE.

Je n'ose vous dire.... j'ai trop peur que vous ne vous moquiez de moi.

LE PERE SATURNIN.

Dites donc.

LA MERE STE. HELENE.

C'est que j'ai envie, si le Docteur n'arrive pas aujourd'hui, de traiter Madame l'Abbesse comme la petite Julie.

LE PERE SATURNIN.

Ah! vous lui donnerez des os aussi?

LA MERE STE. HELENE.

Oui, qu'en pensez-vous?

LE PERE SATURNIN.

Qu'il faudra y laisser un peu plus de chair ; comme elle est plus grande.

LA MERE STE. HELENE.

Vous le croyez ?

LE PERE SATURNIN.

Sûrement, & vous lui ferez boire du vin pur.

SCENE X.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LA MERE ST. BASILE.

MA sœur, ma sœur, voilà le Docteur ; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Il va arriver ?

LA MERE ST. BASILE.

Il me suit ; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Ma sœur, il faut faire préparer sa chambre.

LA MERE St. BASILE.

Je l'ai déjà dit. Tenez, le voilà, ma sœur, parce que....

LA MERE Ste. HELENE.

Ah! Monsieur le Docteur, nous vous attendions toutes avec bien de l'impatience.

M. FEBRUGIN.

Mesdames, vous me faites bien de l'honneur eur. Bon jour, Pere Saturnin in.

LE PERE SATURNIN.

Bon jour, bon jour, Docteur.

LA MERE Ste. HELENE.

Qu'avez-vous donc? il me semble que vous boîtez.

M. FEBRUGIN.

Mais, vraiment, j'ai pensé être tué é.

LA MERE St. BASILE.

On vous a versé; parce que...

M. FEBRUGIN.

Et dans un endroit aussi uni que ce jardin in.

LA MERE Ste. HELENE.

Vous êtes donc blessé?

M. FEBRUGIN.

Pas absolument, j'ai une contusion au genou ou, qui m'empêche de marcher er.

LA MERE STE. HELENE.

Aſſoyez-vous donc. Il faudroit un fauteuil, ma ſœur...

M. FEBRUGIN.

Non, non, je ſerai fort bien ſur cette chaiſe aiſe.

LE PERE SATURNIN.

Vous avez dîné, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Oh! je vous en réponds, onds.

LA MERE STE. HELENE.

Pourquoi donc avons-nous été ſi long-temps ſans vous voir, & ſans avoir de vos nouvelles?

M. FEBRUGIN.

C'eſt que j'ai toujours cru que j'allois revenir ir, & que les malades m'ont retenus us.

LA MERE STE. HELENE.

On ne vouloit pas vous laiſſer aller, je n'en ſuis pas ſurpris, vous avez dû guérir bien monde?

LE PERE SATURNIN.

Ou faire bien des héritiers, n'eſt-ce pas, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Non pas abſolument ent; j'en ai ſauvé la moitié é; mais avec bien de la peine eine.

LE PERE SATURNIN.

Avez-vous beaucoup ſaigné?

M. FEBRUGIN.

Pas aſſez ez ; car ſans cela il n'en ſeroit pas tant mort ort ; mais ces gens-là ne ſavent pas ſoutenir la ſaignée ée.

LE PERE SATURNIN.

Ils ont tort.

M. FEBRUGIN.

Comment ſe portent toutes ces Dames ames ?

LE PERE SATURNIN.

Fort bien, il n'y a que Madame l'Abbeſſe qui a toujours ſon eſtomac en mauvais état ; cela va plus mal que jamais.

M. FEBRUGIN.

Elle mange trop de pâtiſſerie ie, trop de confitures ures ; je lui ai toujours dit it.

LA MERE STE. HELENE.

Depuis huit jours je l'ai miſe à la diete, en vous attendant.

M. FEBRUGIN.

Vous avez bien fait ait.

LE PERE SATURNIN.

Oh ! la mere Ste. Helene eſt un très-grand médecin ! Qu'elle vous diſe comment elle a guéri cette petite Julie.

M. FEBRUGIN.

Eſt-elle guérie ie ?

LA MERE St. BASILE.

Mais oui, par vos soins, Monsieur le Docteur, par vos soins; parce que...

M. FEBRUGIN.

Vous lui avez donc fait observer le régime ime que je lui avois prescrit it?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui; mais j'ai cru que la diete étoit trop longue pour un enfant; & comme vous aviez dit que vous lui feriez prendre...

M. FEBRUGIN.

Ah! des eaux aux?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, je lui en ai donné.

M. FEBRUGIN.

Mais desquelles elles? Cela n'est pas indifférent ent.

LA MERE Ste. HELENE.

J'ai commencé par des os de pigeon.

M. FEBRUGIN.

Mais ce n'est pas là à.

LA MERE Ste. HELENE.

Attendez; l'effet n'étoit pas assez prompt, je lui ai donné des os de poulet.

M. FEBRUGIN.

Comment ent...

LA MERE STE. HELENE.

Elle a pris plaisir à les sucer; mais les os de poularde & de dindon lui ont mieux fait.

M. FEBRUGIN.

Est-il possible ible ?

LA MERE STE. HELENE.

J'ai passé aux os de mouton, de veau & puis de bœuf, cela a réussi à merveille.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

Que dites-vous à cela, Docteur ?

LA MERE STE. HELENE.

Attendez donc : ensuite j'ai laissé un peu de viande à ces os, & la petite est entiérement rétablie.

M. FEBRUGIN.

Rétablie ie ?

LA MERE STE. HELENE.

Elle se porte à merveille, & je vais vous la faire descendre, vous allez voir.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

Eh bien, Docteur, c'est pourtant vous qui avez fait ce miracle, pendant que vous étiez en campagne.

LA MERE STE. HELENE.

Ma sœur, il faudroit avertir Madame l'Abbesse que le Docteur est ici.

LA MERE ST. BASILE.

J'y vais, ma sœur, parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Moi, je vais chercher Julie.

SCENE XI.

M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

VOTRE surprise me divertit, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Mais c'est que jamais on n'a vu de pareilles choses oses.

LE PERE SATURNIN.

Écoutez donc, cela peut vous faire un honneur infini.

M. FEBRUGIN.

Guérir des maux d'estomac en suçant des os os!

LE PERE SATURNIN.

Pourquoi pas? Il est vrai qu'il y avoit quelque chose autour de ces os; & après une diete austere, on est encore trop heureux de les trouver.

M. FEBRUGIN.

Jamais je n'ordonnerai un pareil remede ede.

LE PERE SATURNIN.

Et vous aurez tort : il n'y a rien de si bête & de si vieux que la diete seule. A Paris, vous auriez un succès étonnant ; & plus votre conduite seroit contrariée par les autres Médecins, plus on voudroit vous avoir, vous ne sauriez auquel entendre. Croyez-moi, essayez ce moyen sur Madame l'Abbesse, elle le mandera à Paris à ses parents, & votre fortune sera faite.

M. FEBRUGIN.

Je crois que vous avez raison, Pere ere.

LE PERE SATURNIN.

Vous ferez un systême nouveau qui sera admiré des gens du monde & de quelques savants, & vous boirez à la santé de ces gens-là avec de bon vin.

M. FEBRUGIN.

C'est qu'il faut trouver un principe ipe.

LE PERE SATURNIN.

La médecine n'en a point de certain, convenez-en ; un moyen manque dix fois, cela ne fait point de tort ; le hasard vous seconde une fois, cela suffit pour fonder une réputation.

M. FEBRUGIN.

Pere, vous auriez été un grand Médecin in.

LE PERE SATURNIN.

Les voici qui reviennent.

SCENE XII.

LA MERE ST. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LA MERE ST. BASILE.

MONSIEUR le Docteur, Madame est enchantée de votre retour, & elle vous attend avec impatience, parce que...

M. FEBRUGIN.

Mais c'est que je ne saurois monter chez elle elle.

LE PERE SATURNIN

Je vais l'engager à venir vous trouver, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Eh bien oui, dites-lui que pour son mal il n'y a rien de meilleur que l'exercice icè.

LE PERE SATURNIN.

Laissez, laissez-moi faire.

LA MERE ST. BASILE.

Moi, je vais aller chercher un fauteuil pour Madame, & je le mettrai à côté de vous, Monsieur le Docteur, parce que....

M. FEBRUGIN

Vous ferez fort bien.

SCENE XIII.

LA MERE STE. HELENE, JULIE, M. FEBRUGIN,

LA MERE STE. HELENE.

TENEZ, Monsieur le Docteur, voilà notre petite ressuscitée.

M. FEBRUGIN, *tâtant le pouls de Julie.*

Elle a fort bon visage age, & elle n'a point de fievre ievre.

LA MERE STE. HELENE.

Je vous dis que votre remede lui a fait des merveilles.

M. FEBRUGIN.

Avez-vous de l'appétit, Mademoiselle elle ?

JULIE.

Oh! Monsieur, je rongerois des os toute la journée; je trouve cela bien bon!

M. FEBRUGIN.

Cela va très-bien ien.

LA MERE STE. HELENE.

Vous voyez votre ouvrage, cher Docteur.

M. FEBRUGIN.

Quel âge avez-vous ous ?

JULIE.

Quatorze ans bientôt, Monsieur.

M. FEBRUGIN.

C'est le bon âge âge ; elle aura à présent la meilleure santé du monde onde.

LA MERE STE. HELENE.

Ah ! voilà Madame qui vient avec le Pere.

JULIE.

M'en irai-je, ma chere Mere ?

LA MERE STE. HELENE.

Non, non.

JULIE.

Vous me faites bien du plaisir de me permettre de rester pour voir Madame.

LA MERE STE. HELENE.

Il est nécessaire que Madame voie vos miracles, cher Docteur.

SCENE XIV.

L'ABBESSE, LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, JULIE, LE PERE SATURNIN, M. FEBRUGIN, LE JARDINIER, *portant un fauteuil.*

LA MERE ST. BASILE.

TENEZ, mettez-là le fauteuil, un peu plus avant; auprès du Docteur; fort bien, en vous remerciant. Allez-vous-en à présent à vos affaires; parce que...

L'ABBESSE.

Eh bien, cher Docteur, vous voyez que je viens vous chercher, & c'est avec bien du plaisir.

M. FEBRUGIN.

L'exercice vous est nécessaire, Madame, sans quoi je ne vous aurois pas donné la peine de venir ici.

L'ABBESSE.

Vous êtes blessé, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Ce n'est rien du tout.

L'ABBESSE.

Vous courez toujours aussi.

M. FEBRUGIN.

Madame, il le faut bien ien. Mais parlons de votre santé té ; comment vous trouvez-vous ous ?

L'ABBESSE.

Mais bien foible, Docteur.

LE PERE SATURNIN

Cela vient sûrement de la diete.

L'ABBESSE.

Le Pere Saturnin croit toujours qu'il faut boire & manger.

M. FEBRUGIN, *riant*.

Il faut que chacun fasse son métier ier.

LE PERE SATURNIN.

Je trouve ce métier-là fort bon, moi.

M. FEBRUGIN.

Ah çà, Madame, voyez un peu comme se porte notre petite malade ade.

L'ABBESSE.

Mais elle me paroît bien rétablie.

LA MERE STE. HELENE.

Julie, approchez donc, que Madame vous voie.

L'ABBESSE.

Bon jour, Julie : elle a des couleurs, elle sera fort jolie, n'est-ce pas, Docteur ?

M. FEBRUGIN.

Fort ort.

L'ABBESSE.

Embrassez-moi, mon enfant. *Elle l'embrasse, & Julie lui baisse la main.*

JULIE.

Madame a bien de la bonté.

L'ABBESSE.

Vous approuvez donc la conduite de notre sœur Ste. Helene ?

M. FEBRUGIN.

De point en point oint.

LA MERE STE. HELENE.

Je crois que Julie peut s'en aller à présent, Docteur ?

M. FEBRUGIN.

Oui, oui; attendez ez. Quel est son régime à présent ent ?

LA MERE ST. HELENE.

Mais toujours le même, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Elle ne mange encore avec personne onne ?

LA MERE STE. HELENE.

Non.

M. FEBRUGIN.

Il faut qu'elle aille au réfectoire, & qu'elle reprenne ses exercices comme à l'ordinaire.

JULIE.

J'ai pourtant encore dans ma chambre un bien gros os d'alloyau à ronger.

M. FEBRUGIN.

Eh bien, jettez-moi tout cela par la fenêtre.

LA MERE ST. BASILE.

Entendez-vous, Julie, tout ce que vous dit le Docteur; parce que...

JULIE.

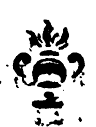
Oui, oui, ma chere Mere, je n'y manquerai pas.

LA MERE STE. HELENE.

Faites la révérence à Madame l'Abbesse.

L'ABBESSE.

Adieu, adieu, mon cœur: soyez bien sage.



SCENE XV.

L'ABBESSE, LA MERE STE HELENE, LA MERE ST. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

L'ABBESSE.

En vérité, Docteur, j'admire l'effet de votre ſcience.

M. FEBRUGIN.

Madame, cela n'en vaut pas la peine.

L'ABBESSE.

Mais ſi je faiſois ce remede-là, moi, mon eſtomac ſe remettroit peut-être.

M. FEBRUGIN.

Voilà ce que je crois, & j'allois vous le propoſer.

L'ABBESSE.

Je ne demande pas mieux ; mais je ne comprends pas par quelles raiſons, l'uſage de ſucer ces os peut faire tant de bien.

M. FEBRUGIN.

Cependant rien n'eſt plus facile, & je vais vous l'expliquer.

L'ABBESSE.

J'en ferai fort aise.

LA MERE STE. HELENE.

Ecoutez, vous Pere.

LE PERE SATURNIN.

Ah! je vous en réponds.

LA MERE ST. BASILE.

Pour moi, j'écoute de toutes mes oreilles; parce que...

L'ABBESSE.

Allons, mes sœurs, un peu de silence.

M. FEBRUGIN.

Vous savez, Madame ame, que la premiere digestion on se fait dans la bouche ouche?

L'ABBESSE.

Oui, Docteur; parce que la salive est le premier digestif, à ce que vous m'avez dit.

LA MERE STE. HELENE.

Voyez, ma sœur, comment Madame est savante!

LA MERE ST. BASILE.

Oh! je le savois bien, Madame raisonne sur tout à merveilles; parce que....

L'ABBESSE.

Un moment donc, mes sœurs.

M. FEBRUGIN.

En conséquence de ce principe ipe, il faut mêler er, d'une maniere particuliere ere, l'aliment avec la salive ive.

L'ABBESSE.

Fort bien.

M. FEBRUGIN.

Et comment le feroit-on mieux qu'en suçant ant la substance des os os?

L'ABBESSE.

Cela est vrai.

LA MERE STE. HELENE.

Je n'avois jamais pensé à tout cela.

LA MERE ST. BASILE.

Ni moi non plus; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Eh bien, qu'en dites-vous, Pere?

LE PERE SATURNIN.

Fort bien. Mais je l'attends, lorsqu'il reste quelque chose autour des os.

M. FEBRUGIN.

Ah! m'y voici ci. Après avoir sucé un peu de temps emps, l'estomac s'est accoutumé mé à cette substance ance jointe à la moëlle des os os.

L'ABBESSE.

Sûrement.

M. FEBRUGIN.

Pour le ramener à ses fonctions ordinaires aires, je fais ronger un peu eu ; ces petites parties de chair air pressent les glandes salivaires aires ; ce qui augmente les nouveaux moyens de la digestion on.

L'ABBESSE.

Cela est clair.

LA MERE ST. BASILE.

Que je suis aise d'entendre tout cela; parce que..

L'ABESSE.

Je parie que la sœur Ste. Helene le savoit déjà.

LA MERE STE. HELENE.

Madame....

L'ABBESSE.

Allons, ma sœur, vous êtes trop modeste.

LA MERE STE. HELENE.

Je suis comme une religieuse doit être, Madame.

L'ABBESSE.

Fort bien. Mais, Docteur, je ne comprends pas quelle substance il peut rester dans un os que l'on a fait bouillir ou rôtir.

M. FEBRUGIN.

Eh! Madame, les os ne sont pas autre chose qu'une substance ance.

L'ABBESSE.

Les os ? je les regarde comme des pierres.

M. FEBRUGIN.

C'eſt que Madame n'en a jamais vu dans une entiere diſſolution.

L'ABBESSE.

Comment, on les diſſout abſolument ?

M. FEBRUGIN.

Oui, Madame; demandez au Pere ere ſi ce n'eſt pas une opération on, ou, pour mieux dire, un procédé de phyſique ique.

LE PERE SATURNIN.

Sûrement.

LA MERE STE. HELENE.

Vous voyez bien que le Docteur ſait la phyſique. Ah ! mon Dieu, l'habile homme !

L'ABBESSE.

Comment, Docteur, on peut amollir les os ?

M. FEBRUGIN.

Oui, Madame, avec la marmitte de Papin in.

L'ABBESSE.

C'eſt donc un grand cuiſinier ?

M. FEBRUGIN.

Non, Madame ame; mais c'étoit un phyſicien ien.

SCENE DERNIERE.

L'ABBESSE, LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, JULIE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

JULIE, *criant de sa fenêtre.*

GARE l'eau. (*Elle jette un gros os, qui tombe sur la tête de Monsieur Februgin.*)

M. FEBRUGIN.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela là?

LA MERE ST. HELENE.

Mais, Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites donc?

JULIE.

Ma Mere, je suis l'ordonnance de Monsieur le Docteur.

L'ABBESSE.

Etes-vous blessé, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Non, non, je n'ai que mal à l'oreille, mais bien fort ort.

L'ABBESSE.

Mes sœurs, faites entrer le Docteur.

M. FEBRUGIN.

Je vais aller dans ma chambre ambre.

LE PERE SATURNIN.

Oui, & si vous m'en croyez, vous boirez un grand coup de vin. Venez, venez.

LA MERE St. BASILE.

Ah! mon Dieu! quel malheur! parce que...

LA MERE Ste HELENE, *à Julie qui est descendue.*

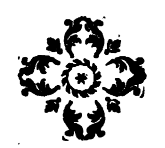
Mais dites donc, Julie, vous criez *gare l'eau*; & vous jettez sur le Docteur.

JULIE.

Sans doute, je l'ai visé; il m'avoit dit: Jettez-moi cela par la fenêtre.

LA MERE Ste. HELENE.

Peut-on faire des choses comme celles-là? Allons, venez voir le Docteur, & lui demander pardon.



LA
QUEUE DU CHIEN.
QUATRE-VINGT-SEIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE MONTRICHARD, *Bourgeois, Seigneur du village.*

M. DE MALINVAL, *Bourgeois, Seigneur voisin.*

LA MERE BABOLEIN, *Paysanne de Montrichard.*

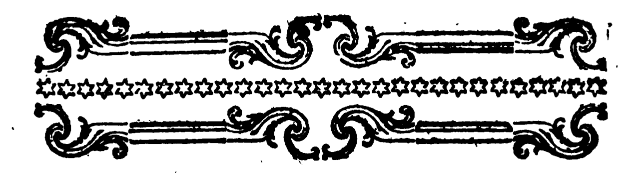
GENEVIEVE, *Fille de la mere Babolein.*

LA FORET, *Concierge de Monsieur de Montrichard.*

BLUTEAU, *Garde-moulin de Monsieur de Malinval.*

La Scene est à Montrichard, proche du Château.

LE



LA QUEUE DU CHIEN.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

GENEVIEVE, BLUTEAU.

(*Ils courent tous deux, se rencontrent & pensent tomber.*)

GENEVIEVE.

SAIS-tu bien que tu as pensé me faire tomber, Bluteau?

BLUTEAU.

Oh que nenin, j'estois bien sûr de te retenir; mais pourquoi courois-tu si fort?

GENEVIEVE.

Parce que je t'avions vu arriver de l'autre côté du petit bois, & que je voulions te rencon-

trer quand tu ferois au bout, pour voir ta surprise ; mais tu es arrivé trop tôt.

BLUTEAU.

Ah ! je ne croyons pas ça.

GENEVIEVE.

Tu ne le crois pas ?

BLUTEAU.

Je dis, que je ne croyons pas pouvoir arriver trop tôt auprès de toi.

GENEVIEVE.

Ah! bon comme ça.

BLUTEAU.

Tiens, Genevieve, si tu savois en courant de chez nous ici, il me semblions que je galopions après le bonheur.

GENEVIEVE.

Et moi, je croyons aller au devant.

BLUTEAU.

Eh bien, je ne nous trompions pas, pisque nous velà ensemble.

GENEVIEVE.

C'est bien dit ; mais nous parlerons de cela après.

BLUTEAU.

Et de quoi que veux-tu donc que je parlions en attendant ?

GENEVIEVE.

De notre mariage.

BLUTEAU.

Ah bain, c'eſt là ce que je voulions dire.

GENEVIEVE.

Mais c'eſt que ma mere dit comme ça, que ça ne ſe fera peut être pas.

BLUTEAU.

Mais tu ſais bien de quoi ce que je ſommes convenu.

GENEVIEVE.

C'eſt que notre Seigneur d'ici....

BLUTEAU.

Monſieur de Montrichard?

GENEVIEVE.

Oui, il ne voudra peut-être pas y conſentir; & ça ne peut pas ſe faire ſans ly, à ce que dit ma mere.

BLUTEAU.

S'il ne tient qu'à ça, je le prierons de la nôce; moi j'en ai déjà prié le Seigneur de cheux nous, & il va venir ici pour ly en toucher une parole; il eſt ſon ancien ami, Monſieur de Malinval.

GENEVIEVE.

Il t'a promis de parler pour nous?

BLUTEAU.

Sûrement, & pis y ne sont ni nos parents, ni nos amis, au bout du compte, y ne sont que nos maîtres; & cet autre Monsieur que vous avez ici au château qui est là ... comment que ça s'appelle?

GENEVIEVE.

Le concierge?

BLUTEAU.

Oui, velà ce que c'est.

GENEVIEVE.

Il s'appelle Monsieur de la Forêt, il aimoit bain défunt mon pere, il parlera aussi.

BLUTEAU.

Allons, c'est bon, le velà justement qui venont par ici.

GENEVIEVE.

Monsieur de la Forêt?

BLUTEAU.

Oui, regarde.

GENEVIEVE.

Ah! c'est vrai.



SCENE II.

GENEVIEVE, LA FORET, BLUTEAU.

LA FORET.

BON jour, mes enfants; eh bien, comment va l'amour ? vous me paroissez tristes.

BLUTEAU.

L'amour va bain, Monsieur de la Forêt, mais le mariage n'avance pas, & Genevieve craint qu'il ne soit embourbé.

LA FORET.

Est-ce que Monsieur de Malinval n'arrive pas ?

BLUTEAU.

Oh, je me fions à sa parole, il va venir.

LA FORET.

Eh bien, c'est bon. Ne vous aime-t-il pas ?

BLUTEAU.

Oui, car il m'a dit comme ça que si je faisions un bon ménage, il en seroit fort aise. Vous voyez bien qu'il compte que je serons mariés.

LA FORET.

Cela n'est pas douteux. Et votre mere, où est-elle, Genevieve ?

GENEVIEVE.

Elle eſt allé à la commune voir ſi l'on a bain ſoin de not vache ; car elle l'aime preſque autant que moi, Monſieur de la Forêt.

LA FORET.

Et elle viendra ici ?

GENEVIEVE.

Voilà ce que je craignons.

LA FORET.

Comment ?

GENEVIEVE.

Dame, c'eſt que quand elle parlera, ça gâtera peut-être tout.

LA FORET.

Laiſſez, laiſſez nous faire, qu'elle ne diſe rien que Monſieur de Malinval n'ait parlé à Monſieur de Montrichard.

BLUTEAU.

Ils ſont bain bons amis, à ce que l'on dit.

LA FORET.

Ils ſe connoiſſent depuis long-temps, ils ſe ſont toujours fait quelques tours, & ils ſe moquent toujours l'un de l'autre.

BLUTEAU.

Eh bain, voilà ce que j'appelle de l'amitié ; on ne ſe moque jamais de quelqu'un qu'on n'ai-

me pas. On ne se moque que pour rire, & non pas pour se fâcher.

GENEVIEVE.

Il a raison Bluteau, n'est-ce pas, Monsieur de de la Forêt ?

LA FORET.

Oui, oui, Genevieve.

BLUTEAU.

Ah ! velà Monsieur de Malinval.

LA FORET.

Eh bien, laissez moi avec lui, je vais savoir s'il a de bonnes intentions pour vous, & vous reviendrez avec votre mere, Genevieve, vous entendez ?

GENEVIEVE.

Oui, oui, Monsieur de la Forêt.



SCENE III.

M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MALINVAL.

VOILA donc nos amoureux qui s'en vont ensemble ; sont-ils contents au moins ?

LA FORET.

Il me paroît qu'ils espérent que vous parlerez pour eux.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai promis, & puis j'aime Bluteau. Mon meûnier, parce qu'il est trop riche, commence à faire l'insolent ; à la fin de son bail je le renverrai.

LA FORET.

Et vous donnerez votre moulin à Bluteau ?

M. DE MALINVAL.

Voilà ce que je compte faire.

LA FORET.

Il faudra le dire à notre Monsieur ; car la mere Babolein craint qu'il ne veuille pas que sa fille se marie.

M. DE MALINVAL.

Les vieilles gens ont toujours peur, & ils veu-

lent toujours se plaindre. Est-il chez lui Montrichard ?

LA FORET.

Non, il est ici près à faire enclore plusieurs arpents qu'il vient d'acheter.

M. DE MALINVAL.

Il est donc toujours agriculteur ?

LA FORET.

Plus que jamais. Croyez-vous que depuis trois mois que vous ne l'avez vu il aura changé ?

M. DE MALINVAL.

Je ne le trouve plus si gai qu'il étoit.

LA FORET.

Il fait pourtant toujours les mêmes choses, je ne sais pas pourquoi.

M DE MALINVAL.

Nous nous sommes faits de bons tours, n'est-ce pas, la Forêt ?

LA FORET.

Oui, cela n'alloit pas mal, celui de il y a deux ans sur-tout.

M. DE MALINVAL.

Ah! de son chien Loulou ? il m'en a coûté dix louis; mais je le méritois bien.

LA FORET.

Vous le méritiez ?

M. DE MALINVAL.

Oui, il l'a ſu, je crois, voilà pourquoi nous avons parié.

LA FORET.

J'étois allé à mon pays dans ce temps-là, je n'ai pas ſu tout cela.

M. DE MALINVAL.

Tu ne ſais pas que Madame de Mariſin, qui demeure ici tout près, nous avoit donné à chacun un petit chien Loup?

LA FORET.

Pardonnez moi.

M. DE MALINVAL.

Il vint en fantaiſie à Montrichard de parier contre moi que ſon chien auroit la queue plus belle que le mien.

LA FORET.

Quelle idée!

M. DE MALINVAL.

Je m'informai de ce que je pourrois faire pour empêcher le poil de la queue du ſien de grandir, & je la fis frotter avec une drogue qu'on me donna, enſuite je lui offris de parier dix louis que la queue du mien ſeroit plus belle.

LA FORET.

Cela n'étoit pas de bonne foi.

M. DE MALINVAL.

On me dit que le poil tomboit, & je m'en allai passer deux mois à Paris.

LA FORET.

Lorsque vous revintes, la queue de Loulou étoit superbe ?

M. DE MALINVAL.

Je ne pus disconvenir au moins qu'elle étoit plus belle que celle du mien.

LA FORET.

Oh ! le tour de notre Monsieur valoit bien le vôtre.

M. DE MALINVAL, *à part*.

Le tour !

LA FORET.

J'en ai bien ri toujours, quand on m'a conté cela à mon retour. Ah, ah, ah, ah ! je ne peux pas m'empêcher d'en rire encore ; pardonnez le moi. *Il rit.*

M. DE MALINVAL.

J'en ris moi-même aussi quand j'y pense. (*à part.*) Tâchons de savoir (*haut.*) Cette idée étoit fort bonne.

LA FORET.

Oui ; mais le pari une fois gagné, je ne vois pas pourquoi il a continué de faire toujours la même chose ; c'est moi qui en ai la peine, &

c'eſt à recommencer quelquefois deux ou trois fois par jour, & depuis un an & demi que j'en ſuis chargé, je m'en ennuie.

M. DE MALINVAL.

Cela eſt un peu long.

LA FORET.

Je ne ſais pas où va ſe fourrer ce diable de chien, on ne peut pas le lâcher que ſa queue ne ſoit perdue, il faut lui en remettre une tout de ſuite.

M. DE MALINVAL.

Oui. Il faut que vous en ayiez beaucoup de toutes prêtes? Vous les faites avec de la ....

LA FORET.

De la filaſſe; j'en ai plein ma chambre : quand je n'ai rien à faire, c'eſt à quoi je m'amuſe, & perſonne n'en ſait rien que vous & moi.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai ſu tout de ſuite.

LA FORET.

Je le comprends bien. N'en parlez à perſonne.

M. DE MALINVAL.

Je n'ai pas dit à Montrichard que je le ſavois; il ne s'en doute pas.

LA FORET.

Non? il ne vous a donc pas rendu vos dix louis?

M. DE MALINVAL.

Pas encore, je ne ſuis pas preſſé, je veux attendre le moment.

LA FORET.

Le voici, ne dites pas que nous avons parlé de cela.

M. DE MALINVAL.

J'ai bien d'autres choſes à lui dire.

LA FORET.

Ah! oui, le mariage de Bluteau & de Geneviève.

SCENE IV.

M. DE MONTRICHARD, M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MONTRICHARD.

Eh! bon jour, Malinval, bon jour, mon ami.

M. DE MALINVAL.

Il n'y a que deux jours que je ſuis ici; pendant que je ſuis ſeul, je ſuis venu vous voir.

M. DE MONTRICHARD.

Vous coucherez ici?

M. DE MALINVAL.

Sûrement.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, tant mieux ! j'attends des Dames de Paris, nous rirons un peu.

M. DE MALINVAL.

Nous verrons aussi Loulou ; a-t-il toujours sa belle queue ?

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! je vous en réponds. La Forêt ? *Il lui fait signe d'aller voir si le chien a la queue.*

LA FORET.

Oui, oui, Monsieur, j'entends, j'y vais.

SCENE V.

M. DE MALINVAL, M. DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

Il me semble que la Forêt entend à demi-mot.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je l'ai accoutumé à cela. Je n'aime pas les domestiques à qui il faut tout expliquer devant le monde.

M. DE MALINVAL.

Vous avez bien raiſon, parce qu'il y a bien des choſes qu'on ne veut pas dire tout haut.

M. DE MONTRICHARD.

C'eſt cela même.

M. DE MALINVAL.

Vous voyez que je vous ai deviné.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! pas tout-à-fait.

M. DE MALINVAL.

Je vous le prouverai dans un autre moment.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! je parie bien que non.

M. DE MALINVAL.

Eh bien, voulez-vous me donner ma revanche de mes dix louis ?

M. DE MONTRICHARD.

Je ne ſuis pas en humeur de parier aujourd'hui.

M. DE MALINVAL.

Comme vous voudrez. La Foret ma dit...

M. DE MONTRICHARD.

Quoi donc ?

M. DE MALINVAL.

Que vous vous occupiez toujours de l'agriculture.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! c'eſt cela?

M. DE MALINVAL.

Oui. De quoi croyiez-vous donc qu'il m'avoit parlé?

M. DE MONTRICHARD.

De rien, c'étoit d'agriculture. Je fais entourer un champ aſſez conſidérable.

M. DE MALINVAL.

Pourquoi faire?

M. DE MONTRICHARD.

C'eſt là mon ſecret.

M. DE MALINVAL.

Mais ſi c'eſt une entrepriſe conſidérable, je ſerai de moitié avec vous.

M. DE MONTRICHARD.

De frais?

M. DE MALINVAL.

Et de rapport. Vous ſavez bien que, lorſque nous étions dans les vivres tous les deux...

M. DE MONTRICHARD.

Cela étoit bien différent. Ce que je veux faire c'eſt du ſalpêtre.

M. DE MALINVAL.

Et avez-vous de la graine?

M.

M. DE MONTRICHARD.

De la graine ?

M. DE MALINVAL.

Oui, j'en ai moi; cela vient comme des champignons; c'eſt ſur des couches.

M. DE MONTRICHARD.

Il eſt vrai. Diable! vous ſavez donc le ſecret ?

M. DE MALINVAL.

Je vous en réponds : c'eſt un Juif Allemand qui m'a inſtruit; cela rapporte des millions.

M. DE MONTRICHARD.

Et il faut de la graine ?

M. DE MALINVAL.

Sans doute.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, venez voir ſi mes couches ſont bien préparées.

M. DE MALINVAL.

Je le veux bien. Chemin faiſant, je vous parlerai d'une affaire qui regarde la fille de la mere Baboléin.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, allons.

M. DE MALINVAL.

Et vous me ferez voir, en revenant, Loulou ?

M. DE MONTRICHARD.

Tant que vous le voudrez.

M. DE MALINVAL.

Et nous reviendrons ici.

M. DE MONTRICHARD.

Ou chez moi.

M. DE MALINVAL.

Non, ici.

M. DE MONTRICHARD.

Je le veux bien, partons: (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. DE MALINVAL, BLUTEAU.

BLUTEAU.

Eh bien, Monsieur, avez-vous parlé pour nous à Monsieur de Montrichard?

M. DE MALINVAL.

Non pas encore; mais nous allons revenir ici, cela sera fait, vous n'aurez qu'à vous y trouver tous. (*Il s'en va.*)

BLUTEAU.

Allons, j'ons bonne espérance. Je m'en vais chercher Genevieve & sa mere. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

LA MERE BABOLEIN, GENEVIEVE, *arrivant du côté opposé par où Bluteau s'en est allé.*

LA MERE BABOLEIN.

Ce que je te dis, Genevieve, c'est parce qu'il faut que les honnêtes gens ne fassent de tort à personne, premiérement & d'un.

GENEVIEVE.

Vous avez raison, ma mere; je ne comprenons pourtant rien à tout cela.

LA MERE BABOLEIN.

Vraiment, je le croyons bain, pisque je ne te l'avons pas dit.

GENEVIEVE.

Mais, est-ce que mon pere, qui étoit jardinier de Monsieur de Montrichard, lui auroit volé son fruit pour le vendre?

LA MERE BABOLEIN.

Comment! vous parlez comme çà de votre pere!

GENEVIEVE.

Mais, Dame, moi je ne fais qu'imaginer.

LA MERE BABOLEIN.

Tredame, je ſommes pauvres ; mais j'ons toujours eu de l'honneur.

GENEVIEVE.

Eh bain, il ne faut pas vous fâcher pour ça.

LA MERE BABOLEIN.

Je me fâche, parce que j'ai raiſon. Eſt-ce que ſi j'avions été des coquins une fois, je ne le ſerions pas encore ? Tiens, mon enfant, quand on a pris goût au bien d'autrui, cela eſt ſi commode, qu'on ne s'en corrige jamais.

GENEVIEVE.

Et qu'eſt-ce que vous avez donc à dire à Monſieur de Montrichard ?

LA MERE BABOLEIN.

Velà ce que tu ſauras quand je lui en parlerons ; car je ne me cacherons pas, je le dirons devant tout le monde.

GENEVIEVE.

Et ça nous empêchera de nous marier ?

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! dame, j'en ons bain peur ; c'eſt ſelon qu'il s'aviſera.

GENEVIEVE.

Et s'il va mal s'aviſer ?

LA MERE BABOLEIN.

Tant pis pour toi, mon enfant.

GENEVIEVE.

Mais si vous vouliez le dire à Bluteau tant seulement, il vous détourneroit peut-être de cette mauvaise pensée-là, voyez-vous.

LA MERE BABOLEIN.

Voilà pourquoi je veux m'en taire à vous autres.

GENEVIEVE.

Mais enfin; si, malgré tout ça, Bluteau veut toujours bain de moi, est-ce que vous ne voudrez pu de lui?

LA MERE BABOLEIN.

Mais c'est qu'il n'en voudra pu de toi.

GENEVIEVE.

Je ne crois pas ça.

LA MERE BABOLEIN.

C'est que tu ne sais pas comme les hommes sont intéressés, mon enfant. T'as beau être bain jolie, le fond du sac gâte tout.

GENEVIEVE.

Le fond du sac?

LA MERE BABOLEIN.

Oui, quand on le voit, c'est qu'il n'y a rien dedans.

GENEVIEVE.

Il eſt meûnier, il le remplira. Je ſuis sûre qu'il vous diroit ça s'il étoit ici.

LA MERE BABOLEIN.

Je te défends de l'y en ouvrir la bouche avant que j'ayions parlé à notre Monſieur, entends-tu ?

GENEVIEVE.

Je n'en dirons rien. Mais cherchons-le ; car j'ai beſoin de le voir pour me conſoler de tout le chagrin que vous venez de me donner.

LA MERE BABOLEIN.

A la bonne heure, auſſi bain velà du monde qui vient de ce côté-ci.

GENEVIEVE.

C'eſt ce Monſieur de Malinval, avec Monſieur de la Foret.

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt la raiſon pourquoi il faut nous en aller ; Bluteau nous dira quand il faudra que je revenions.

SCENE VIII.

M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MALINVAL.

La Forêt ; elle est belle aujourd'hui la queue de Loulou.

LA FORET.

Je le crois bien, je l'avois choisie exprès.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai bien vu tantôt te faire signe, quand j'ai parlé de lui.

LA FORET.

Je craignois que vous n'en disiez quelque chose.

M. DE MALINVAL.

Je t'avois promis que non. Qu'est-ce que c'est que cet homme noir avec qui nous l'avons laissé ?

LA FORET.

C'est celui qui fait apprêter le nouvel enclos.

M. DE MALINVAL.

Pour faire du salpêtre ?

LA FORET.

Oui, c'est comme cela qu'il l'appelle.

M. DE MALINVAL.

Diable ! il va lui dire que je me suis moqué de lui avec la graine que je lui avois promise ; mais le voici qui vient ; allez chercher Bluteau, Genevieve & sa mere.

LA FORET.

Je vais vous les amener.

SCENE IX.

M. DE MALINVAL, M. DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

Que diable avois-tu donc à faire à cet homme ?

M. DE MONTRICHARD.

Oh ! rien.

M. DE MALINVAL.

Rien ? je le connois.

M. DE MONTRICHARD.

Je parie que non.

M. DE MALINVAL.

C'est ton faiseur de salpêtre.

M. DE MONTRICHARD.

Il est vrai. Comment as-tu découvert cela ?

M. DE MALINVAL.

Je ſuis auſſi fin que toi.

M. DE MONTRICHARD.

Ah! pas tout-à-fait; car tu as voulu m'attraper tantôt.

M. DE MALINVAL.

Comment?

M. DE MONTRICHARD.

Je m'entends bien; je n'ai pas été ta dupe.

M. DE MALINVAL.

Explique-moi donc...

M. DE MONTRICHARD.

Je ne me ſervirai pas de ta graine de ſalpêtre.

M. DE MALINVAL.

Pourquoi cela?

M. DE MONTRICHARD.

J'en aurai de meilleure.

M. DE MALINVAL.

Ah! cela eſt bien fin! On t'a déſabuſé.

M. DE MONTRICHARD.

Point du tout; je me ſuis moqué de toi en faiſant ſemblant de le croire.

M. DE MALINVAL.

Ah! il fait bon battre glorieux.

M. DE MONTRICHARD.

Mais si j'avois été ta dupe, je serois fâché à présent, & je ne consentirois pas au mariage de Genevieve avec Bluteau, pour me venger de toi.

M. DE MALINVAL.

A propos, donne-moi ta parole que, quelque chose que te dise la mere de Genevieve, le mariage aura toujours lieu.

M. DE MONTRICHARD.

Je te le promets.

M. DE MALINVAL.

Ils vont venir, la Forêt est allé les chercher.

M. DE MONTRICHARD.

Les voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE MONTRICHARD, GENEVIEVE, LA MERE BABOLEIN, M. DE MALINVAL, LA FORET, BLUTEAU.

M. DE MONTRICHARD.

Bon jour, la mere Babolein; je suis bien aise que vous mariez Genevieve, j'aimois fort son pere, Pierre Babolein; il étoit bon jardinier, & honnête homme.

LA MERE BABOLEIN.

Monsieur a bien de la bonté; mais ce qu'il dit là de notre homme étoit bien vrai. Vois-tu, Genevieve, c'est toujours par où il faut commencer, par être honnêtes gens; je te le disois tantôt.

GENEVIEVE.

J'ai toujours dit comme vous, ma mere.

LA MERE BABOLEIN.

Monsieur, comme je vous regardons toujours comme notre ancien maître, je n'ons pas voulu marier cette enfant sans vot permission, parce que c'est notre devoir.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, j'y consens; Malinval & moi nous aurons soin de leurs affaires. Bluteau est un bon garçon, & s'il veut travailler...

BLUTEAU.

Ah! Monsieur, je travaillerons le jour & la nuit.

LA MERE BABOLEIN.

Bluteau convient bien à ma fille, il me convient bien à moi; mais écoutez donç la raison de ça.

M. DE MONTRICHARD.

Je vous devine, vous avez peur de rester toute seule; ils n'ont qu'à vous prendre avec eux.

M. DE MALINVAL.

Oui; mais, Montrichard, tu leur donneras quelque chose pour la nourrir?

M. DE MONTRICHARD.

Sans doute, & puis ils pourront louer la maison que j'avois donné à la mere Babolein.

M. DE MALINVAL.

Allons, mes enfants, vous devez être tous contents.

BLUTEAU.

Ah! pour cela oui, je le sommes; n'est-ce pas, Genevieve?

GENEVIEVE.

Oui, Bluteau; mais je voudrois bien que ma mere le fût autant que nous.

M. DE MALINVAL.

Qu'avez-vous donc, bonne femme?

LA MERE BABOLEIN.

Ah! Monſieur, c'eſt que ce mariage-là n'eſt pas encore fait.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi n'eſt-il pas fait?

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt que vous ne ſavez pas tout, Monſieur.

M. DE MONTRICHARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a encore?

LA MERE BABOLEIN.

Ah! Monſieur, il ne dépend que de vous qu'il ſoit fait; parce que je n'avons pas tant de bien qu'on le croit.

M. DE MONTRICHARD.

Mais vous avez votre maiſon.

LA MERE BABOLEIN.

Nous avons auſſi la vache.

M. DE MONTRICHARD.

Et ce que je donnerai pour votre nourriture.

LA MERE BABOLEIN.

Cela est bien vrai, Monsieur ; mais voilà tout.

BLUTEAU.

Allons donc, la mere, vous ne comptez pas le trousseau de votre fille qu'elle a filé elle-même, nous aurons de quoi faire de la toile pour bien long-temps.

LA MERE BABOLEIN.

Eh bain, voilà ce que je voulons dire qui n'est pas à nous ; & depuis qu'il est question de vot mariage, ça me donne bien du chagrin, je n'en dors ni jour, ni nuit.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi donc cela, la mere, expliquez-vous.

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! Monsieur, quand on a toujours eu une bonne réputation, il est bien malheureux. . . .

M. DE MONTRICHARD.

Ne pleurez pas, & achevez. . . .

LA MERE BABOLEIN.

C'est que Bluteau ne voudra peut-être plus de ma fille, quand il saura que ce trousseau n'est pas à elle ?

M. DE MONTRICHARD.

Et à qui est-il ?

LA MERE BABOLEIN.

A vous, Monsieur.

M. DE MONTRICHARD.

Quoi ! vous m'auriez volé ?

LA MERE BABOLEIN.

Non, Monsieur, nous ne l'avons pas été chercher ; mais ce qu'elle a filé...

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien ?

LA MERE BABOLEIN.

C'est la queue de votre chien Loulou.

M. DE MALINVAL.

Qu'est-ce qu'elle veut donc dire, Montrichard ?

M. DE MONTRICHARD.

Elle est folle.

LA MERE BABOLEIN.

Non, Monsieur, mais je suis honnête femme.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, allez-vous-en.

LA MERE BABOLEIN.

Monsieur, que je vous dise : la premiere fois que le chien est venu, il se tourmentoit, & Genevieve lui a ôté la filasse qui étoit à sa queue ; il l'a bien caressé, & depuis il est venu tous les jours, quelquefois deux fois, pour la prier de lui ôter cette filasse.

M. DE MALINVAL.

Quoi ! la queue de Loulou eſt de filaſſe ?

LA MERE BABOLEIN.

Quand j'en avons eu un peu, Genevieve s'eſt miſe à la filer, & cela a augmenté, & puis velà que cela lui a fait un trouſſeau.

LA FORET, *bas à Monſieur de Montrichard.*

Nous avions beau chercher dans les haies.

M. DE MONTRICHARD.

Veux-tu te taire ?

M. DE MALINVAL.

Montrichard, tu me rendras mes dix louis.

M. DE MONTRICHARD, *bas à part.*

La peſte ſoit de la femme !

LA MERE BABOLEIN.

Vous voyez bien que ce trouſſeau n'eſt pas à Genevieve, à moins que Monſieur n'ait la bonté de lui donner toutes ces queues de chien qu'elle a filées.

M. DE MALINVAL.

Allons, Montrichard, tu ne peux pas les lui refuſer ; & puis je les ai bien payées.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, ris, ris, tu en as toujours été la dupe, conviens-en.

M.

M. DE MALINVAL.

Tu crois que je ne le savois pas. Allons, finis donc tout cela, ne laisse pas plus long-temps ces bonnes gens dans l'inquiétude.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je vais le finir ; & pour leur prouver que je ne prétends pas qu'ils m'aient volé ; je vais leur donner tes dix louis, qui ne sont pas plus à moi qu'à eux.

M. DE MALINVAL.

J'y consens de bon cœur.

LA FORET.

Et vous faites bien, Monsieur ; car sans cela j'aurois dit que vous aviez toujours perdu.

M. DE MONTRICHARD.

Perdu ?

M. DE MALINVAL.

La Forêt....

LA FORET.

Eh bien, Monsieur, dites-le vous-même.

M. DE MALINVAL.

A présent je le peux ; je t'avois attrapé le premier, Montrichard. (*Il rit.*)

M. DE MONTRICHARD.

Et comment ?

M. DE MALINVAL.

J'avois fais frotter la queue de ton chien avec une drogue qui empêche le poil de revenir. (*Il rit.*)

M. DE MONTRICHARD.

Il faut avouer que tu es un grand coquin !

M. DE MALINVAL.

A-peu-près comme toi.

M. DE MONTRICHARD.

Oui ; mais ma ſupercherie a fait du bien à ces gens-là, & la tienne n'enrichit perſonne.

M. DE MALINVAL.

Et mes dix louis donc, les auroient-ils eus ſans cela ?

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! tu as raiſon. Allez, mes enfants, je ſouhaite que vous ſoyez toujours heureux. (*Il donne les dix louis.*)

BLUTEAU.

Ah ! Monſieur, je le ſommes déjà, n'eſt-ce pas Genevieve ?

GENEVIEVE.

Sûrement, puiſque rien ne nous empêchera plus de nous épouſer, & que ma mere ſera contente. (*Elle l'embraſſe.*)

LA MERE BABOLEIN.

Monſieur, je ne pouvons aſſez vous remercier.

M. DE MONTRICHARD.

Soyez toujours auſſi honnêtes gens, & vous n'aurez rien à vous reprocher.

M. DE MALINVAL.

Oui; mais ſoyez toujours joyeux, la gaieté eſt le premier bien de la vie.



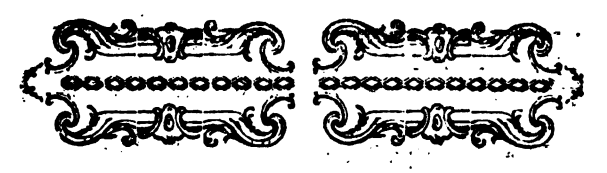
LE
BON SEIGNEUR.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE VALBON, *Seigneur du village.*
DUCHESNE, *Concierge du château.*
HENRIETTE, *Fille de Duchesne, Concierge du château.*
LA BAILLIVE, *Veuve.*
PIERRE LE NOIR, *Procureur-Fiscal.*
DU SALLON, *Fermier.*

La Scene est dans le Sallon du Château.



LE BON SEIGNEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, DU SILLON.

DU SILLON.

NON, ma chere Henriette, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites.

HENRIETTE.

C'est-à-dire, que vous aimez mieux me croire coquette.

DU SILLON.

Vous? Non, je ne le pense pas, je vous le jure; vous êtes trop sage pour cela.

HENRIETTE.

Mais si vous imaginez que je vous trompe.

DU SILLON.

Je ne crois pas que vous me trompiez ; mais je veux dire que si vous m'aimiez, vous ne vous opposeriez pas au desir que j'ai de vous épouser.

HENRIETTE.

Eh ! croyez-vous que je ne le desire pas autant que vous ?

DU SILLON.

Pourquoi retarder chaque jour de sonder Monsieur Duchesne votre pere sur ce mariage ? Il est concierge du château, il est vrai ; mais nous appartenons au même maître, puisque je suis fermier de Monsieur de Valbon.

HENRIETTE.

Il est vrai ; mais si mon pere avoit un autre parti en vue, comment ferions-nous ? voilà ce que je crains d'apprendre.

DU SILLON.

Et s'il n'en a pas, en retardant encore de lui parler, il s'en présentera sûrement. Chaque jour vous devenez plus jolie ; croyez-vous qu'il n'y a que moi qui s'en apperçoive ?

HENRIETTE.

Je le voudrois au moins.

DU SILLON.

Vous le voudriez, ma chere Henriette ?

HENRIETTE.

Oui, je ne veux plaire qu'à vous, & toute ma vie.

SCENE II.

LA BAILLIVE, HENRIETTE, DU SILLON.

LA BAILLIVE.

Oui, comptez ſur cela, Du Sillon.

HENRIETTE.

Comment, Madame la Baillive, que voulez-vous dire?

LA BAILLIVE.

Que vous ſouffrez que le Procureur-Fiſcal ſoit amoureux de vous.

HENRIETTE.

Le Procureur-Fiſcal?

LA BAILLIVE.

Oui, Pierre le Noir. Il le dit à tout le monde, il n'y a qu'à moi qu'il veut le cacher; mais tout ſe ſait, à la fin.

DU SILLON.

Henriette, il ſeroit vrai?

HENRIETTE.

Eh! croyez-vous plutôt Madame la Baillive que moi?

DU SILLON.

Non, non, j'ai tort, j'en conviens; & vous avez raison de vous fâcher.

HENRIETTE.

Je ne me fâche pas, Du Sillon; vous aimez, vous êtes jaloux, on dit que tous les hommes sont comme cela.

DU SILLON.

Non, je ne le suis pas, je vous estime trop pour le devenir jamais. Cependant ne puis-je pas craindre que Pierre le Noir veuille vous épouser, & que votre pere n'y consente?

LA BAILLIVE.

Oh, ne craignez rien, *Du Sillon*, je l'attends, moi, Pierre le Noir; je voudrois qu'il s'avisât de vouloir me devenir infidele, après tout ce qu'il m'a promis du vivant du pauvre défunt.

DU SILLON.

Et que vous a-t-il donc promis?

LA BAILLIVE.

Que si le Bailli venoit à mourir, il m'épouseroit: il est mort, il y a six mois, comme vous savez, & je n'attends que la fin de mon deuil pour le forcer de me tenir sa parole.

DU SILLON.

Eh, comment pourriez-vous le forcer?

LA BAILLIVE.

Vous ſavez quel eſt le caractere de Monſieur de Villebon?

DU SILLON.

Notre maître? c'eſt bien le meilleur humain qu'il y ait ſur la terre. Il veut que tout ſoit heureux ici.

LA BAILLIVE.

Oui; mais il eſt toujours de l'avis du dernier qui lui parle, & quand Pierre le Noir & le pere d'Henriette lui auront parlé, je lui parlerai, moi, je lui parlerai.

DU SILLON.

Mais pourquoi ne pas lui parler avant eux?

LA BAILLIVE.

Je vous dis que cela feroit inutile; & puis ſongez donc que je ſuis trop nouvellement veuve pour oſer lui montrer le deſir de me remarier: laiſſez moi faire, & comptez ſur moi; d'ailleurs, je vous conſeillerai ſur cela Du Sillon; mais il faut bien cacher votre amour à tout le monde.

DU SILLON.

Pourvu que je puiſſe voir Henriette autant que je le deſire, & que je puiſſe l'aſſurer que je l'aimerai toujours, je ferai tout ce que vous voudrez.

LA BAILLIVE.

J'entends quelqu'un ; c'eſt juſtement Pierre le Noir, venez avec moi, Du Sillon.

SCENE III.

HENRIETTE, PIERRE LE NOIR.

PIERRE LE NOIR.

Ah, ah, Madame la Baillive s'en va avec Du Sillon ; cette femme-là aime furieuſement les garçons.

HENRIETTE.

C'eſt bien mal fait à vous, Pierre le Noir, de parler comme cela d'elle.

P. LE NOIR.

Je n'en parle pas par envie, aſſurément.

HENRIETTE.

La jalouſie rend ſouvent injuſte.

P. LE NOIR.

Quoi, vous imaginez que je pourrois en être jaloux !

HENRIETTE.

Mais je n'en ſerois pas ſurpriſe ; quand on doit s'épouſer & qu'on s'aime, cela peut arriver, à ce qu'on dit.

P. LE NOIR.

Comment, vous croiriez que je pourrois l'époufer !

HENRIETTE.

Je fais que vous le devez.

P. LE NOIR.

Ah ! cette crainte me charme.

HENRIETTE.

Comment donc, pourquoi ?

P. LE NOIR.

Elle me prouve tout ce que je defirois de favoir.

HENRIETTE.

Mais quoi encore ?

P. LE NOIR.

Que vous m'aimez, enfin. Je n'ofois m'en flatter ; mais je n'en puis plus douter. Ah ! ne rougiffez pas de me l'avouer, il y a affez long-temps que je ne penfe qu'à vous & le jour & la nuit, que je ne fuis heureux qu'autant que je vous vois, & que j'ofe efpérer de vous époufer.

HENRIETTE.

Vous ?

P. LE NOIR.

Oui, moi ; je ne veux plus différer, je regrette tout le temps que j'ai perdu jufqu'à ce moment.

HENRIETTE.

Ne comptez pas que j'y consente jamais.

P. LE NOIR.

Combien je vais être heureux ! Dites-moi, je vous prie, où je pourrai trouver Monsieur de Valbon, Monsieur Duchesne.... Mais pourquoi me quittez-vous, Henriette, ma chere Henriette ? Elle est sans doute piquée de ce que je l'ai deviné. Que cette pudeur est charmante ! que la Baillive est éloignée de lui ressembler ! mais voici Monsieur de Valbon, ne perdons pas un instant.

SCENE IV.

M. DE VALBON, P. LE NOIR.

M. DE VALBON.

Ah ! Pierre le Noir, je suis bien aise de te trouver ici, j'ai à te parler.

P. LE NOIR.

Et moi je suis très-pressé de vous dire une chose très-intéressante, & qui ne pourra que vous plaire, puisque personne n'aime autant que vous à obliger.

M. DE VALBON.

C'est qu'on n'est pas heureux sans cela ; mais

écoute-moi d'abord, après je t'écouterai à mon tour.

P. LE NOIR.

Vous serez fâché d'avoir différé, Monsieur; j'en suis sûr; mais n'importe, je suis fait pour vous obéir.

M. DE VALBON.

J'ai appris qu'il y avoit dans le village une fille & un garçon qui s'aiment depuis long-temps...

P. LE NOIR.

C'est mon histoire que vous dites là.

M. DE VALBON.

Si tu savois que ces malheureux n'étoient pas assez riches pour s'épouser, il falloit donc me le dire, ils seroient mariés, les pauvres gens!

P. LE NOIR.

Je ne sais pas de qui vous voulez parler, & quand je disois à Monsieur que c'étoit mon histoire, cela est très-vrai.

M. DE VALBON.

Je ne te comprends point.

P. LE NOIR.

Vous savez, Monsieur, comme Mademoiselle Henriette est jolie?

M. DE VALBON.

Oui; & comme elle est sage, voilà ce dont je

fais le plus de cas, aussi je pense à la marier, & à quelqu'un qui lui convienne.

P. LE NOIR.

Le parti est tout trouvé.

M. DE VALBON.

Tout de bon? j'en serois fort aise. Et connois-je ce parti-là?

P. LE NOIR.

Sûrement, Monsieur; car c'est moi, si vous le trouvez bon.

M. DE VALBON.

Toi, Pierre le Noir?

P. LE NOIR.

Oui, Monsieur, si c'étoit votre bonté de vouloir bien consentir...

M. DE VALBON.

Mais tu n'es pas un trop bon sujet, toi.

P. LE NOIR.

Ah! Monsieur.

M. DE VALBON.

Il est vrai qu'il ne faut pas écouter les mauvaises langues. Mais Duchesne ne m'en a pas parlé.

P. LE NOIR.

C'est qu'il n'en sait encore rien.

M. DE VALBON.

Il n'en sait rien !

P. LE NOIR.

Non vraiment.

M. DE VALBON.

Pierre le Noir, je n'aime pas cela ; se faire aimer d'une fille sans l'avis de ses parents, ce n'est pas marcher droit.

P. LE NOIR.

Mais, Monsieur, voulez-vous que j'aille la demander à son pere, sans savoir si je plais à la fille, que le pere la force de consentir à m'épouser, & que si elle ne peut pas m'aimer, je sois cause, pour n'avoir pas su ce qu'elle pensoit, qu'elle soit malheureuse toute sa vie ?

M. DE VALBON.

Non, non ; c'est penser en honnête homme, & je ne puis pas trouver à redire à cette conduite.

P. LE NOIR.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous m'avez condamné sans m'entendre.

M. DE VALBON.

Allons, j'avois tort. Que faut-il que je fasse pour reparer tout cela ?

P. LE NOIR.

Que vous nous rendiez heureux.

M. DE VALBON.

Eh, comment ?

P. LE NOIR.

Le voici. Une fille ne peut pas dire décemment à son pere, j'aime un tél.

M. DE VALBON.

Non.

P. LE NOIR.

Moi, je ne peux aller dire à Monsieur Duchesne non plus, votre fille est amoureuse de moi ?

M. DE VALBON.

Assurément.

P. LE NOIR.

Mais vous, Monsieur, vous pouvez lui dire : Duchesne, j'ai pensé à marier ta fille. C'est un parti sortable qui lui convient. Il ne pourra que vous avoir obligation de penser à cela, & quand vous lui direz, c'est Pierre le Noir, il vous répondra : Monsieur, ma fille & moi nous ferons tout ce que vous ordonnerez ; vous ajouterez : Duchesne, tu m'en donnes ta parole ? Et il la donnera ; ensuite j'irai le trouver de votre part, & cela sera fini tout de suite.

M. DE VALBON.

Mais, vraiment, rien n'est plus aisé ; je ne sais pas comment je n'avois pas pensé à ce mariage-là. Et Henriette t'aime donc ?

P. LE NOIR.

A la folie.

M. DE VALBON.

Pour cela, j'ai grand tort d'être cause que cette pauvre fille languisse, qu'elle soit dans des alarmes, des craintes que l'on a toujours quand on aime.

P. LE NOIR.

Ah ! Monsieur, un bon mariage paiera tout cela.

M. DE VALBON.

Allons, va-t-en. Je vais parler dans le moment à Duchesne ; le voici justement.

SCENE V.

M. DE VALBON, DUCHESNE.

DUCHESNE.

Je ne viens d'apprendre que dans le moment que Monsieur étoit rentré. J'ai fait serrer tout le foin, & demain le bois.

M. DE VALBON.

Laissons cela, mon ami, je suis très-content de toi & de tous tes soins ; mais cela ne suffit pas, je crains de te paroître ingrat.

DUCHESNE.

Vous, Monsieur?

M. DE VALBON.

Oui, moi, je n'ai encore rien fait pour toi.

DUCHESNE.

Comment, Monsieur, vous me donnez tous les ans une gratification, vous avez fait élever ma fille avec le plus grand soin, &

M. DE VALBON.

Voilà de belles bagatelles: je te dis que j'ai des torts envers vous deux. La voilà grande ta fille; mais est-elle mariée?

DUCHESNE.

Ah! Monsieur, cela ne presse pas.

M. DE VALBON.

Et si, si cela presse, & je n'y veux pas perdre un moment.

DUCHESNE.

Monsieur est bien bon, assurément.

M. DE VALBON.

Je ferai les frais de la noce, & je lui donne cent écus de rente en la mariant; mais il faut que tu consentes à ce mariage-là.

DUCHESNE.

Monsieur est bien le maître.

M. DE VALBON.

Eh bien, consens-tu ?

DUCHESNE.

Je ne peux pas dire non ; mais je voudrois savoir à qui vous la destinez.

M. DE VALBON.

Quoi, je ne te l'ai pas dit ?

DUCHESNE.

Non, Monsieur.

M. DE VALBON.

Parbleu, je suis un grand étourdi ! C'est au Procureur-Fiscal

DUCHESNE.

Pierre le Noir ?

M. DE VALBON.

Oui. C'est moi qui lui ai fait apprendre les affaires ; il a été deux ans chez mon procureur ; il est fort intelligent, il ne réussit pas mal, & je lui augmenterai ses appointements en faveur de ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne sais comment remercier Monsieur de toutes ses bontés.

M. DE VALBON.

Il n'est pas question de cela. Tu me donnes ta parole ?

DUCHESNE.

Monſieur peut bien y compter.

M. DE VALBON.

Allons, parles à ta fille; je vais dans mon cabinet chercher un papier dont j'ai beſoin pour ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne remercie pas Monſieur de...

M. DE VALBON.

Allons, allons, ne parles pas de cela.

SCENE VI.

DUCHESNE, HENRIETTE.

DUCHESNE.

HENRIETTE? viens, viens, ma fille; j'ai une bonne nouvelle à te dire.

HENRIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, mon pere?

DUCHESNE.

Si tu ſavois comme notre Monſieur eſt bon!

HENRIETTE.

Mais ce n'eſt pas là une nouvelle, mon pere, nous l'éprouvons tous les jours.

DUCHESNE.

Sans doute ; c'eſt bien vrai ce que tu dis là. Si ta pauvre mere étoit encore vivante, comme elle ſeroit aiſe, la pauvre femme de ce qui va t'arriver.

HENRIETTE.

Ah ! mon pere....

DUCHESNE.

Tu pleures, mon enfant ? tu as bien raiſon ; mais ſéches tes larmes, le plus beau jour de ta vie approche.

HENRIETTE.

Comment donc ?

DUCHESNE.

Croirois-tu que, ſans que j'en aie ouvert la bouche ſeulement, c'eſt notre Monſieur qui y a penſé le premier.

HENRIETTE.

Mais à quoi donc ?

DUCHESNE.

A te marier.

HENRIETTE.

A me marier ?

DUCHESNE.

Oui, vraiment ; il te donne cent écus de rente en mariage, & il augmente les appointements de Pierre le Noir,

HENRIETTE.

De Pierre le Noir ? pourquoi faire ?

DUCHESNE.

Pour qu'il t'épouse. Oh, cela sera un bon mariage. Mais qu'as-tu donc, mon enfant ? tu pâlis.

HENRIETTE.

Et vous consentiriez que je sois malheureuse toute ma vie !

DUCHESNE.

Comment donc ?

HENRIETTE.

Je ne saurois souffrir Pierre le Noir.

DUCHESNE.

Pourquoi cela ?

HENRIETTE.

C'est un traître, qui abandonne Madame la Baillive, qu'il a promis d'épouser.

DUCHESNE.

Qui t'a dit cela ?

HENRIETTE.

Elle-même.

DUCHESNE.

Apparemment qu'il ne l'aime plus.

HENRIETTE.

Mais je ne le puis souffrir. Mon pere, je vous en prie, empêchez ce mariage-là, vous en êtes le maître.

DUCHESNE.

Eh non, vraiment, je ne le suis pas; j'ai donné ma parole à Monsieur de Valbon, qui est enchanté de ce mariage.

HENRIETTE.

Il ne sauroit être enchanté de faire mon malheur, il est trop bon pour cela.

DUCHESNE.

Oui; mais en lui résistant nous passerons pour des ingrats.

HENRIETTE.

Non, mon pere, vous en devez être sûr.

DUCHESNE.

Mais que veux-tu que je fasse?

HENRIETTE.

Allez trouver Madame la Baillive, apprenez-lui le dessein de Monsieur de Valbon, elle lui parlera, & il se rendra à ses raisons.

DUCHESNE.

J'y vais. Crois, mon enfant, que mon dessein n'est pas de forcer ton inclination.

HENRIETTE.

Je connois trop votre tendresse pour moi pour n'en pas être sûre; mais, je vous en prie, ne perdez pas de temps.

SCENE VII.

HENRIETTE, M. DE VALBON.

M. DE VALBON.

Ah ! vous voilà, Henriette ? votre pere vous a-t-il parlé ?

HENRIETTE.

Oui, Monſieur.

M. DE VALBON.

Vous devez bien m'en vouloir ?

HENRIETTE.

Pourquoi donc, Monſieur ?

M. DE VALBON.

C'eſt que j'aurois pu vous éviter bien des inquiétudes, bien des peines, & que je ne l'ai pas fait.

HENRIETTE.

Ah ! Monſieur, vous êtes trop bon !

M. DE VALBON.

Si j'avois ſu que vous aimiez, il y a longtemps que vous ſeriez mariée.

HENRIETTE.

Quoi, Monſieur, vous auriez conſenti...

M. DE VALBON.

N'en doutez pas.

HENRIETTE.

Que je ſuis fâchée que mon pere ne ſoit pas ici, & qu'il ne vous entende pas!

M. DE VALBON.

Pourquoi donc?

HENRIETTE.

Je n'aurois plus rien à craindre.

M. DE VALBON.

Comment, qui peut vous affliger?

HENRIETTE.

Mon pere croit que vous vous oppoſerez à mon bonheur.

M. DE VALBON.

Votre pere croit cela? c'eſt très-mal fait à lui, & je n'entends point...

HENRIETTE.

Monſieur, il va venir, dites-le lui donc vous-même, & aſſurez-le bien...

M. DE VALBON.

Mais qu'eſt-ce que cela veut dire? il ne compte pas davantage ſur moi, oh, je vais lui parler. Apparemment qu'il a d'autres deſſeins que les

miens ; je ne souffrirai pas qu'il les exécute. Le voici : laissez-moi faire, je vous ferai épouser celui que vous aimez.

SCENE VIII.

HENRIETTE, M. DE VALBON, DUCHESNE, DU SILLON.

M. DE VALBON.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, Duchesne, vous voulez vous opposer à ce que je desire ?

DUCHESNE.

En vérité, Monsieur...

M. DE VALBON.

Je le trouve fort mauvais ; il ne faut point chercher d'excuse ici.

DUCHESNE.

Mais, Monsieur, je ne vous reconnois pas, vous qui êtes la bonté même.

M. DE VALBON.

Qu'est-ce qu'il y a là de contraire à ma bonté ?

DUCHESNE.

Que vous voulez me forcer de faire le malheur d'Henriette.

M. DE VALBON.

Comment, en consentant qu'elle épouse celui qu'elle aime? où est donc le malheur?

M. DUCHESNE.

Si vous voulez qu'elle épouse celui qu'elle aime, elle sera trop heureuse.

M. DE VALBON.

Sûrement, je le veux; ne vous y opposez donc plus.

DUCHESNE.

Moi, je ne m'y oppose point.

M. DE VALBON.

Eh bien, Henriette, soyez donc heureuse, mon enfant, c'est tout ce que je desire.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur Du Sillon, remerciez Monsieur de toutes ses bontés pour nous.

M. DU SILLON.

Oui, Monsieur, vous allez faire le bonheur de notre vie.

M. DE VALBON.

Quoi, c'est vous Du Sillon, qu'Henriette aime?

DUCHESNE, HENRIETTE, DU SILLON.

Oui, Monsieur.

M. DE VALBON.

Mais Pierre le Noir m'avoit assuré qu'il en étoit aimé.

DUCHESNE.

C'étoit apparemment le desir qu'il en avoit, qui le lui faisoit croire.

DU SILLON.

Sûrement ; car Henriette n'est point trompeuse.

M. DE VALBON.

Duchesne, cela ne change rien à mes arrangements ; au contraire, oui, je remets une année du bail de ma ferme à Du Sillon.

SCENE DERNIERE.

M. DE VALBON, HENRIETTE, LA BAILLIVE, DUCHESNE, DU SILLON, P. LE NOIR.

P. LE NOIR.

MONSIEUR Duchesne, Mademoiselle Henriette, je vous prie de me pardonner, si je me suis adressé à Monsieur de Valbon pour le prier de seconder mes desirs.

M. DE VALBON.

Tranquillisez-vous, Pierre le Noir, ils ne vous en voudront point ; puisque Henriette épouse Du Sillon.

P LE NOIR.

Comment ! . . .

LA BAILLIVE.

Allons, petit ingrat, je te pardonne l'infidélité que tu me voulois faire ; mais à condition que tu ne changeras plus.

M. DE VALBON.

Ce n'est qu'à cette condition aussi que je n'aurai point de ressentiment de l'injustice qu'il vouloit me faire faire, & que je lui donne toujours ce que je lui avois destiné en épousant Henriette.

P. LE NOIR.

Votre bonté, Monsieur, va me corriger pour jamais.



LES

LES VOISINS
ET
LES VOISINES.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. TUBLEU, *Peintre en batiment.*
ME. TUBLEU.
M. FRANGEOT, *Fabriquant de galons.*
ME. FRANGEOT.
M. VARLOPE, *Menuisier.*
ME. VARLOPE.
M. LE NOIR, *Fabriquant de chapeaux.*
ME. LE NOIR.
DAME JEANNE, *Cuisiniere de M. Tubleu.*
ST. JAQUES, *Laquais de M. Tubleu.*
M. LE CREUX, *Basse-taille à l'Opera.*

La Scene est chez M. Tubleu ; dans le Fauxbourg St. Martin, dans une Salle basse.



LES VOISINS
ET
LES VOISINES.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. FRANGEOT, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

AH ! mon Dieu, Madame Frangeot, je ne ſavois pas que c'étoit vous qui ſonniez.

ME. FRANGEOT.

Il n'y a pas de mal, Dame Jeanne, il n'y a pas de mal.

DAME JEANNE.

C'eſt que je vous ai fait un peu attendre, parce que je faiſois frire du pain pour des épinards.

ME. FRANGEOT.

Et vous teniez la queue de la poele, n'eſt-il pas vrai ?

DAME JEANNE.

Oui, Madame ; & l'on eſt bien embarraſſé, comme dit cet autre.

ME. FRANGEOT.

Eſt-ce qu'elle n'eſt pas ici la voiſine Tubleu ?

DAME JEANNE.

Non. Si vous voulez vous aſſeoir, elle va revenir bientôt, car elle eſt allé aux Boulevards ; il vient de pleuvoir, & elle n'a pas ſon parapluie.

ME. FRANGEOT.

Et le voiſin ?

DAME JEANNE.

Il eſt allé à Menil-Montant, chez un Procureur, qui veut faire blanchir ſa maiſon de campagne.

ME. FRANGEOT.

Vous avez bien plus d'ouvrage à préſent que lorſque vous demeuriez à la Butte St. Roch, & que le voiſin Tubleu peignoit des portraits, n'eſt-ce pas, Dame Jeanne ?

DAME JEANNE.

Ecoutez donc, dans ce temps-là nous nous couchions tous les trois quelquefois ſans ſouper. Quand j'ai vu qu'ils n'avoient guere be-

ſoin de moi, je les ai quitté, & je ſuis revenue avec eux quand ils ont été dans ce quartier-ci.

ME. FRANGEOT.

C'eſt mon mari & moi qui leur ont conſeillé d'y venir, & de ſe mettre dans la grande peinture.

DAME JEANNE.

Ah! dame, vous leur avez donné là un bon conſeil; ils ſont bonne chere à préſent.

ME. FRANGEOT.

Auſſi je ne reconnois pas la voiſine.

DAME JEANNE.

Elle engraiſſe tous les jours.

ME FRANGEOT.

Ce n'eſt pas là ce que je veux dire.

DAME JEANNE.

Ah! j'entends, elle a ſes boutons de diamant dès le matin.

ME. FRANGEOT.

On ne peut pas être autrement, il faut bien être habillé; je veux dire qu'elle devient fiere.

DAME JEANNE.

Et lui donc? Ah! pardi, il faut voir! & comme ils gâtent leur enfant!

ME. FRANGEOT.

Il eſt bien laid.

DAME JEANNE.

Dites-leur cela, & allez vous chauffer à leur feu : ils le trouvent bien joli, eux. La mere lui dit : mon fils, qu'est-ce que tu veux être, quand tu seras grand ? Ambassadeur, maman ; parce que j'aurai un beau carrosse. Il a raison Chouchoux, dit-elle à son mari ; je veux qu'il ait un carrosse quand il sera grand. Eh mais, répond-il, peut-être deux, que sait-on ?

ME. FRANGEOT.

Ils ne disoient pas tout cela à leur Butte St. Roch, à leur quatrieme étage, n'est-ce pas ?

DAME JEANNE.

Ah ! je vous en réponds ; mais les honneurs changent les mœurs, comme dit cet autre.

ME. FRANGEOT.

Ce sont de bonnes gens, & je les aime beaucoup, plus le mari que la femme.

DAME JEANNE.

C'est toujours comme cela, nous autres nous aimons mieux les hommes. Ne leur dites pas tout ce que je viens de vous dire, je ne serois pas bonne à jetter aux chiens. Tenez, quoique ce petit Tubleu soit bien méchant, je l'aime, malgré qu'il m'égratigne toute la journée ; mais je l'ai vu naître, & puis sa mere dit : Il faut bien qu'il s'amuse à quelque chose.

ME. FRANGEOT.

C'eſt un vilain enfant!

DAME JEANNE.

Il eſt chez ſa tante la faïanciere ; il leur caſſe tous les jours quelque choſe : ils nous le renverront demain. J'entends quelqu'un ; j'ai oublié de fermer la grille.

ME FRANGEOT.

C'eſt la voiſine Varlope.

DAME JEANNE.

Je m'en vais travailler à mon ſouper, moi.

SCENE II.

ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT.

ME FRANGEOT.

D'OU venez-vous comme cela, ma voiſine?

ME. VARLOPE.

Ma voiſine, je viens de St. Laurent.

ME. FRANGEOT.

Moi j'aime mieux les Récollets, j'y vais toujours.

ME. VARLOPE.

A cauſe de vôtre beau-frere le Récollet.

ME FRANGEOT.

Ne croyez pas que c'eſt lui que je vais voir, il vient bien chez nous ; & puis les dimanches il prêche toujours ailleurs, on ne le trouve jamais. Où eſt le voiſin ?

ME. VARLOPE.

Mon mari ?

ME. FRANGEOT.

Oui.

ME. VARLOPE.

Bon ! eſt-ce qu'il ne m'a pas quitté dès deux heures pour aller aux champs Eliſées.

ME. ERANGEOT.

Il y va donc toujours ?

ME. VARLOPE.

Plus que je ne voudrois. Ils ſont là une troupe qui jouent au cochonet, ou qui parient.

ME. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela le cochonet ?

ME. VARLOPE.

Vous ne le connoiſſez pas ? c'eſt un jeu qu'on joue avec des boules. Je ne voudrois pourtant pas en dire de mal.

ME. FRANGEOT.

Pourquoi donc ?

ME. VARLOPE.

Parce que c'eſt là que mon mari a fait connoiſſance avec mon pere.

ME. FRANGEOT.

Oui ?

ME. VARLOPE.

Sûrement ; mon pere eſt marchand de bois, comme vous ſavez, & nous demeurions au Roule : quand il a vu qu'il pourroit avoir un gendre menuiſier qui lui feroit vendre du bois, il l'a amené chez nous ; moi, qui me doutois bien pourquoi c'étoit faite, j'en ſuis devenue amoureuſe ; il me venoit voir tous les dimanches, & puis nous nous ſommes mariés.

ME. FRANGEOT.

Cela s'eſt fait comme cela ?

ME. VARLOPE.

Oui vraiment.

ME. FRANGEOT.

Il eſt fort bien le voiſin Varlope.

ME. VARLOPE.

Sur-tout depuis qu'il a un habit noir & une perruque à nœuds ; c'eſt moi qui l'ai voulu.

ME. FRANGEOT.

Vous avez bien fait. Il faut ſoutenir ſon état.

ME. VARLOPE.

Voilà ce que je lui ai dit. Cela eſt plus cher ; mais ce ſont les pratiques qui paient tout cela.

ME. FRANGEOT.

Sans doute.

ME. VARLOPE.

Et, Dieu merci, il y en a de bonnes à préſent, elles ſont toutes dans la finance.

ME. FRANGEOT.

Cela eſt bien heureux, auſſi vous devenez une groſſe Dame, ma voiſine.

ME. VARLOPE.

Ecoutez donc ; je ne me laiſſe manquer de rien, comme de raiſon ; mais ce qui m'embarraſſe, ma voiſine, c'eſt que j'ai acheté un bonnet à la mode, & je ne ſais pas le mettre ſur ma tête.

ME. FRANGEOT.

C'eſt qu'il eſt trop en avant, on ne voit pas aſſez les cheveux ; & puis ils ſont trop plats.

ME. VARLOPE.

Je le ſais bien.

ME. FRANGEOT.

Voyez-moi. Il faut avancer les cheveux, & reculer le bonnet. Laiſſez-moi faire. (*Elle la raccommode.*)

ME. VARLOPE.

C'eſt que je trouve que l'on a l'air d'un chat fâché, ne trouvez-vous pas, ma voiſine ?

ME. FRANGEOT.

On dit que c'eſt la mode ; tout le monde eſt comme cela : voyez aux Boulevards.

ME. VARLOPE.

J'en viens.

ME. FRANGEOT.

Y avez-vous vu la voiſine Tubleu ?

ME. VARLOPE.

Non.

ME. FRANGEOT.

Elle y eſt pourtant, à ce que m'a dit Dame Jeanne.

ME. VARLOPE.

A propos, ma voiſine, que je vous diſe donc. Savez-vous la nouvelle ?

ME. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt, ma voiſine ?

ME. VARLOPE.

Ils ont pris un laquais.

ME. FRANGEOT.

Tout de bon, ma voiſine ?

ME. VARLOPE.

Oui, vraiment ; c'eſt un payſan de la Vil-

lette; le perruquier lui a mis ses cheveux en queue ce matin pour la premiere fois.

ME. FRANGEOT.

Ces gens-là se ruineront, ma voisine.

ME. VARLOPE

Il commencent à avoir de bonnes pratiques, à ce qu'ils disent; mais ce n'est pas tout.

ME. FRANGEOT.

Comment donc?

ME. VARLOPE.

La voisine Tubleu apprend à chanter dans la musique.

ME FRANGEOT.

C'est un conte que vous me faites là.

ME. VARLOPE.

Je vous dis que non, ma voisine; c'est le frere de ma couturiere qui lui montre, il s'appelle Monsieur le Creux, il est à l'opéra: je crois même qu'il soupera ici aujourd'hui avec nous.

ME. FRANGEOT.

Ah! j'en serai bien aise; il faudra le prier de chanter.

ME. VARLOPE.

Tenez, voilà le voisin le Noir, il le connoît bien, lui.

ME. FRANGEOT.

Allons, cela est bon.

SCENE III.

Me. VARLOPE, Me. FRANGEOT, M. LE NOIR.

Me. FRANGEOT.

Eh bien, mon voisin, où est donc la voisine?

M. LE NOIR.

Ma femme? je n'en sais rien; je viens de chez un Colonel à qui je fournis des chapeaux; il m'avoit dit de venir cette après-midi, & il est allé à l'opéra.

Me. VARLOPE.

Mais, en vérité, mon voisin, vous qui fréquentez le beau monde, est-ce qu'on parle comme cela donc?

M. LE NOIR.

Quoi! on ne dit pas un Colonel?

Me. VARLOPE.

Ce n'est pas de cela que je vous parle.

M. LE NOIR.

De quoi donc?

Me. VARLOPE.

De la voisine.

M. LE NOIR.

Ah ! parce que j'ai dit .... Oui, vous avez raiſon, je devois dire mon épouſe. Et votre époux, le voiſin Frangeot, pourquoi n'eſt-il pas ici ? nous commencerions notre piquet.

ME. FRANGEOT.

Il eſt allé chez un ſellier, à qui il fournit des franges & des crépines, il va venir.

M. LE NOIR.

Et le voiſin Varlope ?

M. VARLOPE.

Ah ! ne m'en parlez pas, il me fait de ces tours-là tous les dimanches.

M. LE NOIR.

Il faut ſavoir quels tours, ma voiſine ; je voudrois bien vous en faire comme lui, moi.

ME. VARLOPE.

Et n'avez-vous pas la voiſine le Noir ?

M. LE NOIR.

C'eſt parce que je l'ai, que je voudrois en avoir une autre.

ME. FRANGEOT.

Voilà bien comme ils ſont, ma voiſine, tous ces Meſſieurs-là. Si nous en diſions autant, nous ?

M. LE NOIR.

Oh ! mais dire & faire, il y a loin de l'un à

l'autre, ma voifine, n'eft-ce pas? (*il lui prend la main.*)

ME. FRANGEOT.

Allons, finiffez donc, je n'aime pas ces manieres-là.

M. LE NOIR.

Ah! comme elle fait la petite bouche la voifine!

ME. FRANGEOT.

Je vous dis de me laiffer.

M. LE NOIR.

Quand je vous aurai embraffé. (*il l'embraffe.*)

ME. FRANGEOT.

Vous voilà bien plus gras.

M. LE NOIR.

Mais je m'en porte mieux toujours. Ah çà, dites-moi un peu où eft donc la voifine & le voifin Tubleu?

ME. VARLOPE.

La voifine eft aux Boulevards.

M. LE NOIR.

J'ai envie d'aller au devant d'elle.

ME. VARLOPE.

Cela feroit fort honnête de nous laiffer comme cela toutes feules pour aller la chercher: eft-ce que nous ne la valons pas bien?

M. LE NOIR.

Je ne dispute pas le contraire.

ME. FRANGEOT.

Voyez un peu, ma voisine, comme sont les hommes ; il sembloit tout-à-l'heure qu'il étoit amoureux de moi, & à présent il ne pense qu'à la voisine Tubleu.

ME. VARLOPE.

Il va être bien content ; car la voici avec la voisine le Noir, à qui j'ai envie de dire tout cela pour nous venger.

SCENE IV.

ME. FRANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, ME. TUBLEU, M. LE NOIR.

ME. TUBLEU.

Mes voisines, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

ME. FRANGEOT.

Bon soir, ma voisine.

ME. LE NOIR.

Mes voisines, l'une portant l'autre, je vous souhaite bien le bon soir.

M.

M. LE NOIR.

Ah çà, ma voisine Tubleu, il faut que vous m'embrassiez. (*il l'embrasse.*)

Me. TUBLEU.

Allons, dépêchez-vous ; car je suis toute en sueur.

Me. LE NOIR.

Et moi, tu ne me dis rien, ma petite maman ?

M. LE NOIR.

Je te parlerai tantôt.

Me. FRANGEOT.

Si vous saviez, ma voisine, comme il nous a fait enrager le voisin....

Me. LE NOIR.

Cela est fort joli, Monsieur.

M. LE NOIR.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher ? Embrasse-moi.

Me. LE NOIR.

Je ne le veux plus, à présent.

M. LE NOIR.

Si tu fais la fiere, tant pis pour toi.

Me. TUBLEU.

Ah ! mon Dieu, que j'ai chaud !

M. LE NOIR.

D'où venez-vous donc comme ça, ma voisine?

Me. TUBLEU.

Je viens d'avec la voisine le Noir.

M. LE NOIR.

Ah ! vous verrez qu'elles ont un petit amoureux en ville.

Me. LE NOIR.

Tu le mériterois bien.

Me. TUBLEU.

J'ai dit comme ça, quand mon mari a été sorti : il fait beau, j'ai envie d'aller prendre ma voisine le Noir, pour aller aux Boulevards, elle m'attendoit ; nous n'avons pas été plutôt en chemin, qu'il est venu de la pluie, nous avons été bien embarrassées.

M. LE NOIR.

Il falloit vous mettre à couvert.

Me. TUBLEU.

C'est ce que nous avons fait.

Me. LE NOIR.

Et nous avons trouvé un Monsieur bien honnête; car il vouloit nous payer à chacune une caraffe d'orgeat.

Me. FRANGEOT.

Ah! je le connois. N'est-ce pas un grand homme en habit rouge, ma voisine?

ME. LE NOIR.

Je crois oui, ma voisine.

ME. FRANGEOT.

Ah ! il y a long-temps qu'il est amoureux de moi ; il m'attend tous les dimanches aux Récollets pour me donner une chaise.

M. LE NOIR.

Eh bien, vous avez enlevé comme cela à la voisine son amoureux ?

ME. TUBLEU.

Point du tout.

ME. LE NOIR.

Nous lui avons dit : Monsieur, nous vous sommes bien obligées, & nous avons été nous asseoir devant le grand café.

ME. VARLOPE.

J'y vas aussi quelquefois ; mais il y a toujours trop de monde.

ME. LE NOIR.

C'est que vous êtes un peu sauvage, ma voisine.

ME. VARLOPE.

Ce n'est pas cela, je vous assure ; mais c'est que j'aime à être à mon aise.

ME. TUBLEU.

Oh, moi, j'aime mieux n'être pas si bien, & entendre la musique.

ME. FRANGEOT.

A propos, ma voisine, on dit que vous l'apprenez ?

ME. TUBLEU.

Je ne voulois pas qu'on le sût ; mais mon mari a prié mon Maître à souper.

M. LE NOIR.

Eh bien, tant mieux, nous le verrons ; abondance de bien ne nuit pas : plus on est de fous, plus on rit.

ME. TUBLEU.

Mes voisines, j'ai toujours chaud, parce que quand j'ai entendu sonner sept heures, nous sommes revenues tout de suite sans nous arrêter. Voulez-vous boire de la bière ?

ME. LE NOIR.

Cela n'est pas de refus, ma voisine.

M. LE NOIR.

Si elle est bonne, j'en boirai bien aussi.

ME. TUBLEU.

Ah ! je vous en réponds, qu'elle est bonne ; car c'est un brasseur dont mon mari a peint toutes les machines ; qui lui en a fait un quarteau exprès pour lui. (*Elle se leve.*)

M. LE NOIR.

Où voulez-vous donc aller, ma voisine ?

ME. TUBLEU.

Appeller Dame Jeanne, pour qu'elle nous en donne, mon voisin.

M. LE NOIR.

Ah bien, celui-là n'est pas mauvais; est-ce que vous croyez que je suis manchot des jambes & de la langue, je vais y aller. Laissez, laissez-moi faire.

SCENE V.

ME. LE NOIR, ME. TUBLEU, ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT.

ME. TUBLEU.

C'EST un drôle de corps que votre mari, ma voisine.

ME. LE NOIR.

Vous avez bien de la bonté.

ME. FRANGEOT.

Pour moi, il me fait toujours rire.

ME. VARLOPE.

On peut bien dire qu'il n'a pas sa langue dans sa poche.

ME. LE NOIR.

Ah! Dame, cela n'eſt pas étonnant; il a affaire à tout moment à des gens de condition; c'eſt là l'agrément de notre état : &, dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

ME. FRANGEOT.

On voit bien qu'il tient d'eux.

ME. LE NOIR.

Savez-vous qu'il nous vient tous les jours des officiers à la maiſon.

ME. VARLOPE.

Je n'aimerois pas cela, moi, ils me font peur.

ME. LE NOIR.

C'eſt que vous n'y êtes pas habituée, ma voiſine; car, moi qui les connois, je vous aſſure que je les trouve bien polis, ils ſavent tous très-bien parler aux femmes; ils ne ſont pas comme les autres hommes.

ME. VARLOPE.

Je ſais bien que ſi j'avois une fille, je n'aimerois pas qu'il en vînt chez moi.

ME. LE NOIR.

Vous avez raiſon, ma voiſine, cela fait une différence, une fille n'a pas d'expérience; mais pour ſoi, on ſait bien ce que l'on a affaire.

MME. FRANGEOT.

Pour moi, je ne m'y fierois pas; car il y a une de mes amies qui m'a dit qu'il faut bien y prendre garde; elle prétend qu'il semble qu'ils aient chacun cinq ou six mains, on les trouve toujours par-tout.

MME. TUBLEU.

Ah! cela est bien vrai ce qu'elle dit la voisine; j'ai fait un voyage à Valenciennes, & je les ai trouvés comme cela; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort aimables.

SCENE VI.

MME. LE NOIR, MME. FRANGEOT, MME. VARLOPE, MME. TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

Tenez, voilà le voisin Varlope & de la biere qui vont vous arriver.

M. VARLOPE.

Mes voisines, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

Me. TUBLEU.

Ah ! bon soir, mon voisin ; vous boirez bien un verre de biere avec nous ?

M. VARLOPE.

Je vous demande pardon, ma voisine, je n'ai pas de soif. Et ce piquet, quand est-ce que nous commençons, mon voisin ?

M. LE NOIR.

Eh ! pardi, tout-à-l'heure, je t'attends.

Me. TUBLEU.

Attendez, mes voisins, je vais vous donner des cartes.

M. LE NOIR.

Dites où ce qu'elles sont tant seulement, ma voisine, vous n'avez que faire de vous remuer.

Me. TUBLEU.

Tenez, dans la petite armoire, à côté de la cheminée ; vous trouverez aussi la bourse aux jettons.

M. LE NOIR.

Eh bien, c'est bon cela, ma voisine, voilà ce qui s'appelle savoir parler, vous ne mourrez pas sans confession.

Me. TUBLEU.

Mais cette biere ne vient pas. Voilà comme est Dame Jeanne.

SCENE VII.

Me. VARLOPE, Me. TUBLEU, Me. LE NOIR, Me. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

M'Y voilà, tout à l'heure.

M. LE NOIR.

Allons, voisin, voyons à qui c'est à faire.

M. VARLOPE.

Tiens, c'est à toi.

M. LE NOIR.

C'est bon ; tu me dois trois parties de dimanche.

M. VARLOPE.

Est-ce que nous n'avons pas joué le tout, que j'ai gagné ?

M. LE NOIR.

Tu as gagné ?

M. VARLOPE.

Sûrement.

M. LE NOIR.

Voisin, tu nous en coules là.

ME. TUBLEU, *se levant.*

Dame Jeanne ?

DAME JEANNE, *portant de la biere & des verres.*

Eh, mais dame, je ne peux pas tout faire ; je ne suis pas comme Michel Morin, qui sonne les cloches & qui va à la procession. Je ne peux pas faire votre souper & aller à la cave.

ME. FRANGEOT.

Elle a raison Dame Jeanne, ma voisine.

ME. TUBLEU.

Mais où est ce petit garçon ?

DAME JEANNE.

St. Jacques ? Est-ce que je sais, moi ? Il a dit qu'il alloit voir son pere à la Villette. Ah çà, vous verserez bien votre biere ; je m'en retourne voir si l'éclanche ne brûle pas ; car le tournebroche s'arrête à tout moment.

ME. LE NOIR.

Allez, allez, Dame Jeanne. Viens donc, Monsieur le Noir.

M. LE NOIR.

Eh, attendez, ma voisine, je vais vous verser à boire ; le voisin Varlope attendra bien.

ME. TUBLEU.

Ne quittez pas votre jeu.

M. LE NOIR.

Laissez-moi faire, ma voisine; allons, à vous premiérement.

Me. TUBLEU.

Donnez à la voisine.

Me. LE NOIR, *prenant un verre.*

Non, non, à vous, ma voisine.

Me. TUBLEU.

Mes voisines, en voulez-vous ?

Me. FRANGEOT.

Non pas, moi.

Me. VARLOPE.

Ni moi non plus, ma voisine.

M. LE NOIR.

Allons, prenez toujours. Je m'en vais boire à votre santé; permettez-vous que je choque avec vous.

Me. TUBLEU, *choquant.*

Vous me faites bien de l'honneur, mon voisin.

Me. LE NOIR.

Et moi donc, la petite maman.

M. VARLOPE.

Eh bien, as-tu bientôt fini, toi, voisin ?

M. LE NOIR, *s'essuyant la bouche sur sa manche.*

M'y voilà, m'y voilà.

M. VARLOPE.

Tiens, une quinte en cœur quinze, & cinq de point valent vingt auprès de Fontainebleau; & puis trois valets.

M. LE NOIR.

Oui, gringalet. Le diable t'emporte.

Me. TUBLEU.

J'avois bien ſoif toujours; en voulez-vous encore, ma voiſine?

Me. LE NOIR.

Non, la biere eſt trop nourriſſante; je ne pourrois pas ſouper.

M. LE NOIR.

Mon épouſe a de la prévoyance, comme vous voyez, ma voiſine.

Me. LE NOIR.

Allons, allons, tais-toi, ma petite maman, ſonge à ton jeu.

M. LE NOIR.

J'y ſonge auſſi; je ſuis comme toi, je penſe à tout.

SCENE VIII.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, ST. JAQUES.

ME. TUBLEU.

Ah ! voilà St. Jaques. D'où venez-vous comme cela si tard ?

ST. JAQUES.

Je venons de la Villette, où j'ons été voir mon pere, Madame Tubleu.

ME. TUBLEU.

Vous l'avez vu hier ?

ST. JAQUES.

Oui ; mais j'ons été lui montrer mes cheveux en queue, qu'il n'avoit pas encore vus.

ME. TUBLEU.

Il falloit donc revenir tout de suite.

ST. JAQUES.

Je ne pouvions pas, parce que j'ons tiré à l'oie.

ME. TUBLEU.

Je ne veux plus que vous sortiez comme cela sans ma permission, entendez-vous, St. Jaques ?

ST. JAQUES.

Eh bien Madame Tubleu, je ne le ferons plus.

ME. TUBLEU.

Il faut dire Madame tout court, & je ne le ferai plus : vous êtes à la ville, il ne faut plus parler en paysan.

ST. JAQUES.

Oh ! je parlerons tout de même que vous voudrez, Madame Tubleu.

M. LE NOIR.

Il se corrige bien St. Jaques, ma voisine.

ME. TUBLEU.

Allons, emportez tout cela, & prenez garde de rien casser.

ST. JAQUES.

Si cela tombe, je le ramasserons.

M. LE NOIR.

Fort bien, ami.

ST. JAQUES.

Ah ! Monsieur, je sons bien vot serviteur.

ME. TUBLEU.

Mais il ne faut pas mettre son chapeau dans la maison.

ST. JAQUES.

Je ne pouvons pas tenir tout cela, & puis encore mon chapeau avec.

ME. TUBLEU.

Allons, allez-vous-en, & laissez votre chapeau à la porte.

ST. JAQUES.

Oui, & on me le prendra.

ME. TUBLEU.

Eh, non, à la porte de la salle.

SCENE IX.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

Vous avez là un laquais bien dégourdi, ma voisine.

ME. TUBLEU.

Ah! taisez-vous donc, mon voisin; je ne peux pas souffrir qu'on appelle un homme comme cela.

M. LE NOIR.

C'est pourtant là comme les appellent les gens de condition.

ME. TUBLEU.

Je ne crois pas cela.

M. LE NOIR, *montrant un mémoire.*

Eh pardi, tenez, voyez ce mémoire-là ; lisez ici : un chapeau pour le cocher de Monsieur le Comte ; plus, trois chapeaux pour ses laquais.

ME. TUBLEU.

Oh bien, je ne dirai jamais mon laquais, ni ma servante.

ME. VARLOPE.

Ni moi non plus, je ne dis pas ma servante.

ME. LE NOIR.

Comment donc faut-il dire, ma cuisiniere ?

ME. TUBLEU.

Non, ma domestique, & un homme mon domestique.

M. LE NOIR.

Je ne crois pas cela, ma voisine.



SCENE

SCENE X.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

ME. TUBLEU.

Il y a quelqu'un là, je crois.

M. LE CREUX, *avec une voix de basse-taille.*
Peut-on entrer ?

ME. TUBLEU.

Ah ! c'est Monsieur le Creux.

M. LE CREUX.

Oui, Madame. Messieurs, Mesdames, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

M. LE NOIR.

Ah ! tenez Monsieur le Creux décidera ce que nous disions tout à l'heure. Vous en rapporterez-vous à lui, ma voisine ?

ME. TUBLEU.

Oui, mon voisin.

M. LE CREUX.

Madame, vous me faites bien de l'honneur. Qu'est-ce que c'est, de quoi s'agit-il ?

M. LE NOIR.

De savoir si l'on doit dire mon laquais, ou mon domestique.

M. LE CREUX.

Moi, je dirois mon garçon.

Me. TUBLEU.

Ecoutez, mon voisin, j'aime mieux cela.

M. LE NOIR.

Monsieur le Creux peut avoir raison, il connoît le monde.

M. LE CREUX.

Monsieur a bien de la bonté; il est vrai que nous en voyons un peu, nous autres, sur-tout les jours d'opéra.

M. VARLOPE.

Venez-vous de l'opéra à présent, Monsieur le Creux?

M. LE CREUX.

Oui, Monsieur.

Me. LE NOIR.

Il y en a donc eu aujourd'hui?

M. LE CREUX.

Oui, Madame; tous les dimanches, les mardis, les vendredis, & pendant six mois les jeudis.

Me. VARLOPE.

Et vous chantez tous ces jours-là, Monsieur?

M. LE CREUX.

Oui, Madame, dans tous les actes.

ME. FRANGEOT.

Mon voisin le Noir, dites donc à Monsieur ce que nous disions tout à l'heure, quand on nous a dit qu'il souperoit ici.

M. LE NOIR.

Quoi donc, ma voisine ?

ME. FRANGEOT.

Vous savez bien.

M. LE NOIR.

Ah ! je m'en souviens. Monsieur le Creux, c'est que ces Dames voudroient bien vous entendre chanter.

M. LE CREUX.

Mesdames, vous me faites bien de l'honneur. Que voulez-vous que je chante ?

ME. VARLOPE.

Tout ce que vous voudrez.

ME. TUBLEU.

Monsieur, ce que vous avez chanté aujourd'hui, par exemple.

ME. FRANGEOT.

Oui ; ce sera comme si nous avions été à l'opéra.

M. LE CREUX *prélude*.

Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta. (*Il chante la basse d'un chœur, & il compte les pauses.*)

Loin de nos bois,
Un deux.
Asyles de la paix,
Un deux trois quatre.
Portez vos feux,
Un deux.
Portez vos traits,
Un deux.
Dieux trompeurs de Cythere,
Un deux trois quatre.
Loin de nos bois...
Un deux.
Asyles de la paix...
Un deux trois quatre.
Portez vos feux...
Un deux.
Portez vos traits...
Un deux.
Dieux trompeur...
Un deux.
De Cythere.

Me. LE NOIR.

Ah! que c'est bien chanté, ma voisine!

Me. TUBLEU.

Oui, fort bien, ma voisine. Je ne comprends

pas comment les hommes ont comme cela une si grosse voix.

M. LE NOIR.

C'est la différence du sexe, ma voisine, entendez-vous ?

ME. TUBLEU.

J'entends bien ; mais c'est que je ne comprends pas...

M. LE CREUX.

Cela est pourtant bien vrai ; car il y a des hommes qui n'ont la voix claire qu'à cause de la différence...

ME. TUBLEU.

De la différence ?...

M. LE CREUX.

Monsieur le Noir entend bien ce que je veux dire.

ME. FRANGEOT.

Dites donc, mon voisin ?

M. LE NOIR.

Cela ne vous regarde pas, ma voisine, vous n'avez rien à faire là, n'est-ce pas, Monsieur le Creux ? (*il rit.*)

M. LE CREUX.

Oui, Monsieur, vous avez raison. (*il rit gros.*)

ME. TUBLEU.

Ma voisine, ne trouvez-vous pas les hommes

bien insupportables ? ils se moquent de nous quand nous ne savons pas quelque chose, & ils ne veulent pas nous l'apprendre quand nous leur demandons de nous l'expliquer.

ME. LE NOIR.

Ah! ne m'en parlez pas. Parlons plutôt de la belle voix de Monsieur.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

ME. LE NOIR.

Je voudrois bien que mes enfants eussent de la voix comme cela.

M. LE NOIR.

Oui, ta fille, par exemple.

ME. LE NOIR.

Non; mais Noiron aimera la musique, je crois; car il fait bien du bruit toute la journée.

ME. FRANGEOT.

Et ma fille à moi, ma voisine, elle sait toutes les chansons de sa mie.

M. LE CREUX.

C'est ce que nous appellons avoir des dispositions pour la musique, Madame.

ME. TUBLEU.

Il faut lui faire apprendre, ma voisine, & par Monsieur le Creux, qui montre fort bien.

ME. FRANGEOT.

C'eſt à quoi je penſois, pour quand elle ne ſera plus nouée.

M. LE NOIR.

Ah ! voilà enfin le voiſin Tubleu.

SCENE XI.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

M. LE NOIR.

PARBLEU, tu te fais bien attendre, voiſin.

M. TUBLEU.

Dame, ce n'eſt pas ma faute. Mes voiſines, je vous ſouhaite bien le bon ſoir.

ME. LE NOIR.

Bon ſoir, mon voiſin.

M. TUBLEU.

Allons, tenez, voilà comme on dit bon ſoir. (*il l'embraſſe, ainſi que Madame Frangeot & Madame Varlope.*)

ME. VARLOPE.

Finissez donc.

M. TUBLEU.

Je ne fais que commencer. .

ME. FRANGEOT.

En voilà assez.

ME. TUBLEU.

Et moi, Choux-choux, tu ne me dis rien ?

M. TUBLEU.

Allons, tiens. (*il tend la joue.*)

ME. TUBLEU.

Est-ce comme cela ?

M. TUBLEU.

Allons, finis. (*Madame Tubleu l'embrasse cinq ou six fois.*) Eh ! voilà le voisin Varlope !

M. LE NOIR.

Oui, vraiment, qui me gagne deux parties.

M. TUBLEU.

Monsieur le Creux, vous êtes un honnête homme de ne pas nous avoir manqué de parole.

M. LE CREUX.

Monsieur, assurément, je n'avois garde.

M. TUBLEU.

Où est donc le voisin Frangeot ?

ME. FRANGEOT.

Je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis quatre heures.

M. TUBLEU.

Il vous abandonne, ma voisine, il ne faut pas souffrir cela; si vous voulez, je vous vengerai.

ME. FRANGEOT.

N'avez-vous pas votre épouse?

M. TUBLEU.

Bon! c'est le pain quotidien.

ME. TUBLEU, *l'embrassant.*

Qu'est-ce que c'est donc que ce coquin-là? c'est fort joli, Monsieur! Dis donc, Choux-choux, d'où viens-tu si tard?

M. TUBLEU.

Si tard, si tard! je viens de faire une bonne affaire.

M. LE NOIR, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est?

ME. TUBLEU.

Dis à moi, Choux-choux.

M. TUBLEU.

Tu sais bien ce Procureur de Menil-Montant, Monsieur de la Grosse?

ME. TUBLEU.

Eh bien?

M. TUBLEU.

Je vas repeindre sa maison en dehors à la maniere Italienne ; elle est fort petite, & pour cela il me donne un bon cheval de cabriolet.

ME. TUBLEU.

Eh bien, c'est bon cela.

ME. FRANGEOT.

Vous allez avoir un cabriolet, ma voisine?

ME. TUBLEU, *se redressant.*

Oui, ma voisine.

M. TUBLEU.

Oui, mais c'est moi qui m'en servirai ; parce que je vais avoir beaucoup d'affaires.

ME. TUBLEU.

Oui ; mais j'irai dedans les dimanches, n'est-ce pas, mon Choux-choux?

M. TUBLEU.

Oui, oui.

ME. TUBLEU.

Voilà pourquoi nous avons pris St. Jaques, parce qu'il sait panser les chevaux.

M. LE NOIR.

Eh! quelles affaires auras-tu donc tant, voisin?

M. TUBLEU.

Premiérement, toutes les maisons que va faire bâtir Monsieur d'Orbon, voisin.

M. LE NOIR.

Cet homme ſi riche ?

M. TUBLEU.

Oui, & puis beaucoup de pratiques qu'il doit me donner, dont il y en a beaucoup à la campagne.

Me. VARLOPE, *à Me. Frangeot.*

Mais s'il va tant à la campagne, la voiſine ne ſe ſervira pas du cabriolet.

Me. TUBLEU.

Pardonnez-moi, mes voiſines ; puiſque nous avons St. Jaques, il pourra panſer auſſi bien deux chevaux qu'un ſeul.

Me. FRANGEOT.

Vous avez raiſon, ma voiſine ; mais en ce cas-là j'aimerois autant avoir un carroſſe, il ne vous en coûteroit pas davantage.

Me. TUBLEU.

Que dis-tu à cela, Choux-choux ?

M. TUBLEU.

C'eſt aſſez bien dit.

Me. LE NOIR.

Et St. Jaques vous ſerviroit de cocher, mon voiſin.

M. TUBLEU.

Il faudra donc que j'achete un carroſſe, au lieu d'un cabriolet ?

M. LE NOIR.

Sans doute, voiſin ; il n'y a qu'à prendre un carroſſe d'haſard, il ne coûtera pas davantage qu'un cabriolet tout neuf.

M. TUBLEU.

Tu le crois, voiſin ?

M. LE NOIR.

Sûrement. Eh ! tiens, le voiſin Frangeot a un ſellier de ſa connoiſſance, il pourra t'en faire avoir un à bon marché.

ME. FRANGEOT.

J'en fais mon affaire, moi, voiſin.

M. TUBLEU.

Je vous ſuis obligé, voiſine.

ME. FRANGEOT.

Mais c'eſt à condition que j'irai dans le carroſſe.

M. TUBLEU.

Je vous en prierai, voiſine.

ME. LE NOIR.

Et moi, voiſine ?

ME. TUBLEU.

Sûrement, & la voiſine Varlope auſſi ; allons, mes voiſines, montez donc.

ME. FRANGEOT.

Je n'en ferai rien, ma voiſine, après vous.

ME. TUBLEU.

La voiture eſt à moi, allons mes voiſines, mettez-vous donc ſur le derriere, ſans façon.

M. LE NOIR.

Oui, à terre, vous ne tomberez pas de bien haut.

ME. LE NOIR.

Ah ! mon Dieu, le drôle de corps !

M. VARLOPE.

Et moi, où me mettrai-je, voiſine ?

M. LE NOIR.

Sur le derriere auſſi, après ces Dames, en dehors.

M. VARLOPE.

J'aime mieux aller à pied, ma voiſine.

M. LE NOIR.

Eh bien, tu iras, il ne faut rien pour cela, voiſin.

ME. TUBLEU.

Il me ſemble déjà que je me vois paſſer dans

mon carroſſe, mes voiſines. Je vous menerai auſſi, Monſieur le Creux.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. LE NOIR.

Attendez donc., ma voiſine, n'allez pas ſi vîte, vous allez nous écraſer. Attends donc, St. Jaques, veux-tu bien t'arrêter?

M. TUBLEU.

Allons, finis donc, toi, voiſin.

M. LE NOIR.

Mais c'eſt que je veux empêcher St. Jaques de crever tes chevaux.



SCENE XII.

ME. LE NOIR, ME. TUBLEU, ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. FRANGEOT, M. VARLOPE; M. LE CREUX.

ME. FRANGEOT.

EH bien, eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce train-là ? je m'en vais aller chercher le Commiſſaire, moi.

ME. FRANGEOT.

Ecoutes, écoutes donc, la poule.

M. FRANGEOT.

Voyons, qu'eſt-ce qu'il y a ?

M. LE NOIR.

C'eſt que tu peux rendre un grand ſervice au voiſin & à la voiſine Tubleu.

M. FRANGEOT.

Je ne demande pas mieux.

M. LE NOIR.

Je ſavois bien, moi, qu'il feroit ton affaire, voiſin.

M. FRANGEOT.

Allons, dites donc

ME FRANGEOT.

La poule, j'ai dit au voisin que tu connoissois un sellier.

M. FRANGEOT.

Et un bon, je peux m'en vanter. Eh! tiens, voisin, je sors de chez lui tout à l'heure.

ME FRANGEOT.

Voilà ce que j'ai dit. C'est que le voisin voudroit avoir un bon carrosse d'hasard.

M. FRANGEOT.

Pour qui?

ME. TUBLEU.

Pour nous, mon voisin.

M. FRANGEOT.

Allons donc, ma voisine; pourquoi vous moquez-vous de moi comme cela?

M. LE NOIR.

Elle ne se moque pas de toi, voisin; ils ont déjà un cheval & un cocher.

M. FRANGEOT.

Tout de bon? vous avez donc fait fortune, voisin?

M. TUBLEU.

Mais, enfin....

M.

M. LE NOIR.

Ce n'eſt pas ton affaire. Dis ſeulement ſi tu pourras leur faire avoir un carroſſe d'haſard ?

M. FRANGEOT.

Je m'en vante, & il y a pour cela une bien bonne occaſion.

ME. TUBLEU.

Laquelle, mon voiſin ?

M. FRANGEOT.

C'eſt, ma voiſine, celle d'une pratique du ſellier en queſtion, qui vient de mourir, & qui avoit cinq ou ſix voitures fort bonnes.

M. TUBLEU.

Tout de bon, voiſin ?

M. FRANGEOT.

Oui, je viens de voir ſon billet d'enterrement.

ME. TUBLEU.

Cela eſt trop heureux, Choux-choux !

M. LE NOIR.

Et comment s'appelle ce vivant-là, qui vient de mourir comme cela tout exprès ?

M. FRANGEOT.

C'étoit un homme fort riche. Attendez que

je me souvienne de son nom. Ah! c'est Monsieur d'Orson.

M. TUBLEU, *s'écriant.*

Monsieur d'Orson est mort?

M. FRANGEOT.

Je te dis que j'en suis sûr, voisin.

Me. FRANGEOT.

Qu'est-ce que tu dis donc là, la poule?

M. FRANGEOT.

Ce que je sais. Oh! je leur ferai faire un bon marché; ils peuvent compter sur moi.

M. TUBLEU.

Voilà un grand malheur!

M. FRANGEOT.

Qu'est-ce qu'il a donc lui?

M. VARLOPE.

Voisin, je crois que nous n'avons plus besoin de ta protection.

M. FRANGEOT.

Pourquoi donc?

M. LE NOIR, *à M. Tubleu.*

Voisin, je te conseille de vendre ton cheval de cabriolet.

M. FRANGEOT.

Mais je n'entends rien à tout cela.

M. LE NOIR.

On te l'expliquera, voisin. Tu viens de verser là une voiture où étoit la voisine Frangeot & toutes les voisines; tu es un grand maldroit.

SCENE DERNIERE.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. TUBLEU, M. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, M. LE CREUX, ST. JAQUES.

ST. JAQUES.

MADAME Tubleu, Dame Jeanne dit comme cela que vous veniez souper tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

ME. TUBLEU.

Ah! je n'ai plus d'appétit.

M. LE NOIR.

Bon, bon, ma voisine, venez-vous-en boire

à la santé du mort; il est peut-être cause que vous ne manquerez jamais d'avoir de quoi vivre.

ME. TUBLEU.

Mes voisines, voulez-vous bien passer là-dedans?

M. LE NOIR.

Eh bien, n'allez-vous pas faire des façons comme pour monter en carrosse?

ME. LE NOIR.

Allons, ne ris donc pas, la petite maman.

M. LE NOIR.

Passe, toi. Monsieur le Creux, nous vous menerons à pied; ne vous embarrassez pas, passez toujours, & chantez; moquez-vous de cela.

M. TUBLEU.

Voisin, j'ai envie de rester ici tout seul.

M. LE NOIR.

Parce que tu n'as pas de carrosse? nous te prêterons les nôtres, ce sera tout de même, marche toujours.

M. FRANGEOT.

Voisin, tu m'expliqueras donc tout cela?

M. LE NOIR.

Pardi cela ne sera pas bien difficile. Les

choſes ne peuvent pas toujours durer. Tu nous a mis tous à pied ; c'eſt-à-dire, chacun à ſa place.

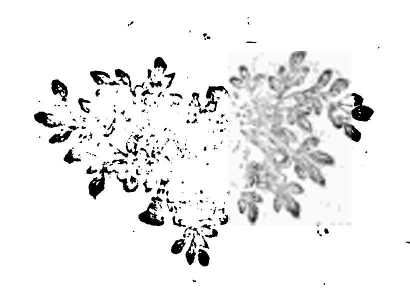
ME. FRANGEOT.

Eh bien, je n'ai donc pas fait de mal ?

M. LE NOIR.

Non, non, voiſin, tranquilliſe-toi ; la tête vouloit faire repoſer les pieds, & elle auroit fait repoſer les dents.





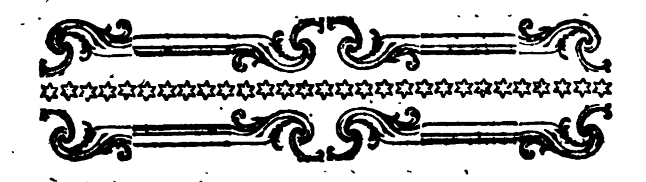
LE
PERSIFLEUR.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE SÉVANE.
LA BARONE DE RIANVILLE.
LE COMTE DE MOQUART.
LE COMMANDEUR DE St. GATIEN.

La Scene est à la Campagne, chez la Marquise de Sévanne.



LE

PERSIFLEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ-vous fait du Comte, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Je crois qu'il se promene.

LA MARQUISE.

Ah ! j'en suis bien aise ; parce qu'il me dira comment il aura trouvé tout ce que j'ai fait dans mes jardins & mon parc.

LE COMMANDEUR.

Vous croyez qu'il vous le dira ?

LA MARQUISE.

Sûrement. Pourquoi pas ?

LE COMMANDEUR.

Mais saurez-vous au vrai ce qu'il pensera ?

LA MARQUISE.

Je n'en doute pas. Je sais bien que vous croyez qu'il persifle toujours.

LE COMMANDEUR.

Je ne l'ai jamais entendu parler autrement.

LA MARQUISE.

C'est que vous ne l'avez pas vu avec moi.

LE COMMANDEUR.

Non, encore hier à souper.

LA MARQUISE.

Il ne parloit pas sérieusement ; & puis les gens que nous avions étoient excellens, ils vouloient être loués, il les a servis selon leur goût.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, qu'il s'est bien amusé à leurs dépens.

LA MARQUISE.

Allons, vous lui en voulez.

LE COMMANDEUR.

Moi ? je vous jure que non, au contraire; mais j'ai été plus de trois ans à me faire à son

ton, & quelquefois même encore il m'embarrasse ; mais comme il m'a donné des preuves très-fortes de son amitié, elles m'ont rassuré.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez donc ?

LE COMMANDEUR.

Beaucoup. Et je lui ai fait souvent des reproches de cette diable d'habitude, qui empêche de savoir réellement ce qu'il pense.

LA MARQUISE.

C'est votre défiance ordinaire qui fait que vous lui trouvez ce défaut.

LE COMMANDEUR.

Voilà bien les femmes ; quand on n'est pas de leur avis sur les hommes qu'elles protegent, elles vous trouvent des torts.

LA MARQUISE.

Torts ou non, si vous aimez le Comte, vous devez approuver mon projet.

LE COMMANDEUR.

Quel est-il ?

LA MARQUISE.

De le marier.

LE COMMANDEUR.

A propos de quoi ?

LA MARQUISE.

Parce que je sais qu'il s'ennuie d'être garçon.

LE COMMANDEUR.

Il vous l'a dit ?

LA MARQUISE.

Oui, très-souvent.

LE COMMANDEUR.

Et vous le croyez ?

LA MARQUISE.

Sûrement. En vérité, Commandeur, vous m'impatientez.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas mon dessein. Poursuivez : à qui le destinez-vous ?

LA MARQUISE.

A la Baronne de Rianville.

LE COMMANDEUR.

Elle ne plaira pas au Comte.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? c'est une femme très-aimable.

LE COMMANDEUR.

Si vous voulez. Vous la trouvez aimable, parce qu'elle rit toujours ; & moi je vous réponds qu'elle ne rit que par décontenancement.

LA MARQUISE.

Cela ne fait rien ; elle eſt gaie au moins.

LE COMMANDEUR.

Voilà encore ce que je ne vous accorde pas.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien contrariant aujourd'hui !

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous verez s'il ne faudra pas que je me mêle de ce mariage-là pour qu'il réuſſiſſe ; je ne vous en dis pas davantage, parce que vous diriez encore que j'en veux à la Baronne.

LA MARQUISE.

J'entends le Comte, vous allez voir s'il me perſiflera.

LE COMMANDEUR.

Oh que non, il n'oſera jamais.

LA MARQUISE.

Je me garderai bien de lui dire tout ce que vous penſez de la Baronne.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

EH bien, Comte, vous venez de vous promener ; vous allez me dire comment vous trouvez mon parc.

LE COMTE.

Je le trouve admirable !

LA MARQUISE.

Connoissiez-vous les jardins à l'Angloise ?

LE COMTE.

J'en avois entendu parler ; & je crois que les jardins à l'Angloise de France sont beaucoup plus beaux que ceux d'Angleterre.

LA MARQUISE.

Tout cela d'après ce que vous venez de voir ?

LE COMTE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

Pour moi, je suis persuadée que le centre du goût est en Angleterre.

LE COMTE.

Voilà ce que j'avois toujours pensé.

LA MARQUISE.

Réellement ? je suis bien aise de me rencontrer ainsi avec vous. Voyons ce qui vous a le plus frappé dans mon parc ?

LE COMTE.

Tout.

LA MARQUISE.

Comment tout ?

LE COMTE.

Votre gazon, qui contient tout le parc.

LA MARQUISE.

Oui, oui, vous avez raison ; je ne veux marcher que sur de la verdure.

LE COMTE.

On ne sauroit mieux penser ; rien n'égale les gazons pour donner de l'ombre.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus frais.

LE COMTE.

C'est ce que je vous dis. Vous aviez de grands arbres touffus qui couvroient tout ; on ne savoit où se mettre à l'abri.

LA MARQUISE.

Oh ! j'ai fait couper tout cela, j'ai tout rajeuni.

LE COMTE.

Oui, ces arbres ſans tête qui courent les uns après les autres ſur vos gazons, ſont charmants !

LA MARQUISE.

Délicieux ! vous verrez, quand ils ſeront venus.

LE COMTE.

Ces tombes de fleurs que l'on rencontre par-ci, par-là ſur vos gazons, m'ont fait un plaiſir à quoi l'on n'eſt pas accoutumé.

LA MARQUISE.

Et mes montagnes ?

LE COMTE.

Charmantes ! la vue paſſe par-deſſus, rien n'eſt plus commode ! Voilà ce que j'ai trouvé de mieux imaginé dans ces ſortes de jardins-là.

LA MARQUISSE.

Vous ne me parlez pas de mes arbres étrangers, de mes arbres verts.

LE COMTE.

Il n'y a rien comme cela !

LA MARQUISE

Je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez content.

LE COMTE.

Comment ne le ſerois-je pas ? cela vous agrandit, vous éleve au-deſſus de tout le monde !

LA

LA MARQUISE.

Comment cela, Comte? je ne comprends pas bien.

LE COMTE.

Vous ſavez que les pins, les ſapins, tous ces arbres-là, dans leur pays, touchent les cieux, qu'à peine les regards peuvent atteindre à leurs cîmes?...

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus vrai.

LE COMTE.

Et ici on y touche avec la main.

LA MARQUISE.

Vous avez raiſon : on ſe croit des géants ou des Dieux. A propos de cela, vous avez vû mon cedre du Liban?

LE COMTE.

Ah! je vous en réponds; le Vicomte me l'a montré.

LA MARQUISE.

C'eſt lui qui me l'a donné.

LE COMTE.

Il m'a fait faire bien du chemin pour le trouver.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il a la vue baſſe, il falloit l'aider.

LE COMTE.

Je ne demandois pas mieux; & pour cela je

regardois parmi les arbres les plus grands celui qui domineroit, quand le Vicomte, qui étoit resté derriere moi, s'est écrié : Comte, le voilà, le voilà. Je me suis retourné, & j'ai vu le Vicomte qui étoit à quatre pattes à terre, & dont le nez me cachoit votre cedre du Liban.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous l'avez vu enfin ; convenez que cela fera un bien bel arbre un jour ?

LE COMMANDEUR.

Oui, dans trois mille ans. Ma foi, vous êtes excellents tous les deux ! (*il rit en s'en allant.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

A QUI en a donc le Commandeur ? je ne l'ai jamais vu rire autant.

LA MARQUISE.

Je sais bien pourquoi.

LE COMTE.

Vous me le direz ?

LA MARQUISE.

Il croit que vous me persiflez.

LE COMTE.

Je le reconnois bien là, il est toujours défiant.

LA MARQUISE.

C'est son défaut, je lui ai dit mille fois.

LE COMTE.

Et vous avez bien fait; mais vous ne le corrigerez jamais.

LA MARQUISE.

C'est ce que je pense, & je crains extrêmement que sa défiance ne me gagne.

LE COMTE.

Vous n'y avez nul penchant.

LA MARQUISE.

Il est vrai; mais venons à ce que j'ai à vous dire. Vous savez toute l'amitié que j'ai pour vous?

LE COMTE.

J'espere que vous n'ignorez pas combien elle m'est chere, & que vous me rendez justice.

LA MARQUISE.

Je veux du moins vous le prouver. Je sais que vous n'êtes pas riche, & j'ai envie de vous marier.

LE COMTE.

Comment ?

LA MARQUISE.

J'ai à vous propoſer une veuve de qualité, jeune, jolie, très-aimable, jouiſſant de quarante mille livres de rentes, avec les eſpérances d'en avoir encore autant.

LE COMTE.

Cela me conviendroit très-fort.

LA MARQUISE.

Pour cela, je l'ai engagé à venir ici paſſer quelques jours ; mais je veux que cela ſoit fait tout de ſuite.

LE COMTE.

La connois-je ?

LA MARQUISE.

Vous pouvez connoître ſon nom ; mais je ne crois pas que vous l'ayiez jamais vu : c'eſt la Baronne de Rianville.

LE COMTE.

Je ne la connois pas.

LA MARQUISE.

Elle va arriver dans le moment.

LE COMTE.

Mais ce mariage-là m'arrangeroit on ne peut pas davantage.

LA MARQUISE.

Je vous réponds de le faire réussir.

LE COMTE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

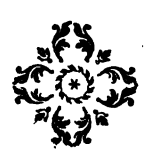
LA MARQUISE.

Je vois, je crois, une voiture qui arrive ; c'est peut-être elle. Il faut que je le sache. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE COMTE.

DIABLE ! quarante mille livres de rentes, ce seroit une excellente affaire ! Il faut convenir que la Marquise est une bien bonne femme. Ne négligeons pas ceci, & finissons promptement, puisqu'elle croit que cela est aisé.



SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

C'EST elle-même ; je ſuis sûre que vous en ſerez enchanté.

LE COMTE.

Je le ſuis déjà.

LA MARQUISE.

Non, je vous dis vous en ſerez content ; mais avant de la voir, laiſſez-moi la prévenir, & vous viendrez quand vous jugerez que nous aurons un peu cauſé.

LE COMTE.

Songez que je vous laiſſe entiérement la maîtreſſe de tout.

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi faire. J'entends du bruit ; allez-vous en.



SCENE VI.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh, la voilà donc, enfin, cette charmante Baronne! (*Elles s'embrassent.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, oui, me voilà. (*Riant.*) Mais savez-vous que j'ai cru que je n'arriverois jamais; j'ai éprouvé toutes sortes de malheurs. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Comment donc!

LA BARONNE.

J'ai voulu faire la premiere poste avec mes chevaux; j'ai rencontré des charretiers qui m'ont baré le chemin. Mes gens se sont battus; c'étoit quelque chose d'affreux. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais vous avez dû avoir grande peur?

LA BARONNE.

Oh! j'ai été dans un état! Est-ce que Julie ne s'est pas trouvée mal! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Vous l'avez amenée pourtant?

LA BARONNE.

Sûrement, je l'ai amenée. Je lui ai dit en arrivant d'aller se coucher. C'est incroyable tout ce qui m'arrive! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Enfin, vous voilà.

LA BARONNE.

Et mon beau-pere, qui est à la mort. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Réellement?

LA BARONNE.

Oui, il est abandonné des médecins. Vous savez combien il m'a tourmenté; cependant je le regrette fort. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Je le crois. Mais votre mari lui ressembloit.

LA BARONNE.

Ah! malgré cela, je le pleurerai toute ma vie. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Il faut mettre un terme à votre douleur.

LA BARONNE.

Voilà ce que je ne saurois gagner sur moi; j'en

rêve toutes les nuits ; il me fait des peurs affreuses ! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Pour chasser ces idées-là, il faut vous remarier. Est-ce que vous ne vous ennuyez pas d'être veuve ?

LA BARONNE.

Si je m'ennuie ? je m'ennuie à la mort ; cela peut-il être autrement ? (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

L'on a beau dire ; notre existence, à nous autres femmes, est celle qu'un mari nous donne ; nous tenons de lui toute notre considération. J'ai un homme à vous proposer, qui est non-seulement un homme de mérite, mais qui est fort aimable.

LA BARONNE.

Ah le Baron étoit très-aimable, & je ne retrouverai jamais un mari comme lui. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais vous ne connoissez pas le Comte de Moquart ?

LA BARONNE.

J'en ai entendu parler, & l'on m'a fait craindre horriblement de le rencontrer. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ? Quelle enfance !

LA BARONNE.

C'eſt qu'il a la réputation de perſifler tout le monde, & que je crains toujours qu'on ne ſe moque de moi, cela me déſole; (*Elle rit.*) parce que je ne ſaurois m'en appercevoir.

LA MARQUISE.

Le Comte a le deſir de vous plaire; ainſi cela doit vous raſſurer. Le voici : c'eſt ſon cœur qui le conduit vers vous.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

VENEZ, venez, Comte. Tenez, voilà cette chere Baronne, dont je vous ai tant parlé.

LE COMTE.

Tout ce que vous m'en avez dit, Madame, eſt fort au-deſſous de ce que je vois; & vous peignez foiblement vos amis.

LA MARQUISE.

Vous la trouverez encore mieux quand vous la connoîtrez davantage. Ah çà, Comte, vou-

lez-vous bien lui tenir compagnie pendant que je vais achever une lettre qu'il faut que je faſſe partir dans l'inſtant ?

LA BARONNE.

Mais, Madame . . . (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Je ne ferai pas long-temps.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE, *riant.*

LA Marquiſe eſt folle, je crois, de me laiſſer comme cela en tête à tête avec quelqu'un que je vois pour la premiere fois.

LE COMTE.

Si c'étoit une plaiſanterie, elle retomberoit entiérement ſur moi, & mon amour-propre ne feroit pas flatté qu'on me crût auſſi peu redoutable ; mais elle connoit le reſpect dont je ſuis capable, & celui que vous inſpirez.

LA BARONNE.

Vous me trouvez un air redoutable, apparemment ? (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ecoutez donc, Madame, il faut être prodigieusement en garde pour ne pas se livrer entiérement au sentiment que vous faites naître ; & si le desir de vous plaire n'étoit pas retenu par la crainte de n'y pas réussir....

LA BARONNE.

Oui, je vois que votre modestie vous empêche de vous en trouver digne. C'est le défaut ordinaire des hommes : cependant cela n'empêche pas qu'on ne les craigne ; mais je dis beaucoup. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ne plaisantez pas, Madame, je vous en supplie ; je vais vous parler absolument du fond de mon cœur. Ce que je viens de vous dire n'a rien qui doive vous surprendre ; & ce doit être le langage de tous ceux qui vous connoissent ; mais si je pouvois l'emporter sur eux par une préférence qui me lieroit à vous pour toute ma vie, je ne conçois pas qu'il puisse y avoir jamais de bonheur plus grand !

LA BARONNE.

Voilà qui est divin ! Un pouvoir si subit de mes charmes auroit de quoi me tourner la tête, sur-tout étant senti par un homme aussi supérieur que vous, Monsieur. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Peut-être vous paroît-il ridicule que j'ose vous l'avouer si promptement ; mais si vous me connoissiez davantage, peut-être vous détermineriez-vous moins difficilement ; & ma supériorité, pour parler selon vous, s'éclipseroit bientôt : voilà ce qui m'engage à faire en sorte d'arracher un consentement qui ne devroit être que le prix d'un temps considérable d'assiduités & de soins.

LA BARONNE.

Ce que j'admire, c'est l'excès de votre modestie. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

C'est que je ne crois pas que dans une affaire si sérieuse, il faille se donner pour plus que l'on ne vaut.

LA BARONNE.

Mais je trouve que vous valez beaucoup, & j'ai mes craintes aussi, c'est que vous ne vous abusiez excessivement sur tout ce que je vous parois mériter. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Parlez-moi donc sérieusement, Madame, & tirez-moi de l'inquiétude où vous me mettez ; répondez-moi, je vous prie, d'une maniere à me donner l'espérance la plus flatteuse que je puisse concevoir.

LA BARONNE.

Oh! je vous crois très-sincérement, & rien ne peut m'engager plns facilement à me décider que le ton que vous venez d'employer. (*Elle rit, & sort.*

SCENE IX.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Ce qui m'arrive est unique ! je me suis moqué de vingt femmes, qui en ont toutes été la dupe ; & celle-ci, à qui je parle très-sérieusement, se rit de moi ! je m'y perds. Sans doute elle aime ailleurs. La Marquise n'en est pas instruite, apparemment. Je suis désespéré d'avoir vu la Baronne !



SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Où sont donc ces Dames ? réponds-moi : que fais-tu là à rêver, toi ?

LE COMTE.

C'est une aventure incroyable !

LE COMMANDEUR.

Quoi donc ?

LE COMTE.

Cette Baronne de Rianville, vient de se moquer de moi en plein.

LE COMMANDEUR.

Comment ?

LE COMTE.

La Marquise est une tête aussi comme il n'y en a point. Elle avoit imaginé que je pourrois épouser la Baronne, je crois qu'elle l'a prévenu de ce projet, j'arrive ; elle me laisse avec elle : sa fortune m'avoit tenté, & sa figure me décide dès le premier moment ; jamais aucune femme n'a su me plaire davantage.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, tout a été conclu, arrangé dans l'inſtant, ſans doute ?

LE COMTE.

Eh ! point du tout. J'ai tout employé pour lui faire connoître l'aſcendant que ſes charmes ont acquis tout-à-coup ſur mon cœur, en la voyant pour la premiere fois, & je lui ai montré le deſir le plus vif de l'épouſer.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas perdre de temps.

LE COMTE.

Mais je la croyois prévenue par la Marquiſe, & je ne voulois pas d'ailleurs qu'elle crût que je puſſe former ſur elle d'autres deſſeins.

LE COMMANDEUR.

Cela eſt délicat.

LE COMTE.

Tu m'impatientes avec tes réflexions.

LE COMMANDEUR.

Finis.

LE COMTE.

La Marquiſe n'a fait que me rire au nez, & je n'ai pu lui rien perſuader.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

LE

LE COMTE.

J'en suis sûr.

LE COMMANDEUR.

Celui-là est délicieux !

LE COMTE.

Cette exclamation-là, prouve tout-à-fait l'intérêt que tu prends à ma situation.

LE COMMANDEUR.

Ta situation ! voilà un grand mot. Voyons, expliquons-nous : tu en es donc réellement amoureux ?

LE COMTE.

Je te dis à en perdre l'esprit.

LE COMMANDEUR.

Ah çà, en honneur, tu ne me persifles pas, tu n'as pas réussi ?

LE COMTE.

Je te dis que je suis désespéré.

LE COMMANDEUR.

Je n'avois pas prévu cela.

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

LE COMMANDEUR.

Je te le dirai. Voici ces Dames ; je vais tâcher de pénétrer les raisons de la Baronne. Ne t'éloigne pas.

LE COMTE.

Je remets mes intérêts entre tes mains.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elles ne me voyent pas, écoutons.

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, Madame, je ne saurois croire cela.

LA BARONNE.

Je vous dis que je le connoissois de réputation, & l'on ne m'a pas trompée. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais que vous a-t-il dit enfin ?

LA BARONNE.

Oh! que sais-je, moi ? que je pouvois seule faire son bonheur, comme s'il me connoissoit depuis long-temps; enfin, il ne m'a pas dit un mot sans me persifler. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et que lui avez-vous répondu ?

LA BARONNE.

Que j'étois enchantée de sa modestie. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et tout cela en riant ?

LA BARONNE.

Mais jugez, j'étois d'un embarras extrême. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Il est donc persuadé qu'il vous convient ?

LA BARONNE.

Je crains qu'il n'imagine que j'aie été la dupe de tout ce qu'il m'a dit. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Eh bien, Madame, vous pouvez cesser d'être inquiete.

LA MARQUISE.

Quoi, vous avez entendu ce que la Baronne vient de dire ?

LE COMMANDEUR.

Oui, vraiment, & tout ceci est fort plaisant!

LA MARQUISE.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

C'est que le Comte est réellement persuadé que Madame la Baronne s'est moquée de ses prétentions sur elle.

LA MARQUISE.

Ah! celui-là eſt charmant!

LA BARONNE.

Madame, Monſieur le Commandeur me perſifle auſſi, & je vous avoue que j'en ſuis furieuſe. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Non, je vous réponds du Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Et moi du Comte; mais je vois que vous ſerez difficiles à perſuader l'un & l'autre. Je vous ai bien dit, Madame la Marquiſe, que ce mariage-là ne réuſſiroit pas, ſi je ne m'en mêlois point.

LA MARQUISE.

Et que comptez-vous faire pour cela?

LE COMMANDEUR.

Le voici. Il faut que Madame la Baronne m'honore aſſez de ſa confiance, pour me dire tout naturellement ſi le Comte lui convient.

LA BARONNE.

J'ai déjà dit à Madame, qu'un homme, qui la premiere fois qu'il m'a vue m'a perſiflée, ne ſauroit me convenir. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Mais, ſuppoſé qu'il ne vous ai pas perſiflée?

LA BARONNE.

Eh bien, un autre homme qui lui ressembleroit, & qui n'auroit pas le défaut qu'il a, ne me déplairoit pas. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Je vais le faire venir. (*Il va chercher le Comte.*)

LA BARONNE.

Ah ! gardez-vous-en bien, il me fait une frayeur mortelle. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et que risquez-vous de l'entendre encore une fois ?

LA BARONNE.

Mais tout. S'il alloit vouloir m'épouser malgré moi, (*elle rit.*) je serois très-malheureuse.

LA MARQUISE.

Quelle folie !

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MADAME, voici le Comte, qui est désespéré de n'avoir pu vous persuader de la vérité de tout ce qu'il vous a dit.

LE COMTE.

Il est très-vrai, Madame, que la malheureuse prévention où vous êtes contre moi, fera le malheur de ma vie, & que je ne sais comment m'exprimer, pour vous convaincre de la vérité de mes sentiments.

LA BARONNE.

Je sais à merveille qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous croire, & que même vous en seriez fort aise. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ah ! Madame, je serois au comble du bonheur !

LA BARONNE.

Voilà ce que je dis, & ce qui n'arrivera pas. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Mais pourquoi ?

LE COMMANDEUR.

C'eſt que tu ne pourras jamais perſuader à Madame tout ce que tu ſens pour elle.

LA MARQUISE.

Oui, elle eſt très-piquée de ce que vous l'avez perſiflée ; elle prétend que vous avez cette réputation, & que vous vous êtes laiſſé entraîner par ce penchant, dès le premier moment que vous l'avez vu.

LE COMTE.

Moi ! il feroit poſſible ?...

LA MARQUISE.

Je l'ai fort aſſuré que non.

LE COMMANDEUR.

Et moi auſſi. Tout ce que j'ai gagné, c'eſt qu'elle a trouvé que je la perſiflois. Voilà le fruit de ta malheureuſe habitude, de ne plus rien pouvoir perſuader.

LE COMTE.

A quelles épreuves faut-il que je me ſoumette, Madame, je vous en ſupplie ; ordonnez, exigez, je ſuis prêt à tout.

LA BARONNE.

Je n'en veux point d'autres ; il m'eſt doux de

m'être trompée, & je vous prie de le croire. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Tu dois être content.

LE COMTE.

Oui, Madame ne se moque-t-elle pas encore de moi ?

LA BARONNE.

Je vous réponds que ce n'est pas mon défaut. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Allons, je dois aller cacher ma honte.

LE COMMANDEUR.

Ecoute-moi.

LE COMTE.

Que pourras-tu me dire ?

LE COMMANDEUR.

Que ceux qui passent leur vie à plaisanter, ne supportent pas quelquefois la plaisanterie des autres ; qu'ils craignent autant le ridicule, qu'ils sont charmés de le faire naître, & de sacrifier tout ce qui se trouve sous leur main pour le seul plaisir d'amuser.

LE COMTE.

Je ne vois pas à quoi tu en veux venir, si ce n'est encore à me rendre plus odieux aux yeux de Madame.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce qui n'arrivera pas, si tu ne veux plus avoir de défiance. Madame est vraie, & elle suit les mouvements de son cœur en consentant à t'épouser.

LE COMTE.

Seroit-il bien possible ?

LA MARQUISE.

Madame, rassurez-le donc; allons, ma chere Baronne.

LA BARONNE.

Monsieur le Commandeur vient d'exprimer si bien tout ce que je pense, que je n'ai rien à y ajouter. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Eh bien, tu vois comme elle se moque de moi.

LA BARONNE.

Vous m'offenserez très-vivement, Monsieur, si vous continuez d'avoir cette pensée. Lorsque j'ai bien voulu revenir de la prévention où j'étois contre vous, sur la parole de Madame la Marquise & celle de Monsieur le Commandeur. Je vous le dis très-sérieusement. (*Elle rit.*)

LE COMTE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

LA BARONNE.

Vous hésitez encore à me croire ; prenez-y garde, je penserai que vous voulez jouer la modestie. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Et je ne vous paroîtrai donc jamais vrai ?

LA BARONNE.

Sera-ce ma faute ? n'ai-je pas fait tout ce qu'il falloit pour me persuader moi-même ? (*Elle rit.*

LA MARQUISE.

Tenez, convenez de vos faits, & ne vous expliquez pas davantage.

LA BARONNE.

Pour moi, j'y consens de tout mon cœur. (*Elle lui donne sa main en riant.*)

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Ah ! mon bonheur n'est donc plus douteux !

LE COMMANDEUR.

Je vais dévoiler à présent tout le mystere. La gaieté de Madame la Baronne t'a embarrassé ?

LE COMTE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

J'ai voulu que tu sentisses une fois bien véritablement par toi-même, combien, avec l'ha-

bitude de persifler, on ôte la confiance à ceux avec qui on est exposé à vivre tous les jours.

LA BARONNE.

L'avis est bon, Monsieur le Comte. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Et je vous jure d'en profiter.

LE COMMANDEUR.

Allons, ne nous occupons plus que du soin d'assurer votre bonheur.



L'UNIFORME
DE
CAMPAGNE.

CENTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUVERDIER, *Auditeur des comptes.*

ME. PAVARET, *Sœur de M. Duverdier.*

Mlle. BATILDE, *Fille de M. Duverdier.*

M. GOBERGEAU, *Substitut.*

M. LANDIER, *Greffier.*

M. DE CLAIRVILLE, *Fils de M. Landier.*

M. BETASSIER, *Président au grenier à sel de Troyes.*

LA BRIE, *Laquais de M. Gobergeau.*

La Scene est dans la maison de campagne de M. Duverdier, à Arcueil.



L'UNIFORME DE CAMPAGNE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. PAVARET, Mlle. BATILDE.

Mlle. BATILDE.

EH bien, ma tante, que dites-vous de Monſieur de Clairville, avec le nouvel uniforme ?

ME. PAVARET.

Je dis qu'il eſt bien bon de l'avoir fait faire.

Mlle. BATILDE.

Moi, je ſuis fort aiſe qu'il s'occupe de plaire à mon pere.

ME. PAVARET.

Et vous avez raiſon, puiſque vous l'aimez ;

mais je n'en trouve pas moins ridicule votre pere, de vouloir avoir un uniforme à sa campagne.

Mlle. BATILDE.

Mais on dit que tout le monde en a.

Me. PAVARET.

Parce que tout le monde veut faire comme les Grands ; & qu'est-ce qui a commencé ? c'est le Roi d'abord, & puis les Princes. Je me suis fait expliquer tout cela, encore c'étoit des uniformes de chasse ; & mon frere n'avoit pas besoin de faire faire des habits verds à tous ses amis, pour tuer des lapins dans sa basse-cour.

Mlle. BATILDE.

Il tire quelquefois des moineaux.

Me. PAVARET.

Oui, & il manque toujours les hirondelles.

Mlle. BATILDE.

Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verds.

Me. PAVARET.

Vous êtes peut-être comme mon frere, qui a choisi cette couleur-là, parce qu'il s'appelle Monsieur Duverdier. Est-ce qu'il ne vouloit pas que les femmes fussent aussi habillées de verd ?

Mlle. BATILDE.

Cela m'auroit été fort égal.

Me.

ME. PAVARET.

Moi je ne l'ai pas voulu ; on auroit cru que j'y aurois applaudi, pendant que je suis très-fâché qu'il ait cette fantaisie-là. Il me semble que j'entends dire : Voyez donc les airs que se donne Monsieur Duverdier, pour un Auditeur des comptes ; encore s'il étoit Président, à la bonne heure. Et feu mon mari, qui avoit pensé l'être, n'auroit jamais fait une chose pareille.

Mlle. BATILDE.

En vérité, ma tante...

ME. PAVARET.

Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteroient jamais la livrée de Monsieur Duverdier ; enfin, cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-temps.

Mlle. BATILDE.

Il est sûr que nous aurons des hommes.

ME. PAVARET.

Moi, j'aime les femmes ; parce qu'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, & que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous restons toujours toutes seules.

Mlle. BATILDE.

Monsieur Landier nous tient quelquefois compagnie.

ME. PAVARET.

Oui, & il ne dit pas un mot ; si vous l'ai-

mez, c'eſt qu'il eſt le pere de Monſieur de Clairville. Pour Monſieur Gobergeau, il ſe moque de tout le monde.

Mlle. BATILDE.

Il eſt l'ami de mon pere; & je crois qu'il faudroit le mettre dans nos intérêts.

Me. PAVARET.

Pour déterminer votre mariage avec Monſieur de Clairville, n'eſt-ce pas ?

Mlle. BATILDE.

Oui, ma tante.

Me PAVARET.

Et vous croyez qu'il ſera fort empreſſé de vous ſervir ?

Mlle. BATILDE.

Pourquoi non ?

Me. PAVARET.

Il eſt vrai qu'il pourroit avoir de là occaſion de vous faire des mauvaiſes plaiſanteries, & cela pourroit bien l'engager à ſe mêler de vos affaires.

Mlle. BATILDE.

Ah! voilà Monſieur de Clairville.

SCENE II.

ME. PAVARET, Mlle BATILDE, M. DE CLAIRVILLE.

ME. PAVARET.

EH bien, Monsieur, ma niece est charmée de vous voir en habit verd ; & moi, je vous trouve bien bon d'avoir eu cette complaisance.

M. DE CLAIRVILLE.

Il n'y a pas grand mérite à cela, Madame ; d'ailleurs, vous savez ce qui m'occupe le plus : ainsi tout ce qui peut y avoir rapport ne sauroit être négligé.

ME. PAVARET.

Je ne crois pas que vous soyez inquiet de votre sort.

M. DE CLAIRVILLE.

Mais, Madame....

ME. PAVARET.

Vous avez de l'impatience ?

M. DE CLAIRVILLE.

Je l'avoue : je compte sur vos bontés ; mais Monsieur Duverdier ne termine rien.

ME. PAVARET.

Il n'avoit que ſon uniforme dans la tête ; cela l'empêchoit de s'occuper d'autre choſe ; & c'eſt ce qui faiſoit, quand je lui parlois de votre mariage, qu'il me répondoit oui, nous verrons cela ; rien ne preſſe.

Mlle. BATILDE.

Mais s'il s'engageoit avec un autre, ma tante ?

ME. PAVARET.

Je n'y donnerois pas mon conſentement, ma niece.

M. DE CLAIRVILLE.

Et s'il alloit en avant ?

ME. PAVARET.

Ma niece n'auroit pas mon bien.

M. DE CLAIRVILLE.

Et j'en ſerois la cauſe ! Ah ! Madame, j'en mourrois de douleur.

Mlle. BATILDE.

Que m'importeroit d'être riche, ſi l'on me ſéparoit de vous ?

ME. PAVARET.

Votre pere ſe tient tranquille à ſon ordinaire.

M. DE CLAIRVILLE.

Il m'a dit qu'il parleroit ; mais il ne preſſera rien. Je n'oſe parler moi-même, & je ne ſais

pas si je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de Monsieur Duverdier.

Mlle. BATILDE.

Comment donc ?

M. DE CLAIRVILLE.

C'est que j'ai refusé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

Me. PAVARET.

Il est donc sorti ?

M. DE CLAIRVILLE.

Oui, il se promene le long des haies.

Mlle. BATILDE.

Ah ! voilà un Monsieur que je ne connois pas. Ma tante, allons-nous-en.

Me. PAVARET.

Je le veux bien. Il est aussi en uniforme : il faut que ce soit un ami de votre pere.

Mlle. BATILDE.

Cela ne fait rien. Restez ici, Monsieur de Clairville, pour savoir qui c'est.

M. DE CLAIRVILLE.

J'irai vous rejoindre tout de suite.



SCÈNE III.

M. BETASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

M. BETASSIER.

AH ! Monsieur, je vous cherchois ; on m'avoit dit que vous êtiez ici, & je vous ai reconnu d'abord quand je vous ai vu.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi, Monsieur ?

M. BETASSIER.

Oui, vraiment ; ce n'est pas que vous ne soyez bien rajeuni depuis dix ans que vous avez passé à Troyes ; mais je sais bien pourquoi.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi rajeuni ?

M. BETASSIER.

Oui vraiment, & cela ne me surprend pas, parce que mon pere m'a dit que je verrois à Paris des choses bien extraordinaires.

M. DE CLAIRVILLE.

Celle-la, en effet, le seroit un peu.

M. BETASSIER.

Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire le vrai, parce que j'en ai bien vu des exemples.

M. DE CLAIRVILLE.

Des exemples ?

M. BETASSIER.

Oui, des gens qui ſont rajeunis, & cela eſt tout ſimple : quand on a toujours porté perruque, & que l'on reprend ſes cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

M. DE CLAIRVILLE.

C'eſt une réflexion que je n'avois pas faite.

M. BETASSIER.

Et puis il m'étoit impoſſible de ne pas vous reconnoître avec votre habit verd.

M. DE CLAIRVILLE.

Comment ?

M. BETASSIER.

Oui, mon pere m'a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde ſeroit en habit verd ici.

M. DE CLAIRVILLE.

C'eſt une raiſon.

M. BETASSIER.

Oui, une raiſon qui ma retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, & cela m'a coûté bien cher.

M. DE CLAIRVILLE.

Il falloit venir ſans cela.

M. BETASSIER.

Mon pere me l'avoit bien défendu ; & le tailleur m'a fait attendre de jour en jour jusqu'aujourd'hui ; tantôt c'étoit une nôçe, tantôt c'étoit un deuil, tantôt .... Et puis il m'a fait mon habit trop large ; & comme il avoit pris trop de drap, à ce qu'il m'a dit, il m'a fait quatre culottes & un gilet pour l'hiver, & tout cela me coûte horriblement d'argent, qu'il a fallu payer encore.

M. DE CLAIRVILLE.

Il me paroît que vous avez affaire à Monsieur Duverdier ?

M. BETASSIER.

Oui, Monsieur, & une affaire qui doit me rapporter beancoup d'argent ; c'est ce qui me consolera de la dépense de mon habit verd.

M. DE CLAIRVILLE.

En ce cas, Monsieur, je vous laisse, cela ne me regarde pas.

M. BETASSIER.

Quoi ! vous n'êtes pas Monsieur Duverdier ?

M. DE CLAIRVILLE.

Non, Monsieur.

M. BETASSIER.

Il est singulier que vous lui ressembliez autant.

M. DE CLAIRVILLE.

Tenez, je crois que je l'entends ; je m'en vais. (*Il sort.*)

M. BETASSIER.

J'ai bien fait de n'en pas dire davantage. Voilà ce que c'est que de savoir garder son secret. J'ai une grande obligation à mon pere de m'avoir élevé à cela.

SCENE IV.

M. GOBERGEAU, M. BETASSIER.

M. GOBERGEAU, *à part.*

QUELLE diable de fantaisie d'aller tirer des moineaux ! On ne trouve personne ici pour jouer au billard. Mais quel est cet homme-là : je ne l'ai jamais vu ; je pourrai m'en amuser peut-être.

M. BETASSIER.

Vous me regardez beaucoup ; je vois bien que vous me reconnoissez, Monsieur.

M. GOBERGEAU.

Il est vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

M. BETASSIER.

C'eſt ce que mon pere m'a dit : il prétend que j'ai autant d'eſprit que quand j'étois petit, & vous vous en appercevrez bien ; parce que vous n'aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon pere à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Je m'en ſouviens bien, & je trouve que vous avez preſque autant d'eſprit que lui.

M. BETASSIER.

Oh ! bien davantage, à ce que m'a dit ma mere. Enfin, je ſuis bien aiſe de vous trouver ; car j'ai penſé dire notre ſecret à un Monſieur tout à l'heure que j'avois pris pour vous.

M. GOBERGEAU.

Et vous voyez bien à préſent que vous ne vous trompez pas ?

M. BETASSIER.

Oh ! pour cela non ; mais c'eſt qu'il avoit un habit verd comme vous.

M. GOBERGEAU.

Il eſt vrai que cela change bien la phyſionomie ; cependant moi je vous ai reconnu tout de ſuite.

M. BETASSIER.

C'eſt que vous avez une bonne mémoire.

M. GOBERGEAU.

Mais pas trop ; car j'oublie toujours les noms.

M. BETASSIER.

Vous ne vous fouvenez pas du mien quand j'étois petit ?

M. GOBERGEAU.

J'ai une idée confufe...

M. BETASSIER.

Je l'ai pourtant porté jufqu'à quinze ans, & je m'appellois Coço.

M. GOBERGEAU.

Ah! Coco! cela eft vrai.

M. BETASSIER.

Mais à préfent je m'appelle Monfieur Betaffier.

M. GOBERGEAU.

Ah ! Monfieur Betaffier, je fuis bien votre très-humble ferviteur.

M. BETASSIER.

Ah! Monfieur Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

M. GOBERGEAU.

Je vous rends ce que je vous dois.

M. BETASSIER.

Vous avez bien de la bonté. Vous ne favez peut-être pas d'où vient ce nom ?

M. GOBERGEAU.

Votre pere a oublié de me le mander.

M. BETASSIER.

Il vient d'un clos que nous avons où nous élevons du bétail, & le bétail chez nous est des moutons, comme vous savez.

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, je sais cela.

M. BETASSIER.

De sorte qu'un clos renfermant le bétail, nous l'appellons bétassier, & mon pere m'a fait prendre ce nom; parce qu'en l'ajoutant à celui de Président, cela sonne bien, voyez : Monsieur le Président Betassier.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort beau !

M. BETASSIER.

Je crois que Mademoiselle votre fille sera fort aise de s'appeller Madame la Présidente Betassier ?

M. GOBERGEAU.

Il n'en faudra pas davantage pour la déterminer à vous épouser. Mais d'où êtes-vous Président ?

M. BETASSIER.

Du grenier à sel.

M. GOBERGEAU.

Je ne m'étonne pas si vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

M. BETASSIER.

Cela n'est pas difficile à penser, parce que dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

M. GOBERGEAU.

Il me paroît que vous avez de l'érudition.

M. BETASSIER.

Eh mais, je le crois bien. Est-ce que je n'ai pas été reçu tout-d'un coup avocat à Bourges, dès que je me suis présenté ?

M. GOBERGEAU.

Vous n'avez donc pas eu besoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil ?

M. BETASSIER.

Non. L'on m'a dit qu'il y avoit un de mes confreres qui l'occupoit, qu'il faudroit attendre trop long-temps; je m'en suis passé pour épargner mon argent.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort sensé.

M. BETASSIER.

C'est qu'on ne l'a pas plutôt dépensé, qu'on ne l'a plus.

M. GOBERGEAU.

Fort bien dit.

M. BETASSIER.

A propos de cela, on dit que Mademoiselle votre fille est une riche héritiere; parce qu'elle a une tante qui est veuve, & qui ne veut pas se remarier.

M. GOBERGEAU.

Oui, c'est un excellent parti.

M. BETASSIER.

Son bien ne diminuera pas avec moi.

M. GOBERGEAU.

Vous saurez donc le faire valoir?

M. BETASSIER.

C'est là mon grand talent. Imaginez-vous que j'ai amassé tout l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs, quand j'étois au college.

M. GOBERGEAU.

C'est être bien habile.

M. BETASSIER.

Et depuis je n'ai rien prêté, qu'on ne m'en ait rendu bien davantage.

M. GBOERGEAU.

C'est être généreux!

M. BETASSIER.

Sûrement; car il y a des gens qui ne prêtent

jamais rien afin qu'on ne le garde pas, de peur de le perdre.

M. GOBERGEAU.

Et vous aimez beaucoup l'argent ?

M. BETASSIER.

Oh! comme tout! Oh! si vous mourez de bonne heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien : allez, allez, tous vos petits enfants seront bien riches.

M. GOBERGEAU.

Mais si la tante en question ne pense pas comme vous ?

M. BETASSIER.

Cela ne m'inquiete pas. On m'a dit qu'elle avoit bien de l'esprit.

M. GOBERGEAU.

Oui; mais elle est très-prodigue.

M. BETASSIER.

Oh! cela ne m'embarrasse pas, parce que je me mettrai à la tête de ses affaires, je la prendrai en pension chez moi, & elle n'aura nulle dépense à faire; c'est même ce que mon pere vous mande dans une lettre que je devrois déjà vous avoir donnée : attendez que je la cherche. (*Il cherche dans sa poche.*)



SCENE V.

M. LANDIER, M. GOBERGEAU, M. BETASSIER.

M. LANDIER.

QUE fais-tu donc ici, Gobergeau ?

M. BETASSIER.

Monſieur s'appelle Monſieur Gobergeau ?

M. LANDIER.

Sûrement.

M. GOBERGEAU.

Le diable t'emporte.

M. LANDIER.

Allons, viens trouver ces Dames qui t'attendent.

M. GOBERGEAU.

J'étois ici avec ton gendre.

M. LANDIER.

Mon gendre ?

M. GOBERGEAU.

Oui, je te laiſſe avec lui.

M. LANDIER.

Je ne ſais ce que tu veux dire. (*Il veut s'en aller.*)

SCENE

SCENE VI.

M. LANDIER, M. BETASSIER.

M. BETASSIER, *à part.*

Il ne me reconnoît pas. (*haut.*) Monſieur, un moment, je vous prie.

M. LANDIER.

Que me voulez-vous ?

M. BETASSIER.

Quoi, Monſieur, vous ne vous ſouvenez pas de m'avoir vu quelque part ?

M. LANDIER.

Non, jamais.

M. BETASSIER.

Ce n'eſt pas votre faute.

M. LANDIER.

Je le crois bien.

M. BETASSIER.

C'eſt que je ſuis bien grandi, comme vous voyez.

M. LANDIER.

Cela peut être.

M. BETASSIER.

Et puis vous ne m'avez pas vu encore en habit verd.

M. LANDIER.

Allons, je n'ai rien à vous dire.

M. BETASSIER.

Pardonnez-moi, Monſieur ; quand vous me connoîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires enſemble.

M. LANDIER.

Vous vous trompez.

M. BETASSIER.

Oh que non ; ſi je me ſuis trompé deux fois, je ne me tromperai pas une troiſieme. Apprenez que je ſuis le Préſident Betaſſier.

M. LANDIER.

Cela m'eſt fort égal.

M. BETASSIER.

C'eſt que vous ne ſavez pas mon nouveau nom.

M. LANDIER.

Je n'en ai que faire.

M. BETASSIER.

C'eſt moi qui m'appellois autrefois Coco. Vous me remettez bien à préſent ?

M. LANDIER.

Point du tout. Et je vous dis que j'ai affaire.

M. BETASSIER.

Si c'eſt dans votre jardin, je me promenerai avec vous.

SCENE VII.

ME. PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle. BATILDE.

M. GOBERGEAU.

TENEZ, le voilà qui s'en va avec notre ami Landier.

ME. PAVARET.

Eh! pourquoi faire?

M. GOBERGEAU.

Je lui ai perſuadé que Landier étoit ſon prétendu beau-pere.

ME. PAVARET.

Mais c'eſt donc ce qu'on appèlle abſolument un ſot?

M. GOBERGEAU.

Oh! je vous en réponds, & le plus vilàin avare qu'il ſoit poſſible de rencontrer.

ME. PAVARET.

Ce ſera au moins une raiſon à oppoſer à mon frere.

M. GOBERGEAU.

J'ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire ; mais il ne faut pas perdre de temps.

ME. PAVARET.

Quel eſt ce moyen ?

M. GOBERGEAU.

Vous ſaurez que les habits verds lui tournent la tête ; & qu'il croit, dès qu'il en voit un, que c'eſt Duverdier : il m'a prit pour lui.

Mlle. BATILDE.

Il a cru auſſi que Monſieur de Clairville étoit mon pere.

M. GOBERGEAU.

Où eſt-il Clairville ?

ME. PAVARET.

Il eſt allé chercher Monſieur Landier, pour l'engager à parler fortement à mon frere ; il voudroit bien que vous vouluſſiez auſſi l'appuyer.

M. GOBERGEAU.

Nous n'aurons pas beſoin de cela.

ME. PAVARET.

Que prétendez-vous faire ?

M. GOBERGEAU.

Qu'il me prenne encore pour Duverdier ; & je lui parlerai d'un ton....

Mlle. BATILDE.

Mais il vous reconnoîtra.

M. GOBERGEAU.

Non, non, laissez-moi faire. Songez donc que l'uniforme aide toujours à le tromper.

Me. PAVARET.

S'il étoit au moins bon à cela, je ne le désapprouverois plus.

M. GOBERGEAU.

Ah! voila la Brie.

SCENE VIII.

Me. PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle. BATILDE, LA BRIE, *une perruque à la main.*

M. GOBERGEAU.

Est-ce bien là une perruque de Duverdier?

LA BRIE.

Oui, Monsieur; c'est St. Jean qui me l'a donnée.

M. GOBERGEAU.

Allons, cela est bon. Mon chapeau bordé.

LA BRIE.

Le voilà.

M. GOBERGEAU.

Et mon fusil ?

LA BRIE.

Je l'ai apporté aussi. Tenez, il n'est pas chargé.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort bien. N'as-tu pas vu un Monsieur en habit verd que tu ne connois pas ?

LA BRIE.

Oui, Monsieur, il revient par ici : il m'a appellé ; mais je ne lui ai pas répondu.

M. GOBERGEAU.

Tu as bien fait. Va-t-en lui dire que Monsieur Duverdier l'attend ici.

LA BRIE.

Cela suffit. (*Il sort.*)

M. GOBERGEAU.

Et vous, Mesdames, allez-vous en ; j'irai vous dire si j'ai réussi.

ME. PAVARET.

Ne tardez pas.

M. GOBERGEAU.

J'irai, dès que j'aurai rempli mon objet.

ME. PAVARET.

Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas que vous ne réussissiez pas.

M. GOBERGEAU.

Allez-vous-en, car j'entends quelqu'un.

ME. PAVARET.

Allons, venez, ma niece.

SCENE IX.

M. BETASSIER, M. GOBERGEAU, LA BRIE.

LA BRIE.

TENEZ, Monsieur, le voilà Monsieur Duverdier.

M. BETASSIER.

Ah! Monsieur, j'ai eu bien de la peine à vous trouver.

M. GOBERGEAU.

C'est que j'étois allé à la chasse. Comment se porte votre pere?

M. BETASSIER.

Fort bien, Monsieur Gobergeau : il vous fait bien ses compliments.

M. GOBERGEAU.

Pourquoi donc m'appellez-vous Monsieur Gobergeau ?

M. BETASSIER.

Ah ! je vous demande pardon ; mais c'est que j'ai parlé tout à l'heure à un Monsieur qui s'appelloit comme cela, & qui vous ressemble beaucoup, mais beaucoup.

M. GOBERGEAU.

Cela n'est pas étonnant, il est mon frere de lait.

M. BETASSIER.

Les freres de lait se ressemblent donc dans ce pays-ci ?

M. GOBERGEAU.

Comme les jumeaux.

M. BETASSIER.

Ah ! c'est la même chose ?

M. GOBERGEAU.

Sans doute. Je suis bien aise que vous ayez fait faire mon uniforme, je l'avois mandé à votre pere.

M. BETASSIER.

Il me l'avoit bien recommandé ; & cela m'a coûté bien cher.

M. GOBERGEAU.

Cela ne fait rien. L'argent est fait pour s'en servir.

M. BETASSIER.

Oui; mais plus on peut le garder, & mieux l'on fait.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! Est-ce que vous seriez un avare?

M. BETASSIER.

Point du tout.

M. GOBERGEAU.

A la bonne heure; car vous ne conviendriez pas à ma fille; mais je lui recommanderai de vous former en tout cas. Vous êtes fort riche; en vous alliant avec moi, vous le serez encore davantage.

M. BETASSIER.

Cela est bien bon.

M. GOBERGEAU.

Ainsi, il faudra vous faire honneur de votre bien.

M. BETASSIER.

C'est aussi ce que je ferai.

M. GOBERGEAU.

Vous aurez bonne chere chez vous, sans doute?

M. BETASSIER.

Oui, en moutons sur-tout, parce que nous en avons beaucoup; aussi nous aurons un gigot

tous les jours où nous aurons du monde ; & les autres jours, des épaules, & tout cela bien rôti.

M. GOBERGEAU.

C'eſt l'affaire du ménage, ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carroſſe bien commode ?

M. BETASSIER.

Non vraiment. Je compte que nous nous en irons par la diligence, où je retiendrai deux places, quand nous ſerons prêts de partir.

M. GOBERGEAU.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? vous croyez que je ſouffrirai que ma fille, quand elle ſera Madame la Préſidente Betaſſier, arrive à Troyes dans une diligence publique ?

M. BETASSIER.

Mais écoutez donc, Monſieur Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Non, Monſieur Betaſſier, je veux que ma fille faſſe la route en poſte, & avec beaucoup de monde.

M. BETASSIER.

Mais la diligence va en poſte, & avec beaucoup de monde. Il n'y a pas à craindre des voleurs.

M. GOBERGEAU.

Ce n'eſt pas les voleurs que je crains pour ma

fille, elle ne les craint point non plus; d'ailleurs les gens riches ſont faits pour être volés, ils le ſont tous les jours, il faut s'accoutumer à cela.

M. BETASSIER.

Mais je ne l'ai jamais été.

M. GOBERGEAU.

C'eſt que vous n'avez pas encore eu une maiſon à vous.

M. BETASSIER.

J'eſpere que j'empêcherai bien qu'on me vole.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! Préſident, vous avez l'ame craſſe. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, & par deſſus tout cela une vache.

M. BETASSIER.

Ah! je vois bien à préſent que vous vous moquez de moi.

M. GOBERGEAU.

Non, parbleu, ce ſont mes intentions & celles de ſa tante.

M. BETASSIER.

Mais, Monſieur, on n'attele pas une vache avec des chevaux, celà ſeroit vilain.

M. GOBERGEAU.

Ignorant! vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'une vache?

M. BETASSIER.

Ah, ah, ah! je ne sais pas ce que c'est qu'une vache, moi? un Président, au grenier à sel encore. (*Il rit.*)

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, riez; une vache se met sur l'impériale de la voiture.

M. BETASSIER.

Elle doit l'assommer.

M. GOBERGEAU.

Non; car c'est un pannier dans lequel on met des robes, des bonnets, & toutes les choses dont une femme a besoin.

M. BETASSIER.

Je ne comprendrai jamais cela.

M. GOBERGEAU.

Je le crois bien.

M. BETASSIER.

D'ailleurs, je n'ai pas besoin de nourrir quatre chevaux & une vache quand je serai arrivé à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Il le faudra pourtant.

M. BETASSIER.

Ni d'avoir une voiture à quatre places quand

nous ne ferons que deux ; car moi, je ne veux jamais mener perſonne.

M. GOBERGEAU.

Et qui menera les deux femmes-de-chambre de la Préſidente ?

M. BETASSIER.

Elle n'en aura pas.

M. GOBERGEAU.

Elle n'en aura pas ! ma fille n'aura pas de femmes-de-chambre !

M. BETASSIER.

Non ; parce que nous avons un perruquier à Troyes qui coëffe toutes les femmes de la ville, elle le prendra.

M. GOBERGEAU.

Elle ne le prendra pas, ni vous non plus ; car vous n'épouſerez jamais ma fille.

M. BETASSIER.

Mais écoutez donc, Monſieurs Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Et j'écrirai à votre pere que vous êtes un vilain, un avare.

M. BETASSIER.

Mais ſi Mademoiſelle votre fille vouloit de moi ?

M. GOBERGEAU.

Elle n'eſt pas capable de penſer comme vous.

M. BETASSIER.

Que je lui parle ſeulement.

M. GOBERGEAU.

Je ne le ſouffrirai pas ; & dès ce moment tout eſt rompu.

M. BETASSIER.

Monſieur, que je vous diſe un mot.

M. GOBERGEAU.

Non, je n'écoute plus rien, & je vous prie de ſortir de chez moi, & dans l'inſtant.

M. BETASSIER.

Vous me chaſſez ?

M. GOBERGEAU.

Ah ! je vous en réponds. Allons, ſortez.

M. BETASSIER.

Monſieur, ſavez-vous que j'ai du cœur ?

M. GOBERGEAU.

Qu'eſt-ce que vous ferez ?

M. BETASSIER.

Je m'en irai, & je n'épouſerai point votre fille.

M. GOBERGEAU.

C'eſt tout ce que je demande.

SCENE X.

M. DE CLAIRVILLE, M. BETASSIER, M. GOBERGEAU.

M. DE CLAIRVILLE.

Monsieur Gobergeau, ces Dames vous prient de venir promptement; mon pere eſt avec elles.

M. GOBERGEAU, *bas.*

La peſte t'étrangle !

M. BETASSIER.

Quoi! c'eſt là Monſieur Gobergeau?

M. DE CLAIRVILLE.

Monſieur, c'eſt lui-même, un des amis de Monſieur Duverdier.

M. GOBERGEAU, *bas à M. de Clairville.*

Bourreau, que faites-vous?

M. DE CLAIRVILLE.

Moi?

M. GOBERGEAU, *bas.*

Oui, vous. Allons, allons-nous-en; je vous dirai cela.

SCENE XI.

M. BETASSIER.

Ah, ah ! ce n'étoit pas là Monsieur Duverdier !... Aussi je ne m'y étois pas trompé d'abord ; je vois bien à présent qu'il faut toujours suivre son premier mouvement ; si je l'eus cru pourtant, je serois parti, & je serois revenu à Troyes sans l'avoir vu. Et mon pere, qu'est-ce qu'il auroit dit ?... Mais j'entends quelqu'un ; il faut que je prenne bien garde à moi.



SCENE

SCENE XII.

M. DUVERDIER, M. BETASSIER.

M. DUVERDIER, *un fusil à la main, & un chapeau sur la tête.*

MAIS voyez un peu ce vilain garde ! vouloir m'empêcher de tirer des moineaux : encore je n'ai jamais pu trouver les deux que j'ai tués en trois heures de temps. Ah ! je ne crains pas son procès-verbal.

M. BETASSIER.

C'est encore Monsieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Seroit-ce vous, Monsieur Betassier ?

M. BETASSIER.

Eh ! vous le savez bien ; mais je ne vous crains pas, comme vous voyez.

M. DUVERDIER.

Comment, vous ne me craignez pas ?

M. BETASSIER.

Non ; & je ne m'en irai pas que je n'aie parlé à Monsieur Duverdier.

M. DUVERDIER.

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis Monſieur Duverdier.

M. BETASSIER.

Ah! qu'on ne m'attrape pas comme cela trois fois. Je ne vous parlerai ſeulement pas.

M. DUVERDIER.

Vous ne me parlerez pas?

M. BETASSIER.

Non, non, je vais attendre Monſieur Duverdier dans le jardin.

M. DUVERDIER.

Mais je vous dis encore une fois que c'eſt moi.

M. BETASSIER.

Bon, bon; c'eſt pour me chaſſer encore que vous voulez me faire reſter.

M. DUVERDIER.

Je vous ai chaſſé, moi?

M. BETASSIER.

Mais, sûrement.

M. DUVERDIER.

Mais regardez-moi bien.

M. BETASSIER.

Oui, pour voir encore Monſieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien obſtiné!

M. BETASSIER.

Mais vous l'êtes plus que moi ; puiſque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes Monſieur Duverdier.

M. DUVERDIER.

Mais eſt-ce qu'on peut s'y tromper ?

M. BETASSIER.

Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d'habits verds.

M. DUVERDIER.

Ah ! vous les déſapprouvez ?

M. BETASSIER.

Et j'ai raiſon.

M. DUVERDIER.

Vous avez raiſon ? Mais approchez-vous donc, & regardez-moi.

M. BETASSIER, *regardant.*

Ah !

M. DUVERDIER.

Quoi ?

M. BETASSIER.

Il eſt vrai. Il me ſemble à préſent que vous n'êtes pas Monſieur Gobergeau. Ah çà, dites vrai : êtes-vous bien Monſieur Duverdier ? là, ne me trompez pas.

M. DUVERDIER.

Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe ?

M. BETASSIER.

C'eſt que vous m'avez déjà trompé pluſieurs fois.

M. DUVERDIER.

Moi ?

M. BETASSIER.

Vous.... ou Monſieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Monſieur Gobergeau aime à plaiſanter, & il ſe ſera amuſé....

M. BETASSIER.

A ſe moquer de moi ?

M. DUVERDIER.

Mais, oui.

M. BETASSIER.

Ecoutez donc, je penſe à préſent que cela pourroit bien être.

M. DUVERDIER.

Dites-moi d'abord pourquoi vous déſapprouvez mon uniforme ?

M. BETASSIER.

Je n'ai point déſapprouvé votre uniforme, je ne ſais pas ce que c'eſt.

M. DUVERDIER.

Ce ſont les habits verds que nous portons ici.

M. BETASSIER.

Dame, premiérement, c'eſt qu'ils ſont bien chers.

M. DUVERDIER.

Ah ! vous êtes donc un avare ?

M. BETASSIER.

Vous voyez bien que vous êtes Monſieur Gobergeau ; car il m'a déjà dit cela.

M. DUVERDIER.

C'eſt-à-dire, qu'il vous connoît.

M. BETASSIER.

Non, Monſieur ; car je ne ſuis pas un avare.

M. DUVERDIER.

Qu'eſt-ce donc que vous êtes ?

M. BETASSIER.

Je ſuis économe.

M. DUVERDIER.

Ce n'eſt pas trop le vice du temps ; mais j'aime mieux cela que de faire des dettes, en dépenſant plus que ſon revenu, comme font actuellement bien des gens dans ce pays-ci.

M. BETASSIER.

Oh ! je ne ſerai sûrement pas comme cela.

M. DUVERDIER.

Voilà ce que m'a mandé pluſieurs fois votre pere.

M. BETASSIER.

Vous connoiſſez donc ſon écriture ?

M. DUVERDIER.

Mais sûrement.

M. BETASSIER, *montrant la lettre.*

Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui eſt-elle ?

M. DUVERDIER.

De votre pere.

M. BETASSIER, *donnant la lettre.*

Ah ! vous êtes donc le vrai Monſieur Duverdier ; j'en ſuis bien sûr à préſent, je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

M. DUVERDIER, *liſant.*

Il m'avoit déjà mandé tout cela. Ah ! il vous avoit recommandé de vous faire faire un habit verd ?

M. BETASSIER.

Oui, vraiment ; & je vous ai dit combien j'en avois été fâché.

M. DUVERDIER.

Sûrement, ma ſœur aſſurera tout ſon bien à ma fille, lorſque vous l'épouſerez.

M. BETASSIER, *ſe frottant les mains.*

Cela fera une bonne affaire !

M. DUVERDIER.

Vous paroiſſez bien aimer l'argent.

M. BETASSIER.

Pas mal.

M. DUVERDIER.

C'eſt votre affaire. Je vais vous mener chez ma ſœur, & vous y verrez ma fille.

M. BETASSIER.

Cela me fera grand plaiſir.

M. DUVERDIER.

Vous ſerez donc bien aiſe de vous marier ?

M. BETASSIER.

Oui, Monſieur, avec Mademoiſelle votre fille.

M. DUVERDIER.

Peut-être qu'elle ne paroîtra pas vous aimer beaucoup d'abord.

M. BETASSIER.

Oh ! cela ne fait rien.

M. DUVERDIER.

Mais, par la ſuite, cela viendra.

M. BETASSIER.

Ou cela ne viendra pas ; mais je ſerai ſon mari toujours.

M. DUVERDIER.

C'eſt donc là tout ce que vous voulez ?

M. BETASSIER.

Oui, avec le reſte.

M. DUVERDIER.

Ah ! ah ! vous êtes un petit malin.

M. BETASSIER.

Oh ! point du tout, je veux dire avec le bien qu'elle m'apportera.

M. DUVERDIER.

Mais fi donc ! il ne faut pas dire cela.

M. BETASSIER.

Oh ! pardonnez-moi, puisque je le pense.

M. DUVERDIER.

Je vois du moins que vous êtes franc,

M. BETASSIER.

Oui, Monsieur, c'est ce que je suis.

M. DUVERDIER.

Allons, venez, venez.



SCENE DERNIERE.

ME. PAVARET, Mlle. BATILDE, M. DUVERDIER, M. GOBERGEAU, M. LANDIER, M. BETASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

ME. PAVARET.

MON frere, je viens vous faire part d'une résolution que j'ai prise.

M. DUVERDIER.

Et moi, ma sœur, je viens vous présenter Monsieur Betassier, qui sera mon gendre.

ME. PAVARET.

Ah! c'est Monsieur?

M. BETASSIER.

Oui, Madame, c'est moi qui aurai l'honneur....

M. DUVERDIER.

Ma fille, saluez Monsieur.

M. BETASSIER.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas la peine de vous déranger.

M. DUVERDIER.

Ma sœur, notre contrat sera bientôt fait, parce que nous sommes d'accord de tout.

M. BETASSIER.

Oui, nous sommes d'accord; & Madame doit être très-sûre que son bien sera en très-bonnes mains.

Me. PAVARET.

Qu'est-ce qu'il dit donc Monsieur Betassier?

M. BETASSIER.

Oh! vous savez bien, Madame.

Me. PAVARET.

Je ne comprends pas.

M. GOBERGEAU.

C'est qu'il est fort gai, à ce qu'il paroît, Monsieur Betassier.

M. BETASSIER.

Oui, Monsieur, c'est là mon défaut.

M. GOBERGEAU.

Cependant on n'a pas toujours envie de rire.

M. BETASSIER.

Oh! moi, quand je me marie, tout m'est égal.

Me. PAVARET.

A propos de mariage, mon frere, nous pourrons faire nos deux nôces le même jour.

M. DUVERDIER.

Comment nos deux nôces ?

Me. PAVARET.

Oui, celle de ma niece & la mienne.

M. DUVERDIER.

Vous vous mariez ?

Me. PAVARET.

Oui. Puisque vous ne voulez pas donner votre fille à Monsieur de Clairville qu'elle aime, je l'épouse, & je lui donne tout mon bien.

M. DUVERDIER.

Et vous y consentez, vous, Monsieur Landier ?

M. LANDIER.

C'est leur affaire, pourquoi m'y opposerois-je ?

M. GOBERGEAU.

Il a raison; tout le monde est ici d'accord.

M. DUVERDIER.

En ce cas, Monsieur Betassier, vous êtes trop heureux.

M. BETASSIER.

Comment, trop heureux ?

M. DUVERDIER.

Oui, je craignois que ma sœur, qui protégeoit Monsieur de Clairville, ne s'opposât à votre mariage avec ma fille, & par ce moyen elle n'y met plus d'obstacle.

M. BETASSIER.

Cependant, moi j'y en trouve un.

M. DUVERDIER.

Vous êtes ſans doute plus éclairé que nous.

M. BETASSIER.

Mais cela pourroit bien être ; car vous ne voyez pas que ſi Madame donne ſon bien à Monſieur en l'épouſant, Mademoiſelle n'aura ni le Monſieur, ni le bien.

M. DUVERDIER.

Il eſt vrai ; mais elle vous aura.

M. BETASSIER.

Oui, elle m'auroit, ſi Madame lui donnoit ſon bien.

ME. PAVARET.

Si je lui donne mon bien, ce ſera à condition que Monſieur de Clairville l'épouſera

M. BETASSIER.

Ah ! dans ce cas-là vous le lui donneriez ?

ME. PAVARET.

Sûrement.

M. BETASSIER.

Mais vous n'aviez donc pas beſoin de moi ?

ME. PAVARET.

Non, Monſieur.

M. DUVERDIER

Mais, ma ſœur ....

ME. PAVARET.

Voyez le parti que vous avez à prendre.

M. DUVERDIER.

Vous voulez que ma fille épouse absolument Clairville ?

ME. PAVARET.

Oui, mon frere.

M. DUVERDIER.

Et vous, Monsieur ?

M. BETASSIER.

Ce sera comme il vous plaira.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien honnête. En ce cas, j'y consens de tout mon cœur.

Mlle. BATILDE.

Ah, ma tante, que je vous ai d'obligation !

ME. PAVARET.

Soyez heureux, mes enfants, & je serai trop contente.

M. BETASSIER.

Je ne vois pas pourquoi mon pere m'a fait venir ici, pour être témoin de tout cela, moi.

M. GOBERGEAU.

Eh ! n'êtes-vous pas trop heureux de remporter l'uniforme de M. Duverdier à Troyes ?

M. BETASSIER.

Je voudrois ne l'avoir jamais vu, ni porté de ma vie, & je repars tout de suite. (*Il s'en va.*)

M. GOBERGEAU.

Par la diligence, sans doute ?

M. DUVRDEIER.

Laissons-le aller ; je suis seulement fâché que ce soit un uniforme de moins que je verrai dans ma maison.

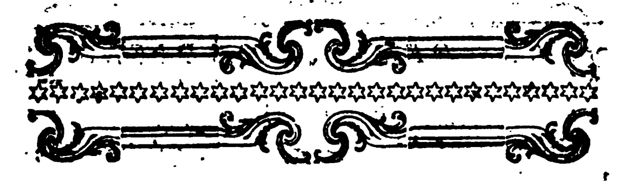


LES
DEUX COMÉDIENS
DE
PROVINCE.
CENT UNIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

RAMAGEAU, *en habit brodé.* } *Comédiens.*
RIANVAL, *en habit de valet.* }
ROBERT, }
GRAND-PIERRE, } *Paysans.*
JEAN LE BLANC, }
JAQUOT, }

La Scene est dans la Campagne.



LES DEUX COMÉDIENS DE PROVINCE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

SAIS-TU bien, Rianval, que je commence à être fort content de ce qui nous est arrivé.

RIANVAL.

Quoi, Ramageau ? de ce que notre salle de comédie a été brûlée, & qu'il ne nous reste plus rien.

RAMAGEAU.

Mais nous n'avions pas grand-chose.

RIANVAL.

Nous avons sauvé le meilleur, qui étoit nos habits de théatre.

RAMAGEAU.

Et en nous sauvant ainsi, nos dettes sont payées.

RIANVAL.

Nous n'aurions jamais pu satisfaire ces animaux de créanciers.

RAMAGEAU.

Nous ne pouvions leur donner pour argent comptant, que la scene de Dom Juan & de Monsieur Dimanche.

RIANVAL.

Et celle du Joueur avec son Tailleur. Oui; mais nous voyageons à pied.

RAMAGEAU.

Nous nous promenons : qu'est-ce que nous faisons par jour, deux ou trois lieues ?

RIANVAL.

Selon que les châteaux se trouvent sur notre chemin. Cette vie me paroît assez commode ; c'est à-peu-près celle des mendiants, qui ne sement rien, & qui recueillent autant que ceux qui travaillent.

RAMAGEAU.

Ai-je l'air d'un mendiant ? en ai-je le ton, avec cet habit & mes talons rouges ?

RIANVAL.

C'est moi qui te le donne le ton ; je suis comme le chat botté, & toi comme le fils du meûnier, je te fais valoir ; mais j'aime mieux mon rôle que le tien.

RAMAGEAU.

Tu vis avec les valets.

RIANVAL.

Oui, que je fais rire, & qui me régâlent bien.

RAMAGEAU.

On me traite avec respect sur les chemins où je passe, & avec considération dans les maisons.

RIANVAL.

Oui ; parce que je vais annoncer qu'un Seigneur, dont la chaise est cassée dans le village, demande au Seigneur chatelain à coucher & à souper ; mais quand on n'a pas le sol pour jouer dans la société, on ne fait pas un trop beau rôle.

RAMAGEAU.

Je joue le rôle d'amoureux auprès de toutes les femmes ; & elles me trouvent charmant, & de la meilleure compagnie.

RIANVAL.

Oui ; mais il faut partir le lendemain avant que tout le monde soit éveillé, afin qu'on ne s'apperçoive pas que nous n'avons pas d'équi-

page. Tu attends long-temps le fouper ; & moi je mange en arrivant, & je dors, fi j'en ai envie, en attendant qu'on ferve ; enfin, je ne changerois pas mon habit contre le tien.

RAMAGEAU

Ni moi non plus, affurément ; tu ne manges que des reftes, quand je fais très-bonne chere.

RIANVAL.

Il ne faut pas tant faire le fin, ces reftes valent mieux que nos foupers d'auberge. En arrivant ici, j'ai mangé d'un pâté excellent, dont j'ai encore deux bons morceaux de croûte dans ma poche, que tu ferois peut-être bien heureux de trouver demain, fi notre journée eft longue.

RAMAGEAU.

Fi donc !

RIANVAL.

Tu as peut-être bien faim, à préfent que tu fais le dédaigneux.

RAMAGEAU.

Mais pas mal. Sais-tu fi je ferai bonne chere ce foir ?

RIANVAL.

Tu auras une fricaffée de poulet, une compote de pigeons, un dindon rôti avec une falade.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

Cela ne sera peut-être pas trop bon ; c'est la femme du concierge qui fait la cuisine ; nous aurions dû aller plus loin.

RAMAGEAU.

L'idée de vivre ici aux dépens d'un homme absent, m'a paru plaisante.

RIANVAL.

Oui, & ces bonnes gens qui nous ont dit : Monsieur est sans doute Monsieur Rotor, l'ami de notre maître.

RAMAGEAU.

Cela est assez heureux ; car nous ne savions pas le nom d'un de ses amis.

RIANVAL.

Je me suis informé de ce Monsieur Rotor.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

C'est un vilain homme, qui a une très-mauvaise réputation dans le pays, qui est dur, inhumain & fat.

RAMAGEAU.

Voilà donc le rôle qu'il faudra que je joue tant que je resterai ici ; car je pense que nous pourrions y rester deux jours pour faire blanchir nos chemises, en disant que nous attendons une nouvelle chaise, ayant renvoyé la nôtre.

RIANVAL.

Cela eſt bien imaginé.

RAMAGEAU.

Tu ſens bien que je vais regner en maître dans cette maiſon, comme ſi elle m'appartenoit.

RIANVAL.

Moi, qui n'ai pas de vanité, j'aimerois autant aller ailleurs ; car ſi le véritable maître de la maiſon arrivoit, cela ſeroit embarraſſant.

RAMAGEAU.

Pour des Comédiens ? j'inventerois cent fables dans un inſtant. Tu n'auras qu'à ſeulement me ſoutenir.

RIANVAL.

Ne t'embarraſſe pas.

RAMAGEAU.

Mais le ſouper doit être prêt. J'ai envie de retourner au château.

RIANVAL.

La faim rend le temps long.

RAMAGEAU.

Voici des payſans qui nous regardent beaucoup.

RIANVAL.

C'eſt de la conſidération & des reſpects qu'ils t'apportent.

RAMAGEAU.

Il faut en jouir, & s'amuser pour passer le temps, en attendant le souper.

SCENE II.

RAMAGEAU, RIANVAL, ROBERT, GRAND-PIERRE, JEAN LE BLANC, JACQUOT.

ROBERT, *à Rianval.*

Nous saurons bien si c'est Monsieur Rotor.

JEAN LE BLANC.

J'allons le demander à cet autre qui est avec lui.

JACQUOT.

Laisse-moi faire.

GRAND-PIERRE.

Eh bien oui ; si c'est lui, je l'y parlerons.

JACQUOT.

Pourriez-vous me dire comment s'appelle ce Monsieur là ?

RIANVAL.

C'est Monsieur Rotor.

ROBERT.

C'eſt bian vrai ?

RIANVAL.

Quand je vous le dis, vous devez me croire.

GRAND-PIRRRE.

En vous remerciant.

RAMAGEAU

Qu'eſt-ce que veulent ces gens-là ?

ROBERT.

Nous demandions ſi vous vous appelliez Monſieur Rotor ?

RAMAGEAU.

Oui, pourquoi.

ROBERT.

C'eſt vous, Monſieur, qui avez fait bâtir ce château à deux lieues d'ici ?

RAMAGEAU.

Oui, le trouvez-vous beau ?

GRAND-PIERRE.

Ah ! mon Dieu, oui Monſieur, très-beau ; il y a une avenue bien longue !

RAMAGEAU.

Mais pas mal.

JAQUOT.

Il y avoit là des maiſons avant l'avenue.

RAMAGEAU.

Oui qui m'embarrassoient, j'ai fait raser tout cela.

ROBERT.

Et savez-vous à qui étoient ces maisons.

RAMAGEAU.

Je ne m'en souviens plus.

ROBERT.

C'étoit à la veuve Martin qui étoit ma mere.

GRAND-PIERRE.

Et à la veuve Michel qui étoit ma tante.

JEAN LE BLANC.

Et notre cousine à nous deux. *Il montre Jaquot.*

RAMAGEAU.

Eh bien, à la bonne heure.

ROBBRT.

Mais, Monsieur, quand on prend le bien des gens, il faut le payer.

RAMAGEAU.

Cela est juste.

GRAND-PIERRE.

On n'en a payé que le quart.

RAMAGEAU.

Apparemment que cela ne valoit pas davantage.

ROBERT.

Elles n'ont pas pu acheter d'autres maiſons, & c'eſt vous qui les avez rendu malheureuſes en les ruinant.

RAMAGEAU.

Elles ſont payées ; ainſi tout cela eſt fini.

GRAND-PIERRE.

Nous ne vous demandons pas d'argent ; mais cela n'eſt pas fini.

RAMAGEAU.

Comment ! cela n'eſt pas fini ?

ROBERT.

Non morgué, & je voulons en tirer vengeance nous-mêmes ; puiſque je n'avons pas pû avoir de bonnes raiſons autrement.

RAMAGEAU.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Si j'appelle mes gens, je vous ferai aſſommer.

GRAND-PIERRE.

Nous ne les craignons pas. En vela un qui nous paroît un honnête homme, qu'il ne ſe mêle pas de cela.

RIANVAL.

Meſſieurs, je ne dis rien.

ROBERT.

Et vous faites bien.

RAMAGEAU.

Mais un petit moment ; mes amis, qu'est-ce que vous voulez ?

GRAND-PIERRE.

Vous donner autant de coups de bâton que vous nous avez volés d'écus.

RAMAGEAU.

Eh bien, un moment, je vous les rendrai.

ROBERT.

Oui, vous nous le promettrez, & puis vous ne nous tiendrez pas parole ; j'aimons mieux le certain que l'incertain. *Il leve son bâton.*

RAMAGEAU.

Ah ! ça un moment, écoutez-moi ; il faut s'expliquer, je crois que vous avez raison.

JAQUOT.

Je le savons bien.

RAMAGEAU.

On m'a dit que ce Monsieur Rotor étoit un vilain, un avare.

JEAN LE BLANC.

Dites un frippon, de prendre le bien d'autrui.

RAMAGEAU.

Eh bien, oui il est un frippon, un coquin, tout ce que vous voudrez ; mais je ne suis pas Monsieur Rotor, moi.

GRAND-PIERRE.

Oh ! que je ne nous payons pas de ces raiſons là.

RAMAGEAU.

Bien loin d'être Monſieur Rotor, je ne ſuis qu'un Comédien, & je m'appelle *Ramageau*.

JEAN LE BLANC.

Oh ! vous autres gens riches, vous avez trente-ſix noms, cela eſt égal.

RAMAGEAU.

Je vous dis que je ne ſuis pas riche.

RIANVAL.

Cela eſt bien vrai.

ROBERT.

Encore une fois, je vous diſons de ne pas vous mêler de cela ; vous faites mal de ſervir un coquin comme celui-là ; mais il faut vivre comme on peut, & je vous le paſſons.

RIANVAL, *à part.*

Je ne ſais pas trop comment il ſe tirera delà.

RAMAGEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire ce que je vous dis ?

GRAND-PIERRE.

Parce que vous avez un habit qui ne ment pas comme vous, & qui dit que vous êtes riche.

JAQUOT.

Et que vous nous avez dit, vous-même, que vous êtiez Monſieur Rotor.

RAMAGEAU.

J'ai voulu badiner.

ROBERT.

Oh ! bien, nous n'avons pas envie de rire ; & nous ne badinerons pas, nous. *Il leve ſon bâton.*

RAMAGEAU.

Comment.... *Il s'enfuit.*

GRAND-PIERRE.

Oh ! je t'attrapperons bian. *Ils courent tous après ; on les entend frapper, & Ramageau crie :*

RAMAGEAU, *ſans paroître.*

Haye, haye, haye.

RIANVAL.

Le pauvre diable, n'aimera plus autant ſon bel habit.

RAMAGEAU, *revenant en criant.*

Haye, haye, haye.

ROBERT.

Monſieur, nous vous baillons bien le bonjour.

GRAND-PIERRE.

Oui, nous voilà quitte.

JAQUOT.

A moins que vous ne vouliez nous revenir revoir.

JEAN LE BLANC.

Je vous régalerons de même.

SCENE DERNIERE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

LE diable emporte les coquins ! Mais pourquoi donc ne m'as-tu pas défendu ?

RIANVAL.

Et avec quoi ? Et puis je n'ai pas voulu diminuer ta part de la considération qu'on te porte avec ton habit brodé.

RAMAGEAU.

Oui ; c'est bien là le moment de plaisanter.

RIANVAL.

Monsieur Rotor veut-il venir souper au château ?

RAMAGEAU.

Le diable emporte Monsieur Rotor, son ami, & son château.

RIANVAL.

Et l'avenue, n'est-ce pas ?

RAMAGEAU.

Je n'ai pas envie que ces coquins-là reviennent ici me retrouver ; allons-nous en.

RIANVAL.

Mais tu n'as pas soupé.

RAMAGEAU.

Ah ! je n'ai pas faim, éloignons-nous toujours promptement.

RIANVAL.

Allons, je le veux bien ; mais tu ne seras pas fâché de trouver la croûte de pâté que j'ai dans ma poche, ce soir ou demain matin.



ARLEQUIN,

ARLEQUIN,

CHIEN ENRAGÉ.

CENT DEUXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

PANTALON.
LE DOCTEUR.
CAMILLE, *Servante de M. Pantalon.*
ARLEQUIN, *Valet du Docteur.*

La Scene est chez Monsieur Pantalon.



ARLEQUIN, CHIEN ENRAGÉ.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE *balayant l'appartement & s'arrêtant.*

MONSIEUR Pantalon me dit de tout ranger ici avec soin, qu'il a des raisons qu'il me dira : qu'est-ce que cela signifie ? S'il alloit me forcer de l'épouser !.... comment lui résister si Arlequin ne m'aide pas ? (*Elle balaye, puis elle s'arrête*) : Arlequin m'a promis de venir ici ce matin, & il ne vient pas. (*Elle balaye*). Ne m'aimeroit-il plus ? (*Elle balaye*). Ah ! le voilà. (*Elle quitte son balais pour aller à Arlequin*).

SCENE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *tournant autour de l'appartement; Camille le fuit.*

HÉ, je cherche Camille par toute la maison & je ne la trouve pas, il faut qu'elle soit allée chez la Bouchere, puis chez la Rôtisseur, après elle aura été acheté de la salade, après la salade elle aura acheté (*Camille se met devant lui*). Ah, te voilà, je t'ai cherché par-tout, dans le puits, dans le four, dans l'écurie, la remise, sous les lits, sous les fauteuils, dans.... hé comment te portes-tu? Et bonjour, ma chere Camille, je ne t'ai pas plus vu depuis hier au soir. J'ai rêvé toute la nuit que je te disois : ah, que tu es jolie! que tu es charmante! que tu as un beau petit nez! que tu as de beaux petits yeux! que tu as une belle grande bouche! que tu as de belles grandes oreilles! que tu as.... & toi, tu me disois, (*faisant la petite voix*) : Ah, mon cher Arlequin, que tu es bien honnête! que tu as un beau teint! que tu as de beaux cheveux! ah, comme je t'aime! je t'aime bien; & puis à présent que

tu es là, que je te vois, que je te parle de tout cela, tu ne me dis rien, tu ne me réponds pas, tu...., tu...., tu...

CAMILLE.

Hé, tu parle toujours.

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſuis ravi, enchanté de te voir ; la joie me tranſporte la langue comme une cloche qui ſonne drelin, drelin, plein, plon, plein, plon.

CAMILLE.

Hé bien, écoute-moi à préſent.

ARLEQUIN.

Ah, je t'écouterai tout la jour, tout la mois, tout l'année, tout la temps de l'almanach ; tu n'as qu'à dire, je ſuis par-tout une oreille pour t'écouter ; mes bras, mes jambes, ma tête, mes pieds, mes mains, tout cela c'eſt une oreille.

CAMILLE.

Mais tais-toi, ſi tu veux que je parle.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, oui, parle, parle, parle donc promptement, je m'ennuie moi, d'écouter comme cela, ſi tu dis rien.

CAMILLE.

Je t'attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Tu m'attendois ; & moi aussi je t'attendois ; mais quand j'ai vu que tu ne venois pas, j'ai dit comme cela : il faut que j'aille ; parce que c'est moi qui suis l'amoureux, parce que c'est à un amoureux à aller trouver sa maîtresse, mais il faut qu'elle lui parle quand il vient ; qu'elle lui dise, par exemple.....

CAMILLE.

Laisse-moi donc dire.

ARLEQUIN.

Ah ; oui, c'est juste, il faut que l'amoureux il se taise ; mais c'est que la joie, vois-tu... le ravissement....

CAMILLE.

Hé bien, tu n'auras bientôt plus de joie.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

CAMILLE.

C'est qu'il nous arrive un malheur affreux.

ARLEQUIN.

Et quoi ?

CAMILLE.

Parle donc à présent, parle, parle, parle.

ARLEQUIN.

Je n'en ai plus la force ; ma langue elle est embarrassée dans les larmes qui ne peuvent pas passer avec.

CAMILLE.

Tu sais bien que Monsieur Pantalon est amoureux de moi.

ARLEQUIN.

Oh, il y a bien long-temps que je sais cela; mais c'est-il bien vrai.

CAMILLE.

Que trop malheureusement. Il est aujourd'hui très-occupé, il semble que la tête lui ait tournée, Il a envoyé chercher son ami, Monsieur le Docteur. Il est allé chez le Traiteur; il m'a dit de bien nétoyer toute la maison, je ne sais pas tout ce que cela veut dire.

ARLEQUIN.

Il a envoyé chercher Monsieur le Docteur, cela est vrai; (*il rêve*). Il est allé chez le Traiteur, lui qui n'aime pas à dépenser, (*il rêve*). Il t'a dit de bien nétoyer la maison, c'est encore une autre chose. (*il rêve*). S'il alloit vouloir se marier avec toi?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je m'en vais lui parler, moi; laisse-moi faire, laisse-moi faire, (*il se promene*). Je lui parlerai.

CAMILLE.

Et qu'est-ce que tu lui diras.

ARLEQUIN.

Oh, oh, oh, je lui dirai.... Monſieur Pantalon, d'abord; parce qu'il faut être poli. Monſieur Pantalon, n'avez-vous pas de honte, vous qui êtes un honnête homme...., N'eſt-il pas un honnête homme ?

CAMILLE.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous qui êtes un noble Vénitien. N'eſt-il pas noble Vénitien ?

ARLEQUIN.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous, qui êtes un vieillard; n'eſt-il pas un vieillard ?

CAMILLE

Sûrement.

ARLEQUIN.

Vous qui aimez l'argent; n'aime-t-il pas l'argent ?

CAMILLE.

Beaucoup.

ARLEQUIN.

D'épouſer une ſoubrette ! Tu es une ſoubrette, toi ?

CAMILLE.

Oui, je ſuis ſa ſervante.

ARLEQUIN.

Sa ſervante. Une fille qui eſt une pareſſeuſe. N'eſt-tu pas une pareſſeuſe ?

CAMILLE.

Non, non.

ARLEQUIN.

Une fille qui ne ſait rien faire ; tu ne ſais rien faire ?

CAMILLE.

Je fais tout le ſervice de la maiſon.

ARLEQUIN.

Tout le ſervice de la maiſon. Une fille qui n'eſt pas jolie ; tu n'eſt pas jolie ? Ah, fi, fi, fi, tu es jolie. Une fille qui aime le vin ; n'aime-tu pas le vin ?

CAMILLE.

Un peu ; mais pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Qui n'aime pas beaucoup le vin. Une fille qui aime les hommes : n'aimes-tu pas les hommes ?

CAMILLE.

Je n'aime que toi, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Une fille qui n'aime que ſon cher Arlequin.

CAMILLE.

Il ne faut pas dire cela.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

CAMILLE.

C'eſt qu'il ſeroit jaloux.

ARLEQUIN.

Oh, mais cela ne me fait rien, qu'il ſoit jaloux.

CAMILLE.

C'eſt qu'il m'enfermeroit, & je ne pourrois plus te voir.

ARLEQUIN.

Ah; cela eſt différent. Que veux-tu donc que je lui diſe ?

CAMILLE.

Je ne ſais pas.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc, ma chere Camille ?

CAMILLE.

Je n'en ſais rien; car depuis que je ſuis avec lui, il me doit douze cents livres.

ARLEQUIN.

Et ſi tu ne veux pas te marier avec lui, il ne voudra pas te payer ?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je vais parler de tout cela à Monſieur le Doc-

teur, il fait la justice comme un.... comme un... Cela il ne fait rien. Il faudra qu'il empêche le mariage de Monsieur Pantalon avec toi, & qu'il te fasse rendre ton argent.

CAMILLE.

S'il le peut.

ARLEQUIN.

Il faudra bien qu'il le puisse, parce que je me mettrai en colere, & quand je suis en colere, je ne suis pas de bonne humeur, je le menacerai.

CAMILLE.

Et de quoi ?

ARLEQUIN.

Je lui dirai, Monsieur le Docteur, vous êtes le maître, & moi le valet; le maître il commande toujours à son valet; mais moi je veux vous commander une fois. Il dira comment, qu'est-ce que c'est donc que cela ? Monsieur, il faut que vous fassiez rendre justice à Mademoiselle Camille, & puis le mariage, qu'il se fasse avec moi, au lieu de Monsieur Pantalon, sans cela....

CAMILLE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Oui, il dira quoi, & moi je dirai sans cela...

CAMILLE

Acheves donc.

ARLEQUIN.

Il dira auſſi : ſans cela.... Il m'aime beaucoup, Monſieur le Docteur ; je dirai donc ſans cela.... Il aura peur. Sans cela, je vais me jetter dans la riviere.

CAMILLE.

Toi, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur le Docteur, j'y ſuis réſolu.

CAMILLE.

Tu m'abandonnerois comme cela.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur le Docteur ; j'ai déjà marqué ma place ſur le Pont-Royal pour ſauter dans l'eau.

CAMILLE.

Quoi, c'eſt bien vrai ?

ARLEQUIN.

Oh, je ne badine pas, & j'ai acheté douze veſſies pour m'aider à nager.

CAMILLE.

Que veux-tu que je devienne après cela, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Vous irez m'attendre aux filets de St. Cloud, pour me faire repêcher.

CAMILLE, *pleurant.*

Ah, ah, ah, ah, je crois déjà te voir mort!

ARLEQUIN.

Je te dis que je dirai tout cela à Monsieur le Docteur.

CAMILLE.

Ah! voilà Monsieur Pantalon.

ARLEQUIN.

Laisse, laisse-moi faire, je ne le crains pas.

SCENE III.

PANTALON, CAMILLE, ARLEQUIN.

PANTALON.

ALLONS, qu'est-ce que tu fais ici? Va-t'en.

ARLEQUIN.

Monsieur Pantalon, je venois pour vous dire..

PANTALON.

Tu me diras une autre fois.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur Pantalon....

PANTALON.

Sors d'ici, te dis-je.

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Docteur mon maître....

PANTALON.

Monſieur le Docteur ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur Pantalon.

PANTALON.

Qu'eſt-ce qu'il me mande ?

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur Pantalon, je m'en vais promptement.

PANTALON.

Veux-tu bien répondre ?

ARLEQUIN.

Vous voulez que je m'en aille.

PANTALON.

Viendra-t'il le Docteur ?

ARLEQUIN.

Je vous obéis.

PANTALON

Veux-tu bien parler ?

ARLEQUIN.

Vous me dites que je vous le dirai une autre fois.

PANTALON.

Mais je veux ſavoir....

ARLEQUIN.

Non, non, je reviendrai.

PANTALON, *l'arrêtant.*

Parles, ou je t'égrangle.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, je venois pour vous dire que Monsieur le Docteur viendra bientôt vous voir.

PANTALON.

C'est bon.

ARLEQUIN.

Monsieur, vous n'avez rien à lui mander ?

PANTALON.

Dites-lui que je l'attends.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur Pantalon. *Il passe par devant lui.*

PANTALON.

Adieu, adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Mademoiselle Camille.

CAMILLE.

Adieu, Monsieur Arlequin, je suis bien votre servante.

ARLEQUIN, *revenant.*

Adieu, Monsieur Pantalon. (*Il passe par devant*).

PANTALON.

Adieu ; adieu.

ARLEQUIN.

Adieu ; Mademoiselle Camille.

PANTALON.

Si tu ne t'en vas.... *Il poursuit Arlequin, & il dit en revenant :* Ce drôle là d'Arlequin ! il se moque de moi, je crois.

ARLEQUIN, *revenant.*

Adieu, Monsieur Pantalon.

PANTALON, *il veut le poursuivre.*

Attends-moi.

ARLEQUIN *s'enfuyant.*

Adieu, Monsieur Pantalon.



SCENE

SCENE IV.

PANTALON, CAMILLE.

PANTALON.

JE crois que ce coquin-là, il a la hardiesse d'être amoureux de toi.

CAMILLE.

Hé, pourquoi pas ? il est le valet de Monsieur le Docteur ; moi, je suis la servante de Monsieur Pantalon. Monsieur vaut bien Madame.

PANTALON.

Non, non, Monsieur ne vaut pas Madame ; car tu ne seras plus une servante, ma chère Camille.

CAMILLE.

Pourquoi cela, Monsieur Pantalon ? Je ne veux point changer d'état ; n'ai-je pas bien soin de votre maison?

PANTALON.

Si, si, je ne me plains pas, au contraire ; mais une autre aura soin de la maison, & tu en seras la maîtresse.

CAMILLE *riant.*

Moi la maîtresse ? ah, ah, ah, ah, ah ! com-

me Monsieur Pantalon se moque de moi ! ah, ah, ah, ah, ah !

PANTALON.

Je ne me moque point, ma chere Camille ; je veux que tu sois ma femme.

CAMILLE *riant.*

Moi, votre femme ! moi ! ah, ah, ah, ah, ah !

PANTALON.

Oui, & dès aujourd'hui.

CAMILLE *riant.*

Ah, je ne crois pas cela ! ah, ah, ah, ah, ah !

PANTALON.

Tout-à-l'heure.

CAMILLE *riant.*

Moi, Madame Pantalon ? ah, ah, ah, ah, ah !

PANTALON.

Je n'attends que le Docteur pour faire le contract.

CAMILLE *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! le contract ! ah, ah, ah, ah, ah ! (*Elle s'en va*).

SCENE V.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

Elle devient folle de joie, apparemment. Ah, voilà le Docteur ! Monsieur le Docteur, je vous souhaite bien le bonjour, je vous attends avec impatience.

LE DOCTEUR.

Bonjour, Monsieur Pantalon, je suis bien votre serviteur. Quelle affaire vous presse donc si fort ?

PANTALON.

Je veux me marier, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Oh, pour se marier, il est toujours temps.

PANTALON.

Non, non; à mon âge, le plutôt vaut le mieux.

LE DOCTEUR.

Ah, vous pouvez avoir vos raisons; d'ailleurs vous êtes fort riche....

PANTALON.

Non, je ne suis pas riche.

LE DOCTEUR.

Vous êtes un grand Seigneur Vénitien.....

PANTALON.

Non, je ne ſuis pas un grand Seigneur.

LE DOCTEUR.

Vous épouſerez ſûrement une Princeſſe.

PANTALON.

Non, ce n'eſt pas une princeſſe.

LE DOCTEUR.

C'eſt donc une Ducheſſe ?

PANTALON.

Non, pas une Ducheſſe.

LE DOCTEUR.

Ah, une Marquiſe ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Non ? une Comteſſe, du moins ?

PANTALON.

Ni une Comteſſe non plus.

LE DOCTEUR.

C'eſt une Baronne ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une Présidente ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une Intendante ?

PANTALON.

Non, non, non ; c'est une servante.

LE DOCTEUR.

Une servante ? une servante !

PANTALON.

Oui, Camille, ma servante ; je vous dis que je veux l'épouser.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur Pantalon, vous n'y pensez pas.

PANTALON.

J'y ai pensé tout ce qu'il me faut, & je veux que cela soit dès aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

Je le veux bien, cependant...

PANTALON.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

Je suis obligé de vous parler en honnête homme....

PANTALON.

Comment ?

LE DOCTEUR.

En conſcience, comme à un ami.....

PANTALON.

Hé bien ?

LE DOCTEUR.

Puiſque vous avez confiance en moi.

PANTALON.

Et dites donc ?

LE DOCTEUR.

C'eſt que vous ne ſavez peut-être pas une choſe ?

PANTALON.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

C'eſt que Camille eſt amoureuſe d'Arlequin.

PANTALON.

Bon ! cet amour lui paſſera avec la fortune que je veux lui faire. Allons, faiſons toujours le contrat.

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez ; mais vous remarquerez que je n'aurai rien à me reprocher.

PANTALON.

Non, non. (*Ils s'aſſeyent tous les deux avec une table devant eux, où le Docteur écrit.*).

LE DOCTEUR.

La dot de Camille ſera, je crois, bientôt écrite.

PANTALON.

Sa dot ? je n'en ai que faire ; mais je lui dois douze cents livres, on peut toujours en faire mention dans le contrat.

LE DOCTEUR.

A-t-elle un billet ?

PANTALON.

Elle n'en a que faire.

LE DOCTEUR.

Il ſeroit plus néceſſaire de lui en donner un, ce ſeroit ſon préſent de nôce, pour les habillements, pour les....

PANTALON.

Les habillements ; elle aura ceux de feu Madame Pantalon.

LE DOCTEUR.

Hé bien, donnez-lui toujours une bourſe de cinquante louis.

PANTALON.

Non ; mais puiſque vous le voulez, je vais lui faire un billet, que je ne lui payerai que quand je voudrai, ou point du tout.

LE DOCTEUR *écrivant.*

Oui, oui, j'entends : votre contrat fera bientôt fait.

PANTALON.

Ce qui me fâche, c'eſt que Camille croit que c'eſt une plaiſanterie que mon mariage avec elle.

LE DOCTEUR.

Bon ?

PANTALON.

Oui, elle ne veut pas le croire, & elle rit comme une folle, quand je lui en parle.

LE DOCTEUR.

Faites-la venir ; pendant que vous écrirez le billet, je lui parlerai.

PANTALON.

C'eſt bien dit : le contrat eſt-il bientôt fini ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, appellez-là.

PANTALON.

Hola, hô, Camille, Camille.



SCENE VI.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE.

CAMILLE.

Qu'EST-CE qu'il y a pour votre ſervice, Monſieur Pantalon ?

PANTALON.

Ecoute, écoute ce que va te dire Monſieur le Docteur. Docteur, parlez-lui un peu, je vais faire ce que nous ſommes convenus. (*Le Docteur ſe leve, & Pantalon écrit*).

LE DOCTEUR.

Ah ça, ma chere Mademoiſelle Camille, vous ſavez que Monſieur Pantalon veut vous épouſer.

CAMILLE.

Ah, que me dites-vous là Monſieur le Docteur ?

LE DOCTEUR *tirant Camille à part.*

Ecoutez-moi ; Arlequin m'a tout dit, & je veux vous ſervir, puiſque vous l'aimez. Monſieur Pantalon fait un billet de ce qu'il vous doit, qu'il va vous donner, ne manquez pas de le prendre.

CAMILLE.

Oh, ſûrement.

LE DOCTEUR.

Quand il ſera queſtion de ſigner le contrat, ne vous mettez pas en peine. Arlequin entrera ici déguiſé en chien ; il s'attachera à Monſieur Pantalon, qui voudra le chaſſer.

CAMILLE *riant.*

Fort bien.

PANTALON.

Elle rit ; convient-elle, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, ne vous embarraſſez pas.

PANTALON.

Je compte bien ſur vous.

LE DOCTEUR.

Et vous avez raiſon ; (*à Camille bas*). Arlequin faiſant ſemblant de vouloir mordre Monſieur Pantalon, je dirai que c'eſt un chien enragé ; il aura peur, il ira s'enfermer, vous aurez pris le billet, & vous vous en irez avec Arlequin. Faites ſeulement ſemblant de conſentir.

CAMILLE, *haut.*

Ah ! Monſieur le Docteur, c'eſt bien de l'honneur que Monſieur Pantalon me fait ; mais c'eſt-il bien vrai ?

PANTALON.

Oui, ma chere Camille, je ſerai enchanté d'être ton mari ; ſeras-tu auſſi contente que moi ?

CAMILLE.

Ah ! je vous réponds que je le ſerai bien plus encore.

LE DOCTEUR.

Tenez, Mademoiſelle Camille, voilà un billet de douze cents livres que Monſieur Pantalon vous donne en préſent de nôces. (*Il lui donne le billet.*)

PANTALON.

Vous êtes bien preſſé, Docteur.

DOCTEUR.

Un peu plutôt, un peu plus tard, n'eſt-ce pas la même choſe ?

CAMILLE.

Je vous remercie bien, Monſieur Pantalon.

PANTALON.

A préſent, il faut ſigner le contrat.

LE DOCTEUR.

Je m'en vais le lire.



SCENE VI.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN, *en chien barbet.*

ARLEQUIN, *abboyant.*

OUAC, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce vilain chien-là ?

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Camille, faites ſortir d'ici ce chien.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (*Allant du côté de Pantalon.*)

CAMILLE.

Allons, tirez d'ici, vilain.

ARLEQUIN, *tenant la robe de Pantalon, gronde & grince les dents.*

Hom, hom, hom, hom.

PANTALON.

Docteur, Camille, faites-le donc lâcher ma robe.

LE DOCTEUR, *regardant le chien, & s'éloignant.*

Ah ciel!

PANTALON.

Où allez-vous donc, Docteur?

LE DOCTEUR.

Prenez garde à vous; c'est un chien enragé.

PANTALON, *mourant de peur.*

Un chien enragé!

LE DOCTEUR.

Oui, vraiment. (*Ils courent tous les trois pour s'enfuir. Arlequin suit toujours Pantalon en abboyant.*

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (*Pantalon après avoir fait deux ou trois tours, va s'enfermer.*)



SCENE VII.

LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

CAMILLE, vous avez le billet ?

CAMILLE.

Oui, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Allez, allez-vous-en avec Arlequin.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac, (*s'en allant avec Camille. Le Docteur les suit.*)

SCENE VIII.

PANTALON *entr'ouvre la porte, & ne voyant rien, il rentre.*

LE chien s'en est allé apparemment. Je n'entends rien. (*Il avance.*) Où est Camille ? pourvu qu'elle n'ait pas été mordue. Ah ! voilà le Docteur.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

Hé bien, Docteur, Camille n'a-t-elle pas été mordue ? où est-elle ?

LE DOCTEUR.

Il n'y faut plus penser.

PANTALON

Comment ! est-elle mordue, morte ?

LE DOCTEUR.

Non ; mais le chien enragé...

PANTALON.

Hé bien ?

LE DOCTEUR.

C'étoit Arlequin.

PANTALON.

Comment Arlequin ?

LE DOCTEUR.

Oui, il y a eu hier un chien enragé dans le quartier : c'est ce qui m'a trompé. On l'a tué, & Arlequin avoit pris sa peau pour le contrefaire, & vous faire peur.

PANTALON.

Et qu'eſt devenue Camille ?

LE DOCTEUR.

Il l'a enlevée.

PANTALON.

Et elle avoit le billet ?

LE DOCTEUR.

Oui vraiment.

PANTALON.

C'eſt vous qui êtes cauſe de tout cela.

LE DOCTEUR.

Moi ?

PANTALON.

Sûrement.

LE DOCTEUR.

Hé bien, n'êtes-vous pas trop heureux ? je vous ai empêché d'épouſer votre ſervante, & c'eſt toujours la plus grande ſottiſe qu'un homme puiſſe faire.

PANTALON.

Ah ! cela eſt bien aiſé à dire ; mais quand on eſt amoureux ?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, dans peu de temps, loin de m'en vouloir, vous me remercierez.

PANTALON.

PANTALON.

Je le souhaite.

LE DOCTEUR.

Adieu, Monsieur Pantalon.

PANTALON.

Adieu, Monsieur le Docteur. (*Il soupire.*) Ah!



LES

BRACONNIERS.

CENT TROISIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

THIBAUT, } *Paysans braconniers.*
GUILLOT, }
LA RENTREE, *Garde-chasse.*

La Scene est dans un Bois.



LES BRACONNIERS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

GUILLOT, THIBAUT.

THIBAUT.

J'AI bien peur que nous ne trouvions plus rien aujourd'hui.

GUILLOT.

Je ne sais pas où s'est fourré le gibier ; il devient diablement malin.

THIBAUT.

Ton lievre est-il fort ?

GUILLOT.

Mais pas mal.

THIBAUT.

Voyons-le.

GUILLOT, *lui montrant un lievre.*

Il eſt bien rablé.

THIBAUT.

Oui, il y aura de quoi faire un bon civet.

GUILLOT.

Tu devrois toujours lui ôter ſa peau. Il viendra peut-être encore quelque choſe pendant ce temps-là.

THIBAUT.

Et ſi ce diable de garde alloit me ſurprendre ?

GUILLOT.

De quoi as-tu peur ?

THIBAUT.

Il eſt vrai que nous ſommes deux.

GUILLOT.

Allons, aſſis-toi au pied de cet arbre-là, & travaille.

THIBAUT.

Je n'ai pas de coûteau.

GUILLOT.

Voilà le mien.

THIBAUT.

Tu feras donc ſentinelle ?

GUILLOT.

Oui, oui. Attends ; il me vient une idée : je vais monter ſur cet arbre-là ; & ſi la Rentrée vient, ne crains rien ; j'y ferai à l'affut du garde & du gibier.

THIBAUT.

Eh bien, à la bonne heure.

GUILLOT.

Tiens, aide-moi. (*Il monte ſur l'arbre.*) M'y voilà. Allons, travaille. Mets ton fuſil à côté de toi.

THIBAUT.

Tu m'avertiras ?

GUILLOT.

Oui, oui.

THIBAUT.

Allons, allons, cela ſera bientôt fait. (*Il dépouille le lievre.*)

GUILLOT.

J'entends quelqu'un.

THIBAUT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

GUILLOT.

Je crois que c'eſt la Rentrée.

THIBAUT.

Tout de bon ? Je m'en vais.

GUILLOT.

Pourquoi cela, ne ferai-je pas fur lui à bout portant ?

THIBAUT.

Oui ?

GUILLOT.

S'il me voit, il n'approchera pas ; & s'il ne me voit pas, tu n'as rien à craindre.

THIBAUT.

Je t'entends.

GUILLOT.

Travaille tranquillement.

THIBAUT.

Ne t'embarraffe pas.

GUILLOT.

Le voilà qui approche.

THIBAUT.

C'eft bon, c'eft bon.



SCENE II.

LA RENTRE'E, THIBAUT, GUILLOT *sur l'arbre, couchant en joue la Rentrée.*

LA RENTRE'E.

Ah, ah, vous voilà bien tard ici, Thibaut.

THIBAUT.

Oui, je prends l'air. Il a fait bien chaud aujourd'hui.

LA RENTRE'E.

Pas mal. Vous avez un beau lievre ?

THIBAUT.

Trouvez-vous ?

LA RENTRE'E.

Oui, il me paroît fort.

THIBAUT.

Cela fera un bon civet, n'est-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Oh sûrement.

THIBAUT.

Vous devez bien en manger vous ; car vous en confisquez beaucoup, n'est-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Mais quelquefois. (*Il prend le fusil de Guillot.*) Vous avez là un fusil qui doit être bon.

THIBAUT.

Mais il n'est pas mauvais.

LA RENTRE'E.

Il est à deux coups ?

THIBAUT.

Sans doute.

LA RENTRE'E.

Vous devez abattre bien du gibier avec cela ?

THIBAUT.

Mais pas mal.

LA RENTRE'E.

Je ne serois pas fâché de l'avoir.

THIBAUT.

Ah ! vous en avez de meilleurs, vous.

LA RENTRE'E.

Non, pas trop.

THIBAUT.

Bon ! comme vous vous gaussez de nous ; avec le vôtre, est-ce que vous ne prenez pas du gibier & des hommes ?

LA RENTRE'E.

Ah ! quelquefois. Aurez-vous bientôt fini avec votre lievre ?

THIBAUT.

Oui, cela va être fait dans le moment.

LA RENTRE'E.

C'eſt bon. Et avec qui comptez-vous le manger ?

THIBAUT.

Avec Guillot, qui eſt ici près.

LA RENTRE'E.

Guillot ?

THIBAUT.

Oui, il va venir me reprendre.

LA RENTRE'E.

Ici ?

THIBAUT.

Tout à l'heure.

LA RENTRE'E *regarde autour de lui, & il voit le bout du fuſil de Guillot, & Guillot ſur l'arbre.*

En ce cas-là, vous n'avez pas beſoin de moi.

THIBAUT.

Pourquoi ? plus on eſt de foux, plus on rit.

LA RENTRE'E.

Oui ; mais je dis, c'eſt que vous ne devez pas avoir peur en vous en revenant.

THIBAUT.

Oh non, je ne crains rien.

LA RENTRE'E.

Allons, je vais remettre là votre fusil.

THIBAUT.

Pourquoi? prenez-le.

LA RENTRE'E.

Oh non, je suis accoutumé au mien.

THIBAUT.

Dame, écoutez donc, s'il vous fait plaisir...

LA RENTRE'E.

Pas absolument, je ne m'en soucie plus. Allez-vous chasser encore?

THIBAUT.

Je ne sais pas; comme Guillot voudra: s'il veut tirer un coup de fusil, je ne demande pas mieux.

LA RENTRE'E.

Pas aujourd'hui?

THIBAUT.

Pourquoi? je crois qu'il ne feroit pas mal; voilà le moment.

LA RENTRE'E.

Eh bien, quand je n'y serai plus; il ne faut pas que je sois présent; vous entendez bien?

THIBAUT.

Vous êtes bien bon homme, aujourd'hui.

LA RENTRE'E.

Mais quand je fais autrement ce n'eſt pas ma faute : car je ſais bien qu'il faut vivre avec les vivants.

THIBAUT.

Oui ; car les morts ne valent pas le diable, n'eſt-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Non, non. Ah çà, je vous donne le bon ſoir.

THIBAUT.

Où allez-vous comme cela ?

LA RENTRE'E.

Oh, je vais bien loin d'ici.

THIBAUT.

Allons, je vous ſouhaite un bon voyage.

LA RENTRE'E.

Adieu, adieu, Thibaut.



SCENE III.

GUILLOT, THIBAUT.

GUILLOT, *descendant de dessus l'arbre.*

Tu vois bien que tu n'avois rien à craindre ?

THIBAUT.

Ah pardi, il a eu une fiere peur. Il t'avoit donc vu ?

GUILLOT.

Je t'en réponds ; je touchois presque à son chapeau avec mon fusil.

THIBAUT.

Tout de bon ?

GUILLOT.

Ah parbleu, je te réponds que s'il avoit raisonné, je ne l'aurois pas manqué.

THIBAUT.

Je ne m'étonne pas s'il a filé si doux. Il croyoit d'abord me tenir dans ses filets.

GUILLOT.

Oui, il vouloit faire le gouailleur. Allons, allons-nous-en ; car il pourroit bien revenir avec deux ou trois autres gardes.

THIBAUT.

Eh bien, paſſons par là-bas; nous aurons bientôt ſauté le foſſé, & nous ne les craindrons pas.

GUILLOT.

Allons, allons, leve-toi.

THIBAUT.

Me voila prêt.

GUILLOT.

Prends ton fuſil, & marchons. (*Ils s'en vont.*)

FIN.

EXPLICATION

DES PROVERBES

Contenus dans ce Volume.

93. *On s'amuse comme on peut.*
94. *Chacun joue de son reste.*
95. *Le hasard sert mieux que la science.*
96. *Ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat.*
97. *A tout bon compte on peut revenir.*
98. *Qui trop embrasse, mal étreint.*
99. *Il ne faut pas mesurer tout le monde à son aulne.*
100. *Le fort emporte le foible.*
101. *Les jours se suivent, & ne se ressemblent pas.*
102. *A vieux chat jeune souris.*
103. *Fin contre fin, n'est pas bon à faire doublure.*

Fin du huitieme Volume.

Errata du Tome huitieme.

PAGE 48, ligne 21, *après* Trotas doit venir en ces lieux; *ajoutez*, Par lui, par ses conseils, nous devons nous conduire,
A l'art de tout prévoir, il joint l'art de séduire.
Pag. 68, ligne 20, j'y vais, vais, *lisez*, j'y vais, j'y vais.
Pag. 139, Villebon, *lisez*, Valbon.
Pag. 154, lig. 19, si j'avois su que vous aimiez, *lisez*, si j'avois su qui vous aimiez.
Pag. 168, ligne 22, je ne voudrois, *lisez*, je ne devrois.
Pag. 170, ligne 7, il y en a, *lisez*, il en a.
Pag. 240, ligne 23, la Marquise, *lisez*, la Baronne.
Pag. 249, ligne 19, pensée. *lisez*, pensée,
Pag. 257, lig. 4, fâché, *lisez*, fâchée
Pag. 302, ligne 6, Duverdeier, *lisez* Duverdier,
Pag. 308, ligne 9, fin, *lisez* fier.
Page 324, ligne 7, bouchere, *lisez* boucherie.

